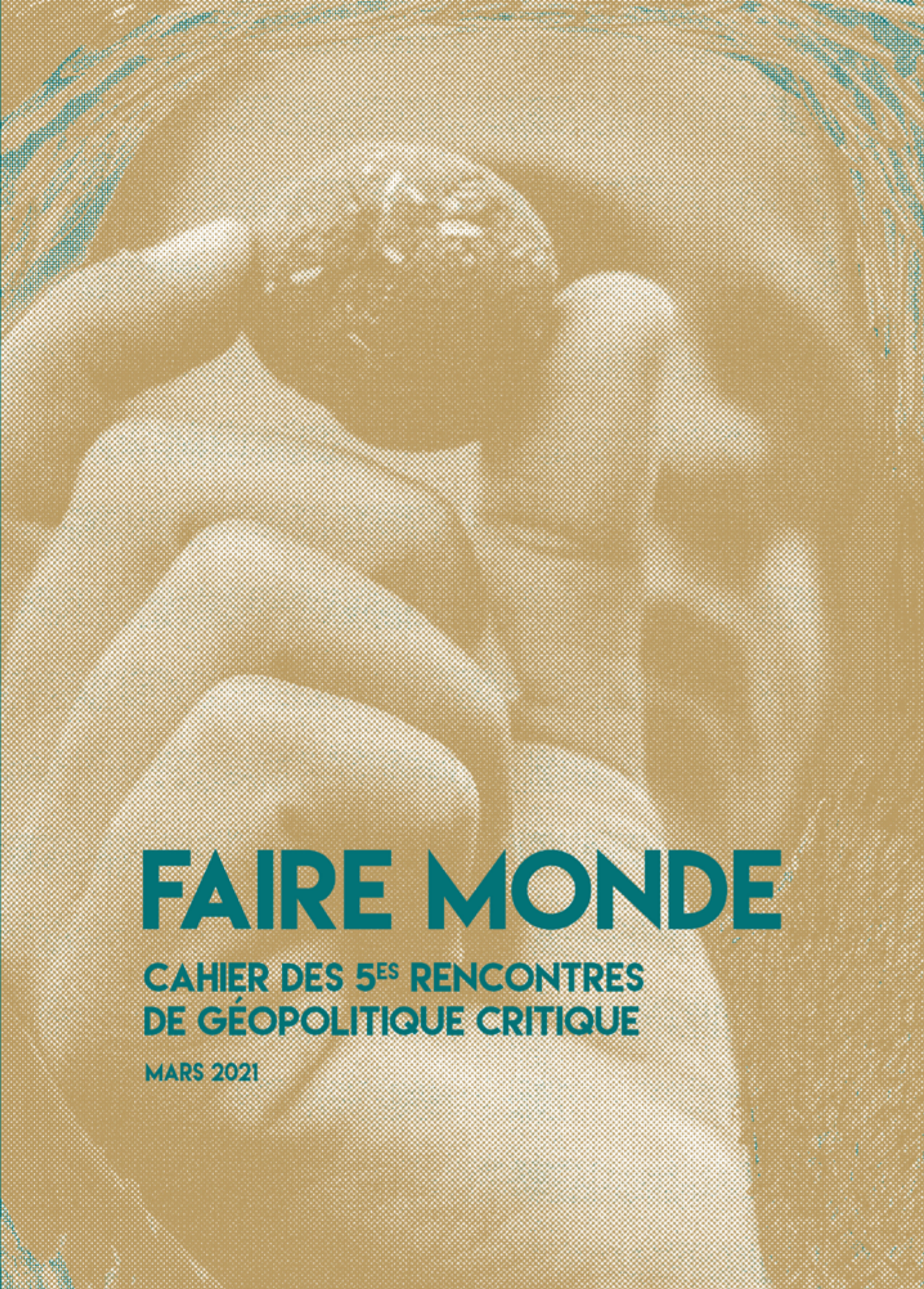




FAIRE MONDE

CAHIER DES 5^{ES} RENCONTRES
DE GÉOPOLITIQUE CRITIQUE

MARS 2021

FAIRE MONDE

CAHIER
DES 5^{ES} RENCONTRES
DE GÉOPOLITIQUE CRITIQUE

MARS 2021

invitation

"FAIRE MONDE" PENSER NOTRE PRÉSENCE AU MONDE

Texte écrit et diffusé en amont des Rencontres "Faire Monde". Ce texte est un appel à contributions dans lequel les personnes sont invitées à se saisir du thème choisi pour proposer des événements qui entreront dans le programme.

En choisissant *Faire monde* pour titre, les 5^{es} Rencontres de géopolitique critique posent les constats suivants : la persistance d'une politique de la division héritée de la période coloniale et sans cesse reproduite depuis ; l'urgence à sortir de la perspective prédatrice, dévastatrice, conquérante et excluante ; la militarisation de l'espace public, comme une nouvelle forme de guerre permanente, menée par un État moderne dont la citoyenneté ne cesse de s'effriter. La mondialisation fonctionne à coups de tentatives d'homogénéiser le monde à travers diverses catégories (territoriales, économiques, sexuées, raciales...). Dans ces conditions, l'unité est une violence, une injustice, une domination. Tant de choses à transformer.

Faire monde c'est chercher à désapprendre, à se décentrer, avec pour cap une pensée archipélique fondée sur une politique de la relation. Nous refusons la quête d'une nouvelle totalité et nous cherchons plutôt une contre-pensée, une pensée de la relationalité qui voit dans la relation, comme le dit Felwine Sarr, « un lieu par excellence de la lutte contre la politique de la prédation ».

Faire monde c'est se relier ; c'est voir et reconnaître les singularités en présence ; c'est affirmer notre allergie à l'idée d'un monde singulier, au despotisme de l'identité. *Faire monde* c'est pluraliser ; créer et multiplier les centres, loin de la logique de mise en périphérie.

Il n'existe pas, comme l'analyse Achille Mbembe, un propre de l'humain, un individu générique qu'il faudrait non seulement différencier des autres qui n'appartiennent pas au centre unique planétaire mais également « qui serait séparable de l'animal ou du végétal ; ou encore que la Terre qu'il habite et exploite ne serait qu'un objet passif de ses interventions ». En sortant d'une lecture anthropocentrée, le monde peut être vu dans le cadre d'une écologie générale et d'une géographie à plusieurs centres, et non comme un simple artefact qui résulte de la force de l'humain. Participer ainsi à la construction d'une société du vivant c'est reconfigurer nos regards sur le monde.

Faire monde pour ne pas craindre la rencontre avec l'hétérogène, avec la contradiction et les fractures, dissimulées au-delà du visible. C'est chercher à rendre la confrontation avec la différence, constructive. C'est construire le conflit pour qu'il répare les injustices. Exprimer la colère, dénoncer l'injustice, revendiquer des droits, désobéir, sont autant de façons de contribuer au commun.

Avec *Faire monde*, nous chercherons à défaire ce monde divisé et opposé par les imaginaires géographiques orientalistes, pour donner à voir nos interdépendances et nos liaisons. Les chemins sont multiples : subvertir la logique binaire et manichéenne (eux et nous ; le Sud et le Nord ; les Noirs et les Blancs ; ...) ; déconstruire les imaginaires qui fondent des rapports de domination ; décentrer le point de vue masculin blanc impérialiste pour ouvrir la voie aux polyvocalités de la multitude... C'est donc un travail sur nos imaginaires ; sur nos représentations de l'ici et de l'ailleurs. Rompre avec la représentation d'un Sud comme l'image en négatif d'un Nord, et associé aux maladies, aux conflits ethniques, à la pau-

vreté, à la mauvaise gouvernance etc. Rompre avec un discours qui reste un discours colonial.

Faire monde nécessite une réflexion sur le privilège de la couleur, la blanchité au cœur de l'impérialisme. Quand la théorie raciale tombe en disgrâce, après la deuxième guerre mondiale, un nouveau discours la remplace : celui des différences culturelles et du développement. La fin de la période coloniale ne met pas un terme à l'infériorisation, les processus d'altérisation poursuivent leur travail, en empruntant à d'autres registres, mais en maintenant les privilèges liés à la race.

Faire monde c'est relever le défi des mots, car les mots comptent et nous devons être attentif·ve·s à l'effet qu'ils procurent sur le monde et sur les personnes. Nous voyons un enjeu à proposer un vocabulaire qui nomme les choses telles qu'elles sont. Nous avons besoin de nommer ensemble ce qui nous arrive car, tant qu'on ne dispose pas des mots, le monde reste opaque et on ne sait pas comment agir sur lui. *Faire monde* c'est donc aussi travailler ensemble à se doter des mots qui dénoncent et visibilisent les intentions de divisions.

Faire monde comporte aussi un enjeu de narration

Notre société est organisée autour d'un ensemble de récits que nous racontons sans relâche : le récit du progrès, celui de la conquête, de la domination, etc. Nos aspirations et nos actes sont chargés et orientés par ces récits. Pour *Faire monde*, il faut alors faire récit, oser de nouvelles visions à raconter et à vivre, à partager et à expérimenter. C'est revendiquer un récit qui prend racine dans nos préoccupations, nos émotions et nos aspirations d'aujourd'hui. Nommer ce qui nous rend chacun·e impuissant·e, faire exister notre peur collectivement, c'est transformer une émotion personnelle en problème politique. Le récit devient alors une nouvelle pratique du politique et l'occasion d'un rassemblement.

Faire monde se passe alors, pour une partie, dans l'espace public. Il est le lieu de nos pratiques situées et de nos relations quotidiennes, trame pour revendiquer la justice sociale, nos luttes, notre bien-être et notre survie. Cet espace nous le faisons, le construisons par nos actions et nos forces. Même produit par le pouvoir, il reste le lieu du possible parce qu'il permet aux revendications de devenir visibles et publiques. *Faire monde* conduit alors à faire place. Fabriquer, inventer, créer des places, par et pour celles et ceux qui en sont privé·es, qui sont relégué·es dans des non-places. Ne cherchons plus à simplement trouver place dans la société telle qu'elle est établie, utilisons plutôt notre imagination pour la transformer, la remodeler, bouger les positions et subvertir les rapports de pouvoir. Faire place passe par la production d'interstices et en s'ouvrant à la relation.

Dans un contexte de catastrophisme écologique, faire émerger de nouveaux mondes en faisant converger nos craintes, en réactivant notre sentiment d'appartenir ensemble à un même réel, est une réponse à l'incapacité qui nous bloque et qui empêche notre pouvoir d'agir. Il s'agit d'écrire les récits manquants de l'Histoire, les contre-récits qui visibilisent l'inaperçu, le dissimulé, les mécanismes cachés et dévoilent leur violence. Nous avons besoin de contre-récits pour rendre justice aux personnes, et aux luttes invisibilisées qu'elles ont portées. Pour refuser cette violente paix et dénoncer la fabrique du consensus néolibéral.

Faire monde en intégrant une démarche poétique

Les démarches artistiques, parce qu'elle font naître des nouveaux paysages culturels et intellectuels partagés, participent à défaire et refaire le monde dans sa pluralité. Il s'agit de l'apprentissage de nouvelles façons, plus sensibles, d'observations qui nous apprennent une manière différente d'être au monde, de le comprendre et d'agir sur lui. Il faudrait travailler nos sensibilités, aiguïser nos capacités de perception, nourrir notre créativité afin de se rendre compte que

le monde est toujours en train d'être fait, les rapports de force se renégocient et réorganisent l'ensemble.

L'imagination que nourrit un certain nombre de discours écologistes est celle d'un retour à un monde sans pollution, nourri par des rêves de nettoyage pour réparer le monde. Les déchets font pourtant partie de notre monde et leur présence a tant un caractère irréversible, qu'on peut se demander s'il ne faut pas les intégrer dans notre représentation du monde. Comment *Faire monde* avec les déchets, les rebuts, tout ce qui est produit et relégué sans pour autant accepter la poursuite des activités polluantes ?

Pour tout cela, des espaces communs sont à ouvrir, avec une attention particulière pour un monde qui exalte la rencontre et le contact, avec l'objectif de relever le défi de la mutualité, pour faire une société du vivant. Ce travail commun cherche aussi à organiser une perception fine du réel pour cesser de céder à la simplification. Respecter le divers et imaginer un état de mise en présence des cultures vécues pour bénéficier de l'enrichissement intellectuel, spirituel et sensible, à l'image de la mondialité telle que définit par Édouard Glissant.

Concrètement *Faire monde*, autour de Grenoble du 27 mars au 4 avril 2020, consistera à ouvrir des espaces communs, partager un imaginaire pluriel, écrire des contre-récits, croiser les expériences de luttes contre les dé-liaisons dans nos sociétés, élaborer des contre-pensées, organiser l'insurrection de l'imaginaire face aux sicares de la pensée, libérer nos capacités d'empathie et de solidarité, pratiquer notre liberté, dessiner des contre-cartographies, cultiver l'errance, se rencontrer, relier tout ce qui est dé-lié...

Nous faisons appel à toutes celles et ceux qui voudraient contribuer à l'élaboration du contenu de ces Rencontres de géopolitique critique. Les propositions peuvent avoir des formes variées : un atelier, une table ronde, une projection, une balade, un

cours public, un arpentage ou une séance de lecture collective, un jeu de rôle, une exposition...

SOURCES D'INSPIRATION

- **Les ateliers de l'Antémonde**, *Bâtir aussi*, <https://antemonde.org/recueils/batir-aussi/>
- **Collectif Sorcières**, *Je transporte des explosifs et on les appelle des mots*, Éditions Cambourakis, 2019
- **Fabien Eboussi Boulaga**, *La crise du Muntu*, Éditions Présence Africaine, 2000
- **Jean-Marc Ela**, *L'Afrique à l'ère du savoir : science, société et pouvoir*, Éditions L'Harmattan, 2007
- **Édouard Glissant**, *Le traité du tout-monde*, Poétique IV, NRF Gallimard, 1997
- **bell hooks**, *Teaching to transgress : Education as the practice of freedom*, Routledge, 1994
- **Tim Ingold**, *L'Anthropologie comme éducation*, Presses Universitaires de Rennes, 2018
- **Achille Mbembé**, *Politique de l'inimitié*, Éditions La Découverte, 2016
- **Marc Alexandre Oho Bambe, Fred Ebami, Alain Larribet**, *Fragments*, Bernard Cahuveau Éditions, 2019
- **Josep Rafanell i Orra**, *Fragmenter le monde*, Éditions Divergences, 2018
- **Jacques Rancière**, *Le Partage du sensible*, La Fabrique Éditions, 2000
- **Juliette Rousseau**, *Lutter ensemble*, éditions Cambourakis, 2018
- **Felwine Saar**, *Afrotopia*, Éditions Philippe Rey, 2016
- **Felwine Saar**, *Habiter le monde*, Éditions Mémoire d'encrier, 2018
- **Françoise Vergès**, *Un féminisme décolonial*, La Fabrique Éditions, 2019
- **Manal Altamimi, Tal Dor, Nacira Guénif-Souilamas**, *Rencontres radicales*, Cambourakis, 2018
- **Sarah Schulman**, *Conflict is no abuse*, Arsenal Pulp Press, 2016



Modus Operandi (ou Modop) a été créé en 2006 pour traduire et faire connaître l'approche de la *conflict transformation* au public francophone. *Conflict transformation* se traduit à la fois comme *transformation de conflit* – au sens sortir du conflit – et *transformation par le conflit* – au sens d'une opportunité de défier les rapports de pouvoir. En se réappropriant cette approche, Modop distingue trois formes de violence : la violence directe (verbale, physique ou psychologique), la violence structurelle (celle des systèmes, comme le racisme, le colonialisme ou le capitalisme) et la violence épistémique (celle de considérer que certaines formes de savoirs sont plus valables que d'autres). Ces analyses invitent à considérer l'émergence de la violence directe comme des signaux de l'existence de violences structurelle et épistémique qui sont bien moins visibles. Lorsqu'il est ouvert, c'est-à-dire exprimé, le conflit est alors l'occasion de rendre visibles ces violences et de les dénoncer, modifiant ainsi les rapports de pouvoir et ouvrant la voie à une dynamique de rééquilibrage, de revendication de justice et de paix sociale. Il est essentiel de comprendre que le conflit n'est pas forcément violent au sens de la violence directe. Modop expérimente des actions-recherche en mettant à l'épreuve du terrain l'approche de la transformation par le conflit dans le bassin grenoblois. Elle ouvre des espaces de parole, protégés, dans lesquels est produite collectivement de la connaissance sur les

situations de violence avec les personnes qui les vivent. Concrètement, il s'agit d'inventer comment faire de la recherche *avec* et non pas *sur*. En questionnant les structures de la société, et en construisant un discours collectif, les personnes peuvent être entendues et reconnues comme des productrices de savoir. Ces espaces prennent la forme d'ateliers radio, d'ateliers de pensée critique, d'ateliers de parole et d'écriture, de cycles de débat... Le savoir collectivement élaboré dans les espaces de parole est rendu public dans les *arènes de transformation*. C'est un processus d'émancipation car les personnes sont vues comme interlocutrices et détentrices de savoir ; elles trouvent une puissance d'agir dans la confiance ainsi construite. En changeant de position – de victime inaudible à interlocuteur à égalité – elles bouleversent les rapports de pouvoir. Ces arènes prennent la forme de débats publics où sont confrontés des paroles contradictoires. Cette méthode vise donc à transformer les représentations sur des personnes stigmatisées, en passant notamment par l'usage d'un autre vocabulaire pour les désigner sans les assigner. Il s'agit aussi de publiciser des contre-récits pour qu'une autre parole que celle des dominants soit diffusée.

Modus Operandi
46, rue d'Alembert 38000 Grenoble
www.modop.org

Coordination : Karine Gatelier

Couverture : Marion Levoir (création du visuel), Gabrielle Boulanger (crédit photo), Clara Chambon (création graphique)

Photos : Modop

Sérigraphie, risographie, collage et assemblage : Atelier FLUO

Mise en page : www.clara-chambon.fr

—

Imprimé en février 2022

ISBN : 978-2-9582096-0-5

SOMMAIRE

CHRONIQUES DE CONFINEMENT	8
Se relier en vivant les confinements, Collectif	10
 FAIRE MONDE AVEC LA GÉOPOLITIQUE CRITIQUE	28
Faire monde avec la géopolitique critique, Karine Gatelier	30
FAIRE MONDE DANS L'ESPACE PUBLIC.....	36
LE MONDE, NOTRE HÉRITAGE COMMUN. NOS TRAVERSÉES COMME UNE DE SES DÉCLINAISONS	38
Invitation au webinaire, Herrick Mouafo Djontu	40
Décoloniser le savoir, quelques réflexions : défaire et se relier, Claske Dijkema.....	41
 L'INTIME ET LE POLITIQUE DANS NOS PAROLES PUBLIQUES... 44	
Lecture de <i>La petite dernière</i> de Fatima Daas, Philippe Hanus	46
Interview de Fatima Daas, Alicia Oudaoud et Lison Leneveler.....	50
 LES RÉCITS MANQUANTS. ENJEUX DE NARRATION	58
Récits, imaginaires, fictions : des fragments poétiques pour faire monde, Aleks A. Dupraz	60
Les récits (non)oubliés de notre passé, Mariam Veliashvili	64
 UNE EXPÉRIMENTATION DE FICTION RADIOPHONIQUE.....	68
Radio Sainte Catherine, entretien avec Lise de l'équipe <i>Faratanin Fraternité</i> , Sérénna Naudin, Lise Slama	70
 DÉCOMPOSITIONS ET RECOMPOSITIONS DE NOS IDENTITÉS... 78	
Poèmes, Thomas et Alexia Douchez.....	80
AUTEURS AUTRICES	82

Avertissement

Faire monde est la 5^e édition des Rencontres de géopolitique critique prévue en mars 2020. Elle a été reportée en mars 2021 et en raison des restrictions gouvernementales, elle n'a pu se tenir sous sa forme habituelle. Elle se décline autour de cinq émissions radio, disponibles en podcast.



<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

Nous en profitons pour remercier l'équipe de Radio Campus Grenoble de nous avoir permis de réaliser ces cinq émissions lors des *Apérophonies*, et particulièrement Romane Barbotte pour son soutien technique et sa présence quotidienne.

CHRONIQUES DE CONFINEMENT

Coordonnées par Séréna Naudin

Extraits choisis par Marie O Chevalier,

Julia Naudin, Corentin Thermes

Faire monde en 2020, avant la pandémie.
Faire monde en 2021, pendant la pandémie.
Se faire rattraper par l'actualité, une fois encore.
Alors que les 5^{es} Rencontres de géopolitique
critique devaient débiter le 24 mars 2020,
nous étions tous et toutes confiné·es. Au lieu
de nous rencontrer, nous étions isolé·es.
Pour faire exister ce lien entre nous, Modop a
inventé un espace virtuel où nous avons pu nous
dire le confinement et ce qu'il nous faisait.
Sans pouvoir nous rencontrer,
nous nous sommes relié·es.
Extraits.

L'intégralité des chroniques
de confinement est archivée sur
www.modop.org/se-relier

le 17 mars 2020.



SE RELIER EN VIVANT LES CONFINEMENTS



Dessin : Mélina Vigneron

17 MARS **ON RÉALISE** **LE CONFINEMENT**

« Aujourd'hui, j'ai 30 ans et commence en France le confinement en raison de la lutte contre le corona virus. Le climat anxigène s'empare de certaines et certains ; d'autres pensent cette période pour prendre du temps pour soi et réfléchir. Il y en a qui vont rester enfermées seul-es ou à plusieurs. Il y en a qui vont continuer à travailler chez elles et eux, d'autres sont indispensables auprès de personnes dépendantes, auprès des personnes malades ou pour faire tourner un service minimum.

Il y a des personnes qui vivent dans des lieux précaires, qui sont sans logement, comment se protéger ? Tout le monde n'a pas l'opportunité d'avoir un véritable chez soi, lieu de l'intime, lieu réconfortant, lieu protecteur.

Pour ne pas être isolé-e, pour ne pas s'enfermer, pour rester lié-e, pour se relier et continuer à faire monde, nous proposons cette chronique. Ici, nous pouvons partager, nous pouvons dans la mesure du possible nous informer et nous pouvons également imaginer le monde que nous souhaitons. »

Séréna

« Aujourd'hui, vers 11h, ma sœur aura trente ans et dans un autre contexte, je me serais attelée à la préparation d'une grande fête au milieu du Vercors, mais non, à midi, il me faudra être chez moi, pour respecter les consignes de confine-

ment imposées hier soir par le gouvernement. Soit. Je ferai donc autre chose... Cette autre chose, pour celles et ceux qui ont la chance de ne pas travailler dans ce contexte difficile, ce sera toutes ces choses qu'on n'a pas le temps ou pas le courage de faire dans notre tourbillon habituel... Le courage, nous le laisserons aux travailleuses et travailleurs de ce printemps si singulier, et nous, puisqu'on nous l'offre, nous prendrons le temps. »

Mélina

19 MARS **ON S'ORGANISE ENCORE** **LE PATIO SOLIDAIRE** **A BESOIN DE DOUCHES !**

« C'est le message principal que certains des habitants du Patio – lieu occupé sur le campus universitaire par des personnes sans logement – ont dit qu'ils voulaient faire passer lors de notre discussion aujourd'hui. Il est vrai que depuis le début du confinement, beaucoup de personnes se préoccupent de la situation des habitants du Patio : « Ont-ils des besoins ? Peut-on leur amener de la nourriture ? » En fait... Pourriez-vous amener des douches ? Et une cuisine aussi ? Ça fait des mois – des années ? – que l'idée de construire une cuisine est discutée avec la direction de l'université et puis... rien... Et pour les douches ? Actuellement il n'y a qu'une seule douche pour beaucoup de monde et elle n'est pas si proche du lieu de vie...

Aujourd'hui, on s'inquiète de la situation sanitaire en France et donc les



douches et l'hygiène pour cuisiner – qui sont de tout temps nécessaires – sont primordiales ! »

Réseau Université Sans Frontières 38¹

20 MARS **ON S'ORGANISE TOUJOURS** **N'EST-CE PAS LE PRINTEMPS** **AUJOURD'HUI, LA PLUS** **BELLE SAISON ?**

« Celle des renaissances, et de tous les espoirs ? Celle où l'on se permet de rêver que le monde qui viendra sera meilleur que celui que nous quittons ? Et si, au bord de la catastrophe, on se donnait le droit d'en rêver, de ce monde ?

Alors ce matin, j'ai rêvé que demain, il n'y aurait plus de différence, il n'y aurait plus de vies qui valent plus que les autres. Qu'il n'y aurait plus personne qui soit à l'abri de tout, et plus personne sans abri. Qu'il n'y aurait plus de frontières administratives, que l'on pourrait se balader sur la terre, sans papiers, sans visas et sans attestations, comme l'on se baladait encore hier librement dans nos rues, nos quartiers, nos villes...

Et si ce monde avait, en fait, déjà existé ? Je me demande alors à quel instant, tout cela a basculé... »

Mélina

22 MARS **ON Y EST**

« Il y a quelques jours nous pouvions encore marcher entre femmes pour lutter contre toutes les inégalités et se serrer pour se battre. »

« Mais il y a quand même une bonne nouvelle : ce ralentissement de l'activité humaine permettra peut-être à certains de traverser la route en toute sécurité... »

23 MARS **ON Y EST, PRESQUE** **ORGANISÉ·ES** **AUJOURD'HUI LUNDI, DEUXIÈME** **SEMAINE DE CONFINEMENT...**

« Tout est calme dans l'impasse, les oiseaux chantent et le printemps arrive. Minou va devenir fou... Mais devant le « Franprix » un incessant va et vient et aucun respect de « rien » ni des personnes... Aujourd'hui, comme hier, les travailleurs pauvres intérimaires, livreur/es, aide à la personne, caissier/es et autres gilets jaunes, les « faignant/es » et « récalcitrant/es » fonctionnaires hospitaliers, de l'aide sociale à l'enfance, du social en général, les moyennement « privatisés », cheminot/es, conducteur/trices de tram, bus, métro... les mêmes qui hier défilaient dans les rues pour crier leur détresse, face au mépris grandissant du pouvoir, aux violences policières organisées pour les faire taire, ceux-là même sont au « charbon », au « front », seront-ils la nouvelle « chair à canon » ? »

Julia

UNE SEMAINE D'ABANDON

Communiqué rédigé par le collectif [dourbie²](https://rusf.org/grenoble/).

Lundi 23 mars 2020, jour n°7 du confinement dans les lieux d'hébergement. Une semaine de confinement : un abandon total des sans-abris qui se trouvent dans

[1] Collectif grenoblois de lutte pour le droit à l'éducation et la liberté de circulation de tou·tes : <https://rusf.org/grenoble/>

[2] Collectif grenoblois qui soutient les habitant·es de centre d'hébergement d'urgence : <https://blogs.mediapart.fr/hebergementgrenoble/blog>

les centres d'hébergement hivernaux de l'agglomération grenobloise. La situation est accablante, des solutions d'hébergement indignes et des milliers de sans-abris toujours sans solution en Isère !

« Plutôt retourner à la rue que de continuer à subir ça... J'ai l'impression de vivre un cauchemar » (C. hébergée à Voreppe)

« On est abandonné, ils nous traitent comme des animaux » (P. hébergé rue Leconte de Lisle)

Depuis l'annonce du confinement plusieurs centres d'hébergement sont laissés à l'abandon.

À l'hôtel de Voreppe (géré par l'association AREPI) se trouvent plus d'une centaine de personnes, pourtant les travailleur·ses sociaux ont été renvoyé·es chez eux remplacé·es par des vigiles, pas toujours commodes. Les vigiles ont pour consigne de ne laisser personne sortir de sa chambre, faisant de la mise à l'abri hivernal une véritable prison. Au centre situé sur l'Espace Comboire, géré par l'Entraide Pierre Valdo, il ne reste plus qu'un travailleur social pour 60 habitant·es ! Rue Leconte de Lisle, enfin, un terrain sur lequel sont posés des algécos, seul un vigile est sur place. Un abandon pur, simple et assumé des personnes hébergées.

Des conditions de vie indignes et dangereuses dans le contexte de crise sanitaire, propice à la propagation du virus.

Dans le contexte actuel d'épidémie, nous, associations et collectifs grenoblois, sommes particulièrement choqué·es et inquiet·es. Nous avons pu constater que depuis l'annonce du confinement, la nourriture est livrée irrégulièrement, parfois même elle n'est pas comestible, voire périmée. Rue Leconte de Lisle, il a fallu attendre une semaine pour que de la nourriture et des produits d'hygiène soient enfin

livrés en quantité le lundi 23 mars, suite à nos interpellations. Nous devons rester vigilants pour la suite. Les personnes sont contraintes de manger froid, sans moyen pour réchauffer les plats ou cuisiner. Aucune information n'a été donnée sur les points de distribution alimentaire aux habitant·es, coupé·es du monde sans internet ni télévision. Nous sommes atterrées de constater que, parfois, des personnes, adultes comme enfants, n'ont pas de quoi se nourrir correctement.

De plus, alors que la propreté des espaces communs et individuels est vitale pour éviter la propagation du virus, ces mêmes gestionnaires ne fournissent pas ou trop peu de produits d'entretien et d'hygiène. Les habitants manquent systématiquement de savon, produit vaisselle, shampoing, produit nettoyant pour le sol, serpillière... Partout, les sanitaires (douches et toilettes) sont trop peu nombreux pour le nombre d'habitant·es et sont insalubres. Les conditions sanitaires pour éviter la propagation du virus ne sont pas respectées dans ces lieux où la cohabitation n'est pas un choix !

Plus d'accès aux soins pour les hébergé·es de Voreppe, certaines vies vaudraient-elles moins que d'autres ? Des personnes dites « à risques » sont enfermées dans leur chambre sans pouvoir se rendre chez leur médecin ou à la pharmacie. L'hôtel de Voreppe est devenu un centre d'enfermement. Des médecins et travailleur·euses sociaux·iales du Village 2 Santé sont inquiet·es d'interrompre des suivis médicaux et des parcours de soin ; leurs interpellations, à la direction de l'AREPI, sont restées sans réponse satisfaisante à ce jour. Des personnes particulièrement vulnérables (immunodéprimées, femmes enceintes) sont exposées

au risque permanent de contagion, sans qu'aucune mise à l'abri spécifique ne soit envisagée. La liste des manquements est longue et la situation est grave. »

24 MARS ON A RÉALISÉ ÉCŒUREMENT

« Vous applaudissez à Gre ? Moi j'y arrive pas. Pourtant certains de mes voisins le font et ils y mettent du cœur. Moi à 20h, je sors à ma fenêtre, je laisse en plan Anne-Sophie Lapix (Journal Télévisé de France 2) et je regarde mes voisins qui tapent, je les salue, je leur souris mais j'arrive pas à applaudir. J'aurais l'impression de participer à la campagne d'héroïsation dégueulasse du personnel hospitalier lancée par le gouvernement, ce même gouvernement qui chie dans la bouche des soignant.e.s mobilisé.e.s depuis au moins un an. Les gars c'est pas des héros (comme le disait un camarade : « un héros ça ne demande pas d'aide ni de pognon ») : c'est des travailleurs qui font leur taf dans des conditions indignes. Maintenant il y en a qui en meurent. »
Constance

25 MARS LA TÊTE DEDANS PAS DE CHEZ SOI

Témoignages de personnes hébergées en Isère dans le cadre du plan hivernal de "mise à l'abri" recueillis par le collectif dourbie.

« Je parle de ma situation, aussi en tant que femme, on est pas bien dans ce lieu, difficile avec les enfants, difficile d'utiliser la cuisine, une seule cuisine pour tout

le monde, 130 personnes qui utilisent la même cuisine. C'est pas propre, pour les nouveaux nés c'est compliqué. On a besoin d'un minimum d'intimité pour vivre. Un lieu où on peut rester, où on se sent bien. »

« Les enfants ne vont pas à l'école, parce que c'est trop compliqué pour les emmener. On doit marcher une heure pour aller à l'école. Quand ils m'ont dit que je pouvais mettre mes enfants à l'école, j'étais d'accord mais il faut marcher une heure avec mes trois enfants. C'est pas possible. Donc ce qu'on demande, c'est un endroit où nos enfants pourraient aller à l'école simplement. »

« C'est pas une solution pour nous de retourner dans la rue, on ne sait pas où aller. C'est dangereux pour notre santé, on peut attraper plein de maladies, particulièrement pour les enfants. On parle partout du corona virus, nous en retournant à la rue, on a peur de tomber malade. C'est notre droit d'avoir un toit, ils ne respectent pas la loi. »

« Avant d'arriver en centre d'hébergement, on a vécu 5 mois à la rue. On a juste besoin d'un endroit où rester. »

« On marche trois heures pour aller au supermarché. On ne peut pas payer le bus, parce qu'il faut de la monnaie, et qu'avec la carte OFII³ on a pas de cash.



[3] La carte délivrée par l'Office Français d'Immigration et d'Intégration pour que les personnes qui demandent l'asile reçoivent leur allocation mensuelle. Cette carte ne permet pas de retirer d'argent, seulement de payer avec auprès d'un terminal de carte bancaire.

SALUT A MANU DIBANGO...



Dessin : Fabien

Quand on achète des choses et qu'on les met dans le frigo, on part faire un truc et quand on revient, tout a été jeté, tout a été mis à la poubelle. Il n'y a pas vraiment de raison de faire ça, il paraît que c'est parce qu'il y a trop de chose dans le frigo. »

« Personne ne nous aide à faire des démarches administratives parce qu'ils disent qu'on va partir bientôt. Ils disent tout le temps que l'on doit partir à la fin du mois de mars. C'est de la folie, j'ai un enfant de deux semaines. »

« Il y a une différence de traitement pour les personnes, selon leur origine. On vit le racisme tous les jours. Pour celles et ceux qui ne parlent pas français, c'est d'autant plus difficile de se faire entendre et accompagner. »

« L'administration cherche à nous diviser, et essaye d'utiliser certaines personnes contre d'autres. Le directeur nous manipule et nous méprise. Quand par exemple il n'y a plus de produit vaisselle, on nous répond : « Mais qu'est-ce que vous faites, vous le buvez ? »

« La rue c'est vraiment dangereux, on se fait voler, on s'abîme le corps et avec les enfants c'est encore plus difficile. Comment tu veux rester dans la rue avec des enfants ?! »

« On voudrait parler au nom de tout le monde : vivre dans ces conditions-là, c'est pas possible. Et retourner à la rue, c'est pas une solution. »

26 MARS

LA TÊTE EN PLEIN DEDANS

DES ENFANTS CONFIÉS ET CONFINÉS À DOMICILE

« Je suis éducateur dans une association de la protection de l'enfance, dans un service qui intervient auprès de famille où l'enfant est confié par le juge des enfants au département, mais reste domicilié chez ses parents (chez l'un d'entre eux du moins).

En cette période, ma collègue et moi-même avons pour directive de ne pas nous rendre dans les familles. Nous sommes donc en lien téléphonique avec elles. En cas d'urgences réelles, que nous nous devons d'évaluer nous-même ou si les familles nous sollicitent, nous pouvons être amenés à nous y déplacer.

Il est compliqué, à l'heure actuelle, de dire que c'est difficile pour les enfants d'être H24 avec leurs parents sans que ces derniers bénéficient d'un soutien éducatif plus soutenu, comme le demandent les mesures de placement.

Cependant, nous nous devons de faire confiance, faire confiance en ces parents qui, bien qu'ils aient des compétences (sur lesquelles on s'appuie énormément), peuvent être défaillants ou en difficulté. Je leur tire mon chapeau car ils font au moins pire. Malgré cela, sur les 12 enfants accompagnés, la scolarité est grandement impactée pour plus de la moitié d'entre eux.

Alors que sur les groupes d'internat de l'association, qui accueillent des jeunes confiés quotidiennement, des moyens ont été trouvés pour assurer le minimum de continuité scolaire avec la présence d'éducateurs scolaires et d'éducateurs techniques, les parents auprès desquels j'interviens, sont livrés à eux-mêmes. Rares sont ceux qui bénéficient d'un accès à un PC où PRONOTE, Maxicours ou le CNED

permettent (lorsqu'il y a suffisamment de connexion) d'avoir accès à des supports de cours.

Certains ont pu se mettre en lien avec l'enseignant pour avoir des documents papiers imprimés. D'autres utilisent simplement leur smartphone pour avoir accès aux plateformes....

Pour certaines familles, nous avons pu imprimer énormément de documents, et nous leur avons fait parvenir...

Quelle utopie maintenant ? Celle d'avoir des enfants qui se mettent à travailler d'eux-mêmes, aidés si besoin par leurs parents qui peuvent leur expliquer les cours de physique, chimie, SVT, Français, Histoire-Géographie, Anglais, Espagnol...

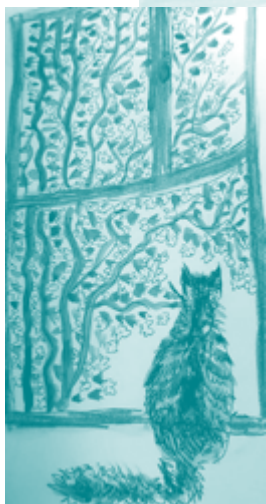
Je ne cible pas leurs incompétences, car ils essaient tous tant bien que mal. Mais nous-même, nous ne sommes pas capables de fournir un tel accompagnement, alors comment demander à des familles, où la problématique est souvent ailleurs, d'assurer cette scolarité ? À cela s'ajoute les pathologies psychologiques (TDAH : trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité, par exemple) et difficultés scolaires de ces enfants qui, en temps normal, bénéficient d'une scolarité spécifique et/ou de soins. Cette charge est donc laissée quotidiennement aux parents qui ont probablement d'autres choses à gérer (comme un budget repas par exemple, où l'aide à la cantine scolaire ne fonctionne pas à la maison...).

Alors, oui, en ces temps de confinement, nous veillons à ce que le domicile reste un environnement sain, moins pire qu'ailleurs. Quitte à passer la scolarité au troisième plan. Tant pis si lorsque le confinement sera terminé, nous aurons creusé de nouvelles inégalités... »

G.B.



APPLAUDIR OU NE PAS APPLAUDIR



Dessin : Julia Naudin

*« Restez chez vous », mais « allez bosser » la peur au ventre
Se sacrifier, ne pas se sacrifier
alors même qu'aujourd'hui le mépris pour nous
et tous les travailleur/es non confinables/négligables/
uberisables pour les personnes sans droit, sans toit
n'aura jamais été si grand
Pas de protection, mais menaces de sanction,
pas d'humanité pour tous
commerces soi-disant nécessaires de « confort »
pour ceux qui en ont les moyens
Faire du bruit pour dire qu'on oublie pas
Qu'il ne faudra pas oublier.*

Julia

28 MARS

LA TÊTE DEDANS DEHORS

... ET IL N'Y A TOUJOURS PAS DE MASQUES

« Pour les étudiant-es, les collègues et toutes les autres »⁴

Il y a elle ; elle est chez ses parents au fin fond de quelque part, et ne capte pas grand-chose, d'un point de vue informatique je veux dire, elle a bien la 3G mais c'est littéralement au fond du jardin.

Il y a ma compagne ; elle est professeure de français histoire géographie dans un lycée professionnel. Elle a des classes et des élèves. Elle a des « elle » et des « il » aussi. Il faut qu'elle s'en occupe.

Il y a mon groupe 2 en DIG2 ; il faut que je m'en occupe, il faut que je m'en occupe, il faut que...

Il y a lui ; il est réquisitionné et travaille dans l'alimentaire à 125% depuis le début du confinement, il est inquiet pour la suite de ses études.

Il y a les courses parfois, les repas souvent, la machine et tout le reste.

Il y a elle ; elle dit que "Nous n'entendons pas demander à un enseignant qui aujourd'hui ne travaille pas, compte tenu de la fermeture des écoles, de traverser la France entière pour aller récolter des fraises gariguettes"...

... et il n'y a toujours pas de masques.

Il y a iel ; son père/sa mère est docteur.e/infirmier.ère, iel est inquiète et a du mal à travailler.

Il y a ma fille ; elle a 7 ans, cette semaine elle a appris deux nouveaux sons sans sa maîtresse. Elle a besoin de ses parents.

[4] Retrouver le texte en entier : <https://academia.hypotheses.org/21695>

Il y a mon groupe 1 en découverte 2, il ne faut pas que je les oublie, il ne faut pas que je les oublie...
Il y a lui ; il est juste inquiet, juste angoissé, il n'a jamais vu ça.
Il ne sait pas s'il arrivera à finir son semestre.
Il y a elles et ils ; iels font la queue devant le magasin de fruits et de légumes, une file étrange au milieu d'une route sans voiture. Eloigné.es les un.es des autres d'un mètre au moins ; iels attendent, iels ne parlent pas.
Il y a le service public télé et radio qui organise une soirée de soutien pour trouver des sous pour le service public hospitalier... et tout le monde a l'air de trouver ça normal de faire nos fonds de poches pour les services publics que nos gouvernements managèrent, déstructurent, détruisent depuis des années.
... et il n'y a toujours pas de masques.
Il y a elle, elle a besoin d'une lettre de recommandation. C'est pour partir à l'étranger l'année prochaine. Ah. C'est bien, il y aura une année prochaine...
Il y a ma fille de 11 ans ; elle a des devoirs tous les jours.
On n'a pas d'imprimante alors elle recopie ses leçons à la main.
Elle râle un peu mais ça va. Elle a besoin de ses parents.
Il y a mon amphi de L1 ; il faut que je transforme mon CM en chapitre de livre, il faut que je transforme mon CM en chapitre de livre, ...
Il y a ce mail-là, un peu bizarre pour une réunion le 3 juillet...
Il y a iel ; iel ne comprend pas comment compléter des diaporamas sans support de cours et juste avec des liens internet... moi non plus.
Je ne sais pas trop quoi lui dire, ce n'est pas mon cours.
Il y a les courses parfois, les repas souvent, la machine et tout le reste.
Il y a un temps à la fois long et court, bref et étonnamment élastique.
Il y a les cloches qui sonnent huit heures, on va applaudir sur le balcon toutes celles et ceux qui luttent pour sauver des vies.
... et il n'y a toujours pas de masques.
(...)
Et il y a les miennes de questions. Pourquoi on continue de faire comme si c'était normal ? Comment on va gérer tous les « il » et toutes les « elle » qui se multiplient ces derniers jours et qui ne pourront pas être traité.es comme toutes les autres ?
Et pour les stages ? il y a elle ou lui qui l'ont déjà et il y a elle ou lui qui ne l'ont pas fait ; comment les noter équitablement ? et quand est-ce qu'on décide d'arrêter la mascarade et d'annoncer que l'année est terminée ?
et quand est-ce qu'on admet qu'on n'était pas prêt ? et que ce n'est pas grave ? et qu'en est-ce qu'on arrête le délire sur les maquettes et que l'université nous dit que « c'est bon » on décale tout de trois mois...
Et quand est-ce qu'on arrête de faire semblant, de faire comme si tout était normal alors que pas grand chose ne l'est en ce moment...
Et puis, il y a Jérôme Salomon qui prend la parole et qui compte les morts...
... et il n'y a toujours pas de masques. »

Sébastien Leroux, enseignant à l'université Grenoble Alpes

30 MARS

**LA COLÈRE NE PASSE
PAS ENCORE**

CONSOMMEZ S'IL VOUS PLAÎT

« Ma fenêtre à moi c'est les mails, mon extérieur ce sont les liens internet
Le monde extérieur vient fracasser la tranquillité imposée/confinée de mon



Dessin : Mélina Vigneron

quotidien dans mes boîtes mails
Elles débordent : une pour le boulot, l'autre pour les conneries.
Et les conneries il y en a
Je reçois des mails de mon assurance, de ma mutuelle
Elles me disent qu'elles sont

là, qu'elles m'accompagnent
Elles me conseillent de faire mes courses en ligne chez leur partenaire
Elles me conseillent de m'équiper en matériel informatique chez un autre partenaire
Elles me conseillent de mettre en place du soutien scolaire sur des plateformes payantes pour des enfants que je n'ai pas encore chez leurs partenaires.
Sur ma boîte professionnelle on me conseille une plateforme pour regarder des films en ligne – comme c'est notre partenaire vous avez une réduction -.
On me conseille de dépenser le plus possible d'argent pour que ce confinement soit le plus confortable.
Partout on me rappelle qu'il faut consommer, on me demande de consommer pour que rien ne s'arrête.
Consommez s'il vous plaît – c'est ce message qui clignote sur mon écran.
Consommer pour continuer (à

faire tourner la boutique)
Consommer pour oublier (les autres, les précaires, les travailleur/ses, la casse du code du travail et des retraites et de la recherche et de l'enseignement et j'en passe)
Consommer pour s'occuper (s'abêtir)
Consommer pour aider (l'État, l'économie, le marché mondial)
Consommer pour partager (appeler mamie, faire un skype avec papa et maman, appeler la vieille tante que je n'appelle plus, faire un zoom avec les copains)
Consommer consommer consommer, s'adapter, s'adapter, s'adapter, pour continuer, pour garder nos privilèges, nos confort et surtout rester dans l'inconscience. »

Corentin

31 MARS

**LA COLÈRE NE PASSE PAS
MAIS...**

**APRÈS, J'AIMERAIS CROIRE
QUE PLUS RIEN NE SERA
« COMME AVANT »**

« Que tous ceux que nous encensons chaque jour, les soignants bien sûr, les éboueurs, les caissiers, les paysans, les routiers, les cheminots, les profs, les métiers sans gloire et sans panache, tous ceux méprisés et/ou ignorés du temps d'avant retrouvent une dignité avec des salaires qui ne seront plus les miettes d'un système injuste et délétère.
J'aimerais croire que nos responsables politiques prendront conscience de la nécessité d'un vrai service public (« Le service public est défini comme toute activité d'une collectivité publique visant à satisfaire un besoin d'intérêt général »).

Que chacun puisse se nourrir, se loger, se soigner, s'instruire, se cultiver, se déplacer, réfléchir, rire, aimer, partager sans que la rentabilité, la productivité, le profit ne soient brandis comme une menace par un pouvoir élitiste. J'aimerais croire que personne n'oubliera, que nous aurons des comptes à demander, qu'ils auront des comptes à rendre. Oui j'aimerais croire que plus rien ne sera *comme avant*. »

Marie O

4 AVRIL

ESSOUFFLEMENT

CE MATIN J'ÉTOUFFE

« Quasiment trois semaines de confinement et j'ai tout essayé ; j'ai lu, dessiné, cuisiné, pâtissé, cousu, jardiné, regardé des heures de télé, j'ai déménagé mes meubles dans un sens, puis dans l'autre, j'ai même ressorti mes cours d'arabe et mon aquarelle... Mais rien à faire, l'esprit, sans activités, ne cesse de vagabonder. Mon esprit, que je m'évertue à étouffer en entreprenant à longueur de vie, des travaux physiques et des montagnes à construire pour ne jamais m'arrêter. Et là, plus rien. Plus rien à faire, obligée de m'arrêter, et tu reviens dans mes pensées, au détour d'une odeur, d'une lumière, d'une voix dans la rue... Ce printemps. Et dans mes rêves, tu m'envoies un texto, comme une explication à ta disparition. Et ce matin je me rappelle que tu n'enverras plus de texto. Et ce matin j'étouffe. »

M.

11 AVRIL

**POURQUOI NE PAS
CHANGER ?**

**LA PROMENADE N'EST
JAMAIS SANS REFLEXION**



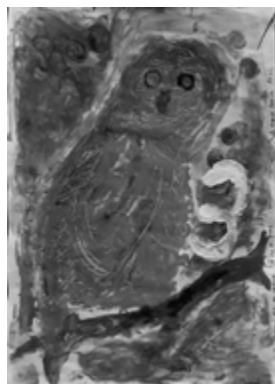
JOURNAL DE CONFINEMENT D'UNE CHOUETTE



le silence



le temps



la lutte



le domicile



l'attestation



première nécessité



proche



devoir



coin



gels ?



masques ?



tests ?

Peintures : Muriel Denis

13 AVRIL POURQUOI NE PAS CHANGER ?

C'EST PAREIL EN PIRE OU LE PIRE EST À VENIR...

« Rue du Poteau les cadres inactifs envahissent les trottoirs en famille, les magasins bio avec poussettes et trottinettes, n'en finissant plus de cuisiner, de trotter et de « redécouvrir la vraie vie »

Le Franprix lui, ne désemplit pas du soir au matin de 8h à 20h même le dimanche, avec des employé-es qui se « tuent » à la tâche, pour que les uns puissent rester bien confinés, ou se promener du matin au soir
Quand nos dirigeants nous expliquent le confinement de leurs belles demeures face à la mer, ou dans le jardin et nous enferment « entre nous »
Le RER B encore plus bondé aux heures où cette « chair à patrons » verbalisable/corvéable/remerci-able/interchangeable où les « mesures barrières » sont des corps serrés malgré la chaleur et moins de trains que d'habitude
Entendre à la télé, le cirque irresponsable des balivernes de l'incompétence (annoncée) jupitérienne, qui va priver ces mêmes travailleur-es de congés cet été, pour ceux et celles, épuisé-es qui auront survécu-es et parquer nos malades, nos vieux/vieilles, nos « inutiles », nos pauvres, nos exilé-es
pour que la roue de la fortune puisse continuer à en mettre plein les poches aux quelques « amis » qui pillent sans vergogne nos services publics de Santé, du Social, de l'Éducation, de la Poste, feu Telecom, et tous les secteurs industriels depuis toutes

ces années que j'ai traversées, mon « entrée sur le marché du travail » en pleine trahison de nos élites
alors c'est vrai même les pigeons parisiens redécouvrent les arbres, en compagnie de leurs congénères marre d'être « enfermés » sans protection, autres que se méfier de l'autre
comme lorsque que l'on pouvait donner des capotes, et des médicaments, il a fallu se battre pour les avoir, parce qu'après tout, la vie des homos, des toxicos, des africains valait-elle celle des autres ?
que faudra-t-il pour que tous ceux qui sont obligés de bosser en 2020, les précaires, les soignants et les autres aient des masques, des blouses, de l'eau et du savon, des lits, des Droits »

Julia

16 AVRIL POURQUOI NE PAS CHANGER ?



Dessin : Julia Naudin

21 AVRIL
POURQUOI NE PAS
CHANGER ?

CET ENNUI SANS FIN

« Cet ennui sans fin
Cet ennui mortel
Sans l'autre
Sans les autres que tu aimes
Sentir la terre
Sentir l'herbe
Le sable, le bruit des vagues
Les étoiles
Le soleil qui se lève
Les petits points de lumière sur l'île
D'une rive ou de l'autre
Il est sûrement minuit quelque part
Quitter la ville »

Julia



Dessin : Julia Naudin

24 AU 30 AVRIL 2020
UNE SEMAINE D'ABSENCE.
LES VIOLENCES CONTINUENT.
LE COMBAT CONTINUE.

**AUTODÉFENSE IMMIGRÉE : SEULE
LA LUTTE DONNERA LES PAPIERS**

*Un appel des Gilets noirs⁵ paru
sur le site de l'Humanité*

« Nous, les Gilets Noirs, sommes des immigrés qui travaillons au noir ou avec le papier de quelqu'un d'autre. D'ordinaire, l'État français raciste, main dans la main avec les patrons, nous fait trimer sur les chantiers, dans les cantines, à nettoyer tout le pays. Sans papiers, on est à la merci de la sur-exploitation. Au confinement, on s'est retrouvé sans rien. Pas de chômage, alors pas d'argent pour le loyer, pour la famille ou pour la nourriture.

Nous sommes des immigrés qui continuons à être menacés par la police qui nous harcèle et nous rackette devant nos lieux de vie. On en a pas fini avec les OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français) que la police continue de distribuer pendant le confinement, les centres de rétention sont toujours ouverts et nos camarades enfermés continuent d'y souffrir.

Nous sommes des immigrés qui vivons dans des foyers de travailleurs immigrés gérés par les gestionnaires Adoma, Coallia ou Adef comme des prisons. Au début du confinement, les gestionnaires ont fermé leurs bureaux et fui leurs responsabilités : pas de consignes, pas de nettoyage, pas de soutien. Ils collent sur les murs du foyer des affiches en français et ferment les salles de prières et de réunion. Ils ne nettoient pas car « la javel c'est trop cher ». La seule présence des gérants c'est pour

[5] Les gilets noirs un mouvement de personnes en précarité administrative qui lutte contre le racisme, pour des droits au séjour et des logements pour tou-tes : <https://www.facebook.com/GiletsNoirsEnLutte/>

venir prendre les loyers. Après quelques semaines, sous la pression des préfectures et de ceux qui ne devraient pas crier avec les loups que les foyers sont des « bombes sanitaires », les gestionnaires sont revenus dans quelques foyers. Ils menacent de couper l'eau et l'électricité, font des simulacres de dépistages, font des listes de « sur-occupants » comme ils nous appellent. Depuis plusieurs années, les gestionnaires veulent détruire l'organisation de nos vies collectives d'immigrés exploités. S'ils reviennent aujourd'hui, ce n'est pas pour nous protéger de la maladie, c'est pour nous menacer d'expulsion et pour faire la chasse aux sans papiers.

Mais on n'a pas attendu la répression sanitaire pour s'organiser et se défendre contre l'État, contre les gestionnaires, contre les patrons. Nous, les gilets noirs, nous nous soutenons depuis longtemps. Les foyers sont nos lieux d'organisation politique. Nous avons mis en place une cagnotte et organisé un réseau de ravitaillement des foyers pour se protéger de la maladie. Avec l'aide de nos camarades des Brigades de Solidarité Populaire qui soutiennent cette auto-organisation, nous sillonnons les foyers pour distribuer du matériel. Les gestionnaires se fichent de nous : alors c'est nous-mêmes qui nous protégeons ! Dans les foyers, on a une culture de la solidarité. On gère nous-même la propreté et la désinfection. Les petits frères, on s'organise pour que les grands frères âgés ne fassent plus les courses. On doit faire cette mission pour nos camarades, nos frères, nos sœurs, nos enfants et nos vieux, car personne ne va le faire sinon.

À l'intérieur, nous organisons dans plusieurs foyers une lutte au corps-à-corps contre les gestionnaires : refus de payer les loyers dans ces conditions d'exploitation,

courriers collectifs, opérations « portes ouvertes » en chassant le gérant. Nous ne paierons pas, pour préparer la riposte contre la destruction de la vie collective dans les foyers et continuer notre lutte pour des papiers et une vie digne.

Lutter pour arracher les papiers et pour notre dignité.

Nous voulons des papiers. Mais nous ne voulons pas d'une régularisation comme au Portugal, pour quelques mois, seulement pour certains qui ont leur dossier en préfecture ou pour ceux qui n'ont pas de casier judiciaire ou ne sont pas menacés de déportation. On ne veut pas d'une régularisation comme en Italie, en offrant nos corps pour que les pays européens subsistent sur notre dos. Travail contre papiers, c'est un chantage d'esclavagiste. Nous ne voulons pas des papiers pour raison « de santé publique » ou pour plus « d'efficacité économique ».

Les papiers, jusqu'à nouvel ordre, c'est la clef de toute vie sociale digne : vivre en famille, circuler librement, travailler, étudier, se soigner, se loger. Nous avons trop demandé aux députés, aux gestionnaires, aux patrons, aux syndicats, aux associations de nous aider à nous « régulariser ». Il y a eu trop de pétitions, de tribunes qui disent à l'État de « protéger les sans-papiers », trop de députés qui veulent « régulariser » pour mieux nous envoyer faire le sale travail que personne ne veut faire. Nous ne voulons pas de papiers parce que nous faisons le boulot que « les Français ne veulent pas faire », mais pour pouvoir vivre dignement.

Nous irons chercher les papiers nous-mêmes, car on ne veut pas de tri : nous ne voulons pas avoir besoin de mériter les papiers ou de les mendier. Nous avons besoin de combat. Dans la lutte déjà, on

trouve notre liberté, car on n'a plus peur. Depuis novembre 2018, nous les Gilets Noirs, immigrés avec ou sans papiers, fils et filles d'immigrés et personnes solidaires, habitants des foyers et locataires de la rue, nous organisons contre l'État et ses complices. Nous exigeons des papiers pour tous et toutes, sans condition. Qu'on soit là depuis un jour ou dix ans, qu'on travaille ou qu'on ne travaille pas. Nous ne voulons pas seulement des papiers, mais casser le système qui crée des sans-papiers. Nous avons manifesté devant le musée de l'immigration, devant le centre de rétention du Mesnil-Amelot, nous avons occupé la Comédie Française, bloqué la préfecture de Paris, occupé l'aéroport de Roissy où Air France déporte les immigrés. Nous avons attaqué le siège de l'entreprise Elixir qui fait son argent sur le dos des sans-papiers, et nous nous sommes invités à 600 au Panthéon. Pour exiger des papiers et un rendez-vous avec le premier Ministre, pour interpeller les « grands hommes », et pour honorer nos morts en Méditerranée et dans le désert qui n'ont pas de tombe. Après le confinement, nous appelons tous les immigrés sans-papiers et les gens qui partagent nos idées et nos manières d'agir, à soutenir notre lutte, à nous contacter, à rentrer dans le combat. Il faut organiser des actions, des occupations, des manifestations, des grèves, des blocages. Nous ne gagnerons les papiers, la fin des foyers-prisons, des logements dignes pour tous et la destruction des centres de rétention que par la force. Contre le racisme et l'exploitation. Pour notre dignité et notre liberté. Ni rue ni prison, papier et liberté ! La peur a changé de camp, les Gilets noirs sont là ! »

24 AVRIL

DOMMAGE COLLATÉRAL / OU LE CONFINEMENT REND CON

« Ce matin la journaliste d'une radio annonçait froidement en ces termes « un dommage collatéral » au confinement : 89% d'appels supplémentaires passés à la plateforme du 119 numéro d'appel d'urgence pour l'enfance en danger...

Dommage collatéral ? 89% d'appels supplémentaires ? Est-ce qu'il n'y a que moi qui suis tombée de ma chaise au risque de me brûler avec mon thé bouillant ?

Dommage collatéral ? Un enfant humilié, négligé, oublié, battu ou bien pire.

M'est revenue une remarque de ma fille sur la banalisation de la violence, alors que circulait sur les réseaux une des innombrables blagues sur le ras le bol des parents confinés. On y voyait des ados scotchés au mur au dessus du canapé où étaient affalés les parents, avec le petit texte humoristique associé. Je dois reconnaître que j'ai rigolé sur le coup*.

Après tout comme le disait l'ami Coluche « on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui ». Mais ça c'était avant, lorsque nous avions la presque maîtrise de nos contacts. Avant l'avènement du tout (ou presque) internet, avant le confinement, avant la transformation de notre quotidien en instinct de survie qui rend con.

Alors oui nous sommes tous responsables de ce qui circule sur les réseaux sociaux. Qui nous échappent, partent libres (eux), s'envolent et atterrissent là où nous ne contrôlons plus rien.

Et qui permet de penser à l'enfance en danger comme à des dommages collatéraux. »

Marie O

*Aurais-je souri à la même image mettant en scène des femmes, des musulmans, des bouddhistes, des nains, des obèses,

des aveugles ou qui que ce soit ? Bien sûr que non.

UNE PETITE CHANSON POUR TROMPER L'ENNUI

« Un jour ou l'autre, il faudra qu'il y ait la guerre, (pas celle de Macron bien sûr, mais espérons celle qu'on engagera contre lui) on le sait bien. On n'aime pas ça, mais on ne sait pas quoi faire, on dit : c'est le destin. Tant pis pour le sud, c'était pourtant bien. On aurait pu vivre plus d'un million d'années... et toujours en été. »

N. Ferrer

Proposée par Mélina

1ER MAI CONFINÉ·ES OU NON CONFINÉ·ES EN TOUT CAS PAS BAILLONNÉ·ES

JE-SAIS-PLUS-COMBIENTIÈME JOUR DE CONFINEMENT

« D'ordinaire dans toutes les grandes villes de France, aujourd'hui, il y a des marches, des rassemblements et des manifestations réunissant des milliers de personnes pour célébrer le premier jour férié payé de l'histoire, en France. Une date qui chaque année rassemble depuis plus de 70 ans, les travailleuses et travailleurs, chômeuses et chômeurs, bénévoles, handicapé.e.s, retraité.es, jeunes et enfants, pour rappeler que la lutte pour le droit de travailler dignement n'est pas terminée, et que ces dit-droits ne sont toujours pas acquis malgré les efforts continus de tous ces gens et qui ont permis, évidemment d'obtenir de nettes améliorations et l'écriture d'un code du travail destiné à protéger les salarié.e.s.



Dessin : Mélina Vigneron

Mais aujourd'hui plus que jamais, cette « crise sanitaire », nous révèle l'évidente réalité : les droits des travailleurs ont été largement entachés, rognés et ce depuis longtemps.

Le personnel hospitalier contrairement au gouvernement et aux éditorialistes des différents JTs, malheureusement, ne découvrent pas cette situation. Cela fait des années qu'ils demandent, non pas plus de moyens pour l'hôpital public, mais seulement que les différents gouvernements en place depuis 15 ans arrêtent de démanteler un système qui fonctionne en ne cessant de vider ses caisses, de supprimer des postes, des lits, des blouses, des respirateurs, des masques... c'est-à-



dire, ce dont ils ont cruellement besoin aujourd'hui, et qu'ils n'obtiennent pas.

Les personnels des entreprises de nettoyage, les caissiers et caissières, les livreuses et livreurs, ne découvrent pas aujourd'hui qu'ils sont mal payés, il ne découvrent pas non le lourd tribut que leurs corps payent par leurs tâches besogneuses.

Le personnel des EPHADs ne découvrent non plus aujourd'hui la souffrance des personnes âgées dépendantes isolées ou maltraitées par les institutions...

Cette crise sanitaire met juste en lumière la crise sociale et économique qui perdure depuis trop longtemps, en France, en Europe et justifie les guerres dans le reste du monde.

Elle permet aussi aux différents pouvoirs en place, par les mesures de restriction qu'elle génère, de faire taire les mouvements de lutte qui se sont formés un peu partout sur la planète ces dernières années...

en France
en Espagne
en Algérie
au Soudan
au Liban
en Jordanie
en Iran

en Irak

à Hong-Kong

au Chili

en Bolivie

en Haïti

et bien sûr, en Tunisie, en Égypte et en Syrie

Nous sommes confinés, pour le moment, mais demain ? »

Mélina

2 MAI 2020
CONFINÉ·ES
OU NON CONFINÉ·ES
EN TOUT CAS
PAS BAILLONNÉ·ES
HOMMAGE À IDIR



Dessin : Mélina Vigneron



Dessin : Julia Naudin

11 MAI 2020 **ADIEU UNIVERSITÉ** **DÉCONFINEMENT OU** **DÉCONFITURE**

« Frédérique Vidal, ministre de la recherche et de l'enseignement supérieur, vient à nouveau mettre un coup d'arrêt à l'université : le distanciel entre dans la norme, la ministre souhaite que les enseignant-es se préparent à une rentrée à distance en septembre (8 mai 2020).

Je ne vais pas revenir sur toutes les réformes qui ont mis à mal l'enseignement et la recherche depuis des années (LRU en 2007, ESR 2013, LPPR en 2019). Le constat est là depuis déjà longtemps : on détricote le service public d'enseignement comme on le fait dans les autres services publics depuis des années. Ça fait déjà longtemps que l'université produit elle aussi des inégalités sociales. Et là, en 2020, c'est la fin annoncée des cours en présentiel,

de la sueur dans les amphithéâtres bondés, des échanges musclés entre étudiant-es et avec les enseignant-es. La fin de l'organisation collective de cette force estudiantine qui menait tout de même quelques combats politiques (retraites, loi travail, accueil et asile, etc.). Pour beaucoup les amphithéâtres, les couloirs de faculté, sont des lieux de politisation, de discussion, d'occupations et de confrontation (éventuellement avec les forces de l'ordre républicaines).

Sous couvert de virus, on transforme l'Université en profondeur, une démarche qui était déjà dans les tuyaux depuis quelques années « pédagogie numérique, formation à distance »... ça fait froid dans le dos et cela va entrer dans la norme sans aucun doute (au passage qu'est-ce qu'on va faire de tous ces Travaux Dirigés où les étudiant-es se frottent à un peu de concret ?).

Jeune chercheur et enseignant à mes heures perdues (comme si on en avait), croyant (encore) à l'enseignement, pensant pouvoir créer des espaces de discussion dans les cours pour changer (un peu) la vie avec les étudiant-es, je finis par me résigner. La tristesse des annonces de ces ministres, leurs volontés destructrices auront-elles raison de ma combativité ?

Tant pis j'irai faire pousser des salades dans le Vercors, adieu Université. »

Corentin

« On a puisé dans la pensée d'Édouard Glissant et sa pensée du tout-monde. Le tout-monde s'appuie sur un trépied : le premier pilier c'est une forme de rupture avec ce repli, toute cette logique de séparation et d'exclusion ; le deuxième c'est celui du tout-monde, c'est une réponse à cet universalisme ethnocentré qui a tendance à faire d'une province du monde le centre unique duquel partait la pensée ; et le 3e pilier, en reprenant quelques notions que nous partageait Anne-Laure, c'est l'envie de relier, de croiser et de pouvoir diversifier les sources de la connaissance. (...) Il y a bien là une très belle fenêtre que nous propose ici la notion de la géopolitique critique. » (Herrick Djontu Mouafo)

« En lien avec l'actualité [la journée du droit des femmes], rappelons que les féministes ont mis au cœur du débat l'idée que l'intime est politique, en dénonçant l'idée que reléguer la sphère domestique à la neutralité, avec l'idée qu'une répartition de l'intime d'un côté, du privé et du public ne faisait que renforcer la domination des femmes et dépolitisait tout un tas de pratiques quotidiennes, je me suis posée la question : est-ce que le travail de la géopolitique critique n'est pas d'inclure l'intime dans son travail d'analyse géopolitique ? » (Séréna Naudin)

« On nomme des théories, des concepts, en disant que la géopolitique critique démultiplie les points de vue ; ça signifie aussi qu'elle veut faire la lumière sur qui produit le savoir et où se situent ces personnes qui produisent le savoir ; elle questionne véritablement les positions de celles-ci. Toute personne est située dans la société : socialement, politiquement, on est situé parce qu'on a chacun-e de nous une histoire et une trajectoire dans la société or ce qu'on observe c'est que ces positions des producteurs et productrices de savoir sont généralement éclairées quand ceux-ci ou celles-ci appartiennent à des minorités, de genre, on va souligner le fait que telle chercheure, c'est parce que c'est une femme qu'elle a une telle production ; or ce que permet aussi la géopolitique critique c'est de dire que tout le monde a une position et que la neutralité des personnes qui produisent le savoir n'existe pas et que c'est une illusion construite. » (Karine Gatelier)

FAIRE MONDE AVEC LA GÉOPOLITIQUE CRITIQUE

« Ce qui est très important dans la géopolitique critique, c'est de produire une connaissance qui ne soit pas simplement pour elle-même mais qui soit au service des personnes avec lesquelles on travaille. On va documenter les situations avec elles et cette connaissance va jouer un rôle pour les personnes concernées et pas seulement pour les chercheurs et les chercheuses. (...) Un exemple de la géographie politique et la géopolitique repose sur un alphabet très classique : celui du planisphère. Le monde est divisé entre États, et les personnes sont assignées finalement au carré de terre où elles sont nées, tout le monde n'a pas eu la chance de naître là où il fallait et donc ça pose une question d'inégalité fondamentale et c'est essentiel. Et donc aujourd'hui la géographie et la géopolitique critique c'est aussi une géopolitique qui amène à repenser les outils avec lesquels on pense l'espace de façon radicalement différente, par exemple, ne plus inscrire forcément l'appartenance des personnes à partir du pays dans lequel elles résident, elles sont nées, elles travaillent etc. à partir d'une appartenance à un État-nation, mais plutôt de partir de la perspective que le mouvement, la traversée est un droit universel, garanti par la déclaration universelle des droits humains et que c'est dans une perspective d'autonomie des migrations qu'on peut repenser les rapports de pouvoir. » (Anne-Laure Amilhat-Szary).



À écouter sur

<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

Émission radio

Le 8 mars 2021

avec Anne-Laure Amilhat-Szary,
géographe, directrice de PACTE,

laboratoire de sciences sociales (UMR CNRS)

KARINE GATELIER

FAIRE MONDE AVEC LA GÉOPOLITIQUE CRITIQUE

En créant, avec ses partenaires, les Rencontres de géopolitique critique en 2016, Modop se saisit, pour le populariser, d'un courant critique de la géopolitique ; et elle organise un événement public pour susciter le débat sur des sujets d'actualité.

La géopolitique est cette discipline qui étudie les effets de la géographie, notamment matérielle et humaine, sur les enjeux de pouvoir au niveau des États, c'est-à-dire, les politiques et les relations internationales. On lui attribue systématiquement une dimension internationale, un peu à tort. Le grand public entend parler de géopolitique quand des expert-es ou des responsables politiques analysent des enjeux de pouvoir, souvent entre les États ou les acteurs majeurs des relations internationales.

Il nous faut d'abord savoir que, dans l'histoire, la géopolitique, ainsi que sa prédécesseure la géographie politique, se sont compromises en mettant leur savoir au service de pouvoirs politiques. En servant notamment les réflexions expansionnistes et stratégiques de régimes politiques belliqueux, comme le régime hitlérien par exemple qui conduisit à la seconde guerre mondiale, les théoriciens de l'époque en furent des parties prenantes et ont profondément compromis la discipline. La géopolitique en fut durablement discréditée et apporta ainsi les preuves que la connaissance géopolitique (comme la géographie l'avait montrée précédemment) peut s'avérer être une praxéologie, à savoir aider à la dé-

cision dans un contexte de guerre. La géopolitique classique a pu poursuivre cette fonction jusqu'à l'époque de la Guerre froide. Ces disciplines, bien loin de contribuer à faire monde, ont au contraire mis leur connaissance au service de la division et de la domination de certaines régions et populations. C'est seulement dans les années 70 qu'elle ressurgit.

Modop reconnaît dans le courant critique de la géopolitique un potentiel d'analyse intéressant pour étudier et diffuser une connaissance sur les formes de violence produites par les systèmes qui gouvernent les sociétés et les vies.

ESPACE

Le préfixe commun entre géographie et géopolitique nous rappelle qu'il est question d'espace et de comment celui-ci influence les configurations de pouvoir. En étudiant la spatialisation des rapports de pouvoir, géographie et géopolitique étudient avant tout l'échelle de l'État et des institutions dominantes comme les principaux acteurs de ces rapports de force. C'est là un des apports du courant critique : questionner les échelles de l'analyse et les diversifier

pour prendre en considération la multitude des acteurs – institutions et personnes – engagés dans ces enjeux de pouvoir.

Pendant toute la période de la guerre froide (1947-1991), le partage du monde semble acquis et la lecture géopolitique paraît se réduire à l'opposition Est-Ouest car, depuis les centres, les guerres menées par procuration dans des espaces éloignés (Afrique, Amérique centrale, Asie du Sud-Ouest) ne se voient pas ou si peu. Le nouveau regard proposé par la géopolitique critique permet de produire un décentrement et offre une lecture de la spatialisation des rapports de pouvoir toute différente. Depuis les États-nations ou les empires, et leurs institutions dominantes, le monde se distribue dans ce simplisme binaire. Alors qu'à partir des théâtres bellicieux d'Angola ou du Salvador, les acteur.ices, les enjeux et les stratégies en conflit sont bien plus complexes.

POINTS DE VUE

On voit donc ici que la question de la spatialisation ouvre une interrogation sur les échelles auxquelles on regarde des espaces, et aux points de vue qui les composent et les incarnent. C'est pourquoi géopolitique n'est aussi pas forcément synonyme de international mais peut concerner des enjeux et des acteur.ices locaux.

La géopolitique critique propose un déplacement de la focale habituellement placée sur le point de vue des États, vers une proposition de diversifier l'analyse des représentations. Cela s'est traduit dans un premier temps par une attention portée sur une production qui peut être vue comme populaire : la bande dessinée, les chansons, etc. En plus du décalage du regard, les sources de la connaissance changent pour sortir de la politique publique et de la sphère du seul État pour produire une vision plus proche de ce que vivent les hommes et les



femmes. C'est une approche par le quotidien et une vision du monde de fait et non plus à partir des institutions dominantes. Simultanément, elle renouvelle les objets étudiés. Désormais, de nouvelles questions surgissent : qu'est-ce que le pouvoir ? En quoi celui-ci engendre du contre-pouvoir ? Des résistances ? Suscite des mouvements sociaux ?

NOUVEAUX OBJETS

Pour conduire ces analyses, la géopolitique critique intègre et emprunte à d'autres approches telles que l'intersectionnalité (voir encadré ci-après) ou encore les épistémologies féministes et les études subalternes (Subaltern studies). Parce qu'elles sont mieux adaptées à l'étude des rapports de domination, elle permettent également d'analyser la capacité d'agir des personnes dans les rapports de domination et les dynamiques et conditions d'émancipation, à travers des pratiques et des méthodes innovantes.

Dans cette perspective, le champs de l'analyse s'ouvre à de nouveaux objets jusque-là placés dans un hors-champs du politique comme le domestique et l'intime. Le foyer, la sexualité, les relations de couple, la distribution genrée des rôles dans la famille étaient autant de sujets dépolitisés et qui n'appartenaient pas au champ de l'analyse géographique et géopolitique, pourtant, ces dynamiques ne sont pas exemptes de rapports de pouvoir. En les investissant, la géopolitique critique montre qu'elle adopte également une perspective dé-constructiviste et qu'elle a la capacité d'éclairer les processus

INTERSECTIONNALITÉ

Le concept d'intersectionnalité permet une lecture, scientifique et politique, plus complexe de la réalité sociale et particulièrement des rapports sociaux de pouvoir, induits par exemple par la classe, le genre, la race. Il est apparu dans le contexte particulier du féminisme aux États-Unis où se maintenait et dominait le point de vue de la classe moyenne blanche. Il pose par là-même la question de la représentation des femmes qui subissent la domination au croisement de plusieurs rapports de pouvoir ; et en l'occurrence le racisme et le sexisme, concernant les femmes noires ou issues de l'immigration.

Du côté de l'analyse et de la théorie, il permet de mettre en lumière les processus d'imbrication et de co-construction de différents rapports de pouvoir (classe, race, genre). Pour autant, « il ne s'agit pas d'affirmer qu'un point de vue subalterne serait porteur, intrinsèquement, d'un savoir plus vrai, mais plutôt d'insister sur la nécessité de produire une capacité d'analyse collective qui prend le point de vue des dominés et qui fait donc une large part à leur expérience ». Les épistémologies féministes en effet nous disent que le savoir doit être collectivement construit pour pouvoir représenter la diversité des points de vue, associant une réflexivité sur sa propre position sociale.

Du côté de l'action, l'intersectionnalité exige de penser les possibilités et les formes d'alliance

entre groupes soumis à des rapports de domination. Elle ne cherche pas à faire prévaloir l'un ou l'autre de ces rapports, elle offre plutôt une complexification des régimes d'oppression et donne la possibilité de construire, dans un souci d'égalité et de réciprocité, des causes communes.

L'intersectionnalité fait l'objet d'un intense intérêt tant dans le débat public où elle reçoit une critique acerbe, que dans le milieu académique où cette notion continue de faire débat. La notion est la cible d'un discours politique et médiatique qui la fustige tout en témoignant d'une ignorance complète des travaux et de la démarche. Il s'agit d'une véritable entreprise de disqualification et de délégitimation qui l'assimile à une forme intellectuelle de communautarisme qui essentialiserait les identités.

La vigueur, et parfois la malhonnêteté intellectuelle, éclairent en réalité sur les besoins d'un débat sur les conditions de production de la connaissance dans les sciences sociales françaises, et les symptômes d'une résistance à prendre en compte la race dans l'analyse sociologique. On observe en effet, du côté de ces résistances, une hiérarchisation des luttes où la question de la classe sociale prévaudrait sur d'autres expériences minoritaires.

(Éléonore Lépinard et Sarah Mazouz, Pour l'intersectionnalité, Éditions anamosa, 2021)

de construction des institutions dominantes et comment celles-ci produisent de la connaissance à travers le regard qu'elles portent sur le monde, depuis leur point de vue.

Pour finir, la géopolitique critique intègre la théorie marxiste des rapports de domination, produisant le courant le plus critique et radical de cette discipline.

NEUTRALITÉ

En France dans les années 70, la rénovation de la géopolitique ouvrant la voie à son courant critique, débute avec l'affirmation que la connaissance produite n'est pas neutre, dans le sens où elle peut servir à faire la guerre. À cette période, Yves Lacoste démontre que la géographie tropicale en étudiant les rizières dans l'Asie du Sud-Est a servi à planifier et exécuter les bombardements américains dans la guerre au Vietnam. Il (ré)introduit la dimension politique de la connaissance géographique, évacuée par l'environnement académique.

Cette brèche ouverte permet de remettre en cause la neutralité axiologique : il s'agit d'une construction par laquelle les producteur·ices de savoir seraient exonéré·es d'éclairer leur position sociale, et particulièrement des positionnements dominants dans la société (bourgeoisie, reproduction sociale des élites...). Pourtant, toute personne est située dans la société car elle possède une origine sociale, une trajectoire, une histoire, des espaces de socialisation singuliers qui représentent autant d'éléments composant son « lieu d'énonciation ». Aucune production de la science n'est absolument neutre. Il appartient à la méthode scientifique d'éclairer les conditions de la collecte des données et les sources, tout comme les positions des émetteur·ices de savoir.

NATIONALISME MÉTHODOLOGIQUE

À la même époque, un biais cognitif est dénoncé, non seulement par le courant critique de la géopo-

litique mais aussi par la géographie et la sociologie. Il s'agit du nationalisme méthodologique, idée selon laquelle la société et l'État-nation se confondraient exactement, amenant ainsi à penser les espaces dans les strictes délimitations des frontières nationales et les individus par leur relation à leur État. Par exemple, pourquoi systématiquement comparer des données, récoltées dans une enquête, entre États plutôt qu'entre régions composant ces États ? La division du monde entre États s'impose et se trouve naturalisée. C'est ce qu'il s'agit de questionner ici.

Remettre en cause le nationalisme méthodologique consiste ainsi à refuser le planisphère comme alphabet : ne pas penser les personnes à travers le bout de territoire où elles sont nées, c'est-à-dire l'État-nation, mais à travers la perspective du mouvement qui d'ailleurs est reconnu comme un droit universel (article 13 de la Déclaration universelle des droits

L'AUTONOMIE DES MIGRATIONS

Cette approche propose une lecture des migrations qui met au cœur le point de vue, les subjectivités et les pratiques des personnes en migration. En faisant cela, elle met à distance une autre vision des migrations qui les décrit comme simple réaction aux changements de contextes économiques et (géo) politiques, « une façon passive, insuffisante et irresponsable pour affronter un conflit social naissant, ou sa propre situation ». Dans l'approche de l'autonomie des migrations, au contraire, la décision d'exil est vue dans sa dimension politique subversive : elle défie et transforme les rapports de pouvoir. Les migrations nourrissent les mouvements transgressifs (Papadopoulos, Stephenson, Tsianos, *Escape Routes, : Control and Subversion in the 21st Century*, Londres, Pluto Press, 2008 : 56). Il s'agit donc de changer de perspective en partant non plus des fron-

tières mais des mouvements, des contraintes et des luttes des personnes en migration et d'attirer le regard sur le potentiel subversif de l'ordre social.

Si cette notion s'est développée dans le milieu académique et a nourri une littérature scientifique, elle est partagée avec le milieu militant qui porte une critique radicale de formes enchevêtrées d'oppression associées aux frontières, au capital, au colonialisme, à la race et au genre, critique qui a été puissamment formulée dans les mouvements No Border. On comprend ainsi que l'ouverture ou la disparition des frontières serait insuffisante tant que le capitalisme et les dominations sociales imposées par la race et le genre notamment ne sont pas remises en question. Enfin, l'autonomie des migrations nous dit aussi que les politiques contraignantes et répressives ne parviendront pas à tarir les flux migratoires.

Frassanito, un réseau

« Nous, le Réseau Frassanito, un réseau transnational composé de collectifs travaillant dans toute l'Europe au sein des mouvements et des luttes de la migration, sommes convaincus que la migration ne doit pas être perçue comme une préoccupation/question politique parmi d'autres. Nous ne disons pas non plus que les migrants doivent être considérés comme le nouveau sujet politique ou même un sujet "révolutionnaire". Loin de là ! Ce que nous demandons, c'est un point de vue, une perspective qui nous permet de penser et d'agir différemment – de manière beaucoup plus productive – sur les questions en jeu dans les discussions, les actions et les crises de la gauche en Europe. »

https://www.fluechtlingsrat-hamburg.de/content/TheFrassanito%20Network_Mai06.pdf

humains). Il ne s'agit plus de voir le territoire uniquement dans la matérialité de l'espace fixe mais comme traversé de circulations et d'échanges. Cette approche a permis l'émergence du courant de l'autonomie des migrations, récente dans le champ scientifique.

UNE MÉTHODE ?

La géopolitique critique mettant au cœur de ses approches la diversité des points de vue, il en découle logiquement une exigence : la connaissance qu'elle produit doit être au service des personnes qui ont contribué à l'élaborer et avoir pour elle une utilité. Ainsi et dans ces conditions, le processus de production de la connaissance peut devenir un processus agissant et transformateur de la position des personnes.

La géopolitique critique est une invitation à ouvrir l'analyse, comme un encouragement à se saisir d'une diversité d'outils conceptuels pour dire le réel ; elle est aussi un bouillonnement, un champ dynamique mieux à même de saisir les mutations en cours, et nécessaire dans la période de transitions que nous traversons.

« En 2016 ? Hérodote fêtera son 160^e numéro. Qui l'eut dit, qui l'eut cru en 1976 ? Les débuts furent en effet difficiles à cause de l'hostilité de nombreux géographes qu'ils soient de gauche ou de droite. La naissance d'Hérodote doit beaucoup au climat intellectuel du Centre expérimental de Vincennes (devenu Université Paris 8), à un éditeur, François Maspero, et à la dénonciation par Yves Lacoste, grâce à son raisonnement géographique, de la stratégie américaine du bombardement des digues dans le delta du Fleuve Rouge. « La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre » était démontré. L'équipe d'Hérodote est dès l'origine convaincue que le raisonnement géographique est efficace quand il associe facteurs physiques et facteurs humains, et refuse de qualifier la géographie de science sociale. En 1981, c'est avec un article d'Yves Lacoste consacré à la réhabilitation de l'œuvre géographique d'Elisée Reclus que la géopolitique devient un axe central de la revue. Après avoir suscité le rejet horrifié de quelques géographes dont Roger Brunet, la géopolitique s'est imposée comme partie prenante de la géographicit  . » (Béatrice Giblin, « La naissance d'Hérodote : une création audacieuse », Bulletin de l'association de géographes français, 92-1, 2015)

Et pour un récit de la création de la revue et du climat dans lequel elle voit le jour : <https://journals.openedition.org/bagf/413>

- **Cécile Ginzac**, *Géographie critique, géographie radicale. Comment nommer la géographie engagée ?*, Carnet de Géographe n°4, 2012
- **Yves Lacoste**, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, 1976
- **John Agnew**, *Why criticizing grand regional narratives matters*, 2013
- **G. Ó Tuathail**, *Critical Geopolitics: The Politics of Writing Global Space*. Minneapolis: University of Minnesota Press (Volume 6 in the Borderlines series) and London: Routledge, 1996
- **S. Dalby and G. Ó Tuathail, eds.**, *Rethinking Geopolitics*. Routledge, 1998
- **Éléonore Lépinard et Sarah Mazouz**, *Pour l'intersectionnalité*, Éditions anamosa, 2021
- **www.noborder.org/archive_item.php%3Fid=356.html**
- **Charles Heller, Lorenzo Pezzani, Maurice Stierl**, *Vers une politique de la liberté de mouvement*, traduit de l'anglais par Isabelle Saint-Saëns, Le Seuil, Communication 2019/1 n°104 pages 79 à 93
- **Isabelle Saint-Saëns**, *Introduction*, Vacarme 2003/4 n°25, pages 103 à 105

* Repas / buffet prix libre		Semaine du 24 au 29 mars 2020
Mardi 24 mars	Luttes en partage : projection-échange festif à partir d'un court-métrage réalisé par des habitant.e.s d'un lieu occupé à Lyon	
* 19h à EVE	Boom : vous pouvez amener instruments ou musique Avec le Réseau Université Sans Frontière 38 (RUSF), des personnes du collège Maurice Sève (Lyon), du collectif des étudiant.es étranger.ers (Lyon), du Patio Solidaire (Grenoble), TRACES (mémoires et migration), la GRAIL (cantine solidaire)	
Vendredi 27 mars	Ouverture des Rencontres 2020 - Faire monde, politique de la relation	
* 18h30 à 23h au café TRUC	Les Rencontres de Géopolitique critique créent un espace où nous cherchons collectivement à articuler des approches, des méthodes, des expériences et à susciter le contact et l'échange. Le TRUC en fera l'ouverture sur la thématique de la pensée d'Édouard Glissant et de Felwine Sarri, avec des propositions de réflexion et de création partagées autour de l'enjeu de faire monde ensemble. Avec Modus Operandi, Ali Babar Kenjah, l'équipe du TRUC et Diaz, rappeur d'Algérie	
Samedi 28 mars	Balade au Pays alternatif du Bord de Tarse	
17h à 19h au café concert la Gélinolette	Par un récit aux formes multiples, Anne Goudot et Etienne Lassalas se fabriquent dans un petit pays de moyenne montagne. Les modes de vie y sont fondés sur des pratiques de relation prégnantes à la terre et au vivant, de recherche d'autonomie, de solidarité, d'autogestion et de militance « anti-modernité ». Repas possible, sur réservation de préférence : 04 76 89 81 39, suivi d'un concert	
Dimanche 29 mars	Féminismes : où en est-on ? Tour d'horizons	
* Repas prix libre 18h démarrage 19h à Antigone	Extraits de films Ouvrir la voix d'Amélie Gay et Filles de mai de Jorge Amato, récits de participant.e.s en introduction, et échanges autour de nos vécus et de ce qui fait naître ou changer nos féminismes.	
Lundi 30 mars	Intervention : Repenser la colonialité à l'aune du chlordécone (et des gilets jaunes). Éléments d'analyse décoloniale	Semaine du 30 mars au 4 avril 2020
16h - 18h au bar le Square	Avec Ali-Babar Kenjah Il y a cette quasi injonction de « faire monde »... Faire monde, avant qu'il ne soit trop tard. Nous entrons en « transition » ou en mutation vers un Inédit. Interrogeons cette mutation aussi bien dans nos corps que dans nos imaginaires. Analyse décoloniale et intersectionnelle des luttes à partir du terrain antillais.	
19h au Tonneau de Diogène	À quelles conditions nos pratiques pédagogiques peuvent-elles faire monde ? Cet atelier se propose de réfléchir collectivement à cette question avec l'amie Paulo Freire comme invité spécial... Avec Romain Gelfrouais	
* sirops offerts		
Mardi 31 mars	Déjeuner Justice sociale (PACTE) - Des Isles à l'Empire. Colonialité et modernité à Marseille au XIXème. Qu'est-ce qu'une thèse de recherche populaire ? Impossibilité de recherche au sein l'institution universitaire socio-libérale : la domestication des masses et la colonialité comme le négatif du programme discursif de l'Etat-nation - exemple des Antilles. Avec Ali-Babar Kenjah	
12h30 - 14h à l'UGA salle T305		
* 19h au Prunier sauvage	Soirée Démocratie en chantier : contre-récits du quartier Mistral	
	Soirée de restitution des travaux de journalistes en résidence au Prunier sauvage Co-animation le Prunier sauvage, Modus Operandi	
Mercredi 1er avril	Atelier cartographie avec Philippe Rekeawicz (Visionscarto)	
9h30 - 12h30 à l'École d'arts salle Barcelona	Comment fabriquer du commun ? Qu'est-ce que serait un lieu, un espace de relations où chacun trouve sa place ? Partons de nos expériences singulières ou imaginaires, pour cartographier des espaces, des relations, des itinéraires...	
* Accueil 19h projection 20h à la Salle noire	Projection film Magume de Joachim Gatti et Jean-Baptiste Leroux	
	Faire monde après la violence extrême de la guerre inter-ethnique au Burundi ? Discussion avec les réalisateurs sur comment fabriquer des espaces politiques pacifiés pour sortir de la violence.	
Jeudi 2 avril	Atelier radio 1/2 - Produire des contre-récits sur la migration	
10h - 13h à la Salle noire	Séance d'écoute-échanges radiophoniques avec des jeunes sur le thème de la migration à partir de sons enregistrés précédemment. Avec l'équipe d'À plus d'une voix et Modus Operandi, RÉSERVÉ SCOLAIRES	
16h - 19h à l'UGA amphithéâtre David-Néel	Projection film Mon troupeau irradié de Tamotsu Matsubara	
	Témoignages d'éleveurs de vaches de Fukushima Animation Claire Revol, avec l'association Nos voisins lointains et l'artiste Yves Monnier	
* 19h30 au Transfo Grenoble	Géopolitique des identités : composition, décomposition, recomposition du monde	
	Les sociétés monde donnent à voir un double processus de représentation (territorialisation des identités et d'une identification des territoires). Nous allons tenter de décrypter les enjeux de constitution de groupe, mais également de décomposition de groupe. En bref quels sont les éléments qui fondent la mise en place d'un groupe ? Avec Modus Operandi et AssociaJeunes	
Vendredi 3 avril	Atelier radio 2/2 - Produire des contre-récits sur la migration - suite	
10h - 13h à la Salle noire	RÉSERVÉ SCOLAIRES	
* 19h à la Salle noire	Restitution de l'atelier radio - Produire des contre-récits sur la migration	
	À partir du travail collectif de la semaine, écoute publique sous forme d'un Juke Box invitant le public à choisir et discuter les sons. Échanges sur les méthodes de travail radio des différentes équipes : À plus d'une voix et Modus Operandi, Radio Activité, Faratinin Fraternité de Radio Campus Clermont-Ferrand.	
Samedi 4 avril	Atelier-réflexion - Comment changer le monde	
10h - 13h au Transfo Grenoble	Un regard croisé sur l'expérience des jeunes Avec AssociaJeunes, Akatsuki Charity, Modus Operandi et la participation de Yasmine Oulhaïne, élue Jeune européenne de l'année 2019	
	Courant avril-mai 2020	
Samedi 25 avril	Université populaire de la Villeneuve	
15h - 18h à la salle 150 de la Villeneuve Grenoble	autour du féminisme afropéen avec Françoise Vergès	
	Présentation de son ouvrage « le féminisme décolonial » : « Pourquoi le terme « féministe » est-il librement approprié à la fois par l'extrême droite, la gauche, et le capitalisme ? Dans un contexte, où les notions de féminisme et d'égalité sont vidées de leur sens hier radical, que peut signifier être féministe aujourd'hui ? »	
En mai	Journée Grosfoguel : informations à venir sur le site www.modop.org	

La pandémie de COVID-19 et les restrictions sanitaires n'ont pas permis à ce programme de se réaliser.

FAIRE MONDE DANS L'ESPACE PUBLIC

Faire monde se passe alors, pour une partie, dans l'espace public. Il est le lieu de nos pratiques situées et de nos relations quotidiennes, trame pour revendiquer la justice sociale, nos luttes, notre bien-être et notre survie. Cet espace nous le faisons, le construisons par nos actions et nos forces. Même produit par le pouvoir, il reste le lieu du possible parce qu'il permet aux revendications de devenir visibles et publiques. *Faire monde* conduit alors à faire place. Fabriquer, inventer, créer des places, par et pour celles et ceux qui en sont privé-es, qui sont relégué-es dans des non-places. Ne cherchons plus à simplement trouver place dans la société telle qu'elle est établie, utilisons plutôt notre imagination pour la transformer, la remodeler, bouger les positions et subvertir les rapports de pouvoir. Faire place passe par la production d'interstices et en s'ouvrant à la relation.



Création du visuel : Marion Levoir – Crédit photo : Gabrielle Boulanger

LE MONDE, NOTRE HERITAGE COMMUN. NOS TRAVERSEES COMME UNE DE SES DÉCLINAISONS

Webinaire

Le 19 mars 2021

Avec Claske Dijkema, Swiss Peace Foundation (Suisse),
Calvin Minfegue, Université catholique d'Afrique centrale (Cameroun),
et Yves Mintoogue, Université Paris1 Panthéon-Sorbonne (France)

L'enregistrement du webinaire à retrouver sur le site de Modop :
<https://www.modop.org/les-rencontres-de-geopolitique-critique/>



Qu'est-ce donc, en définitive, qu'une pensée de la rencontre et de la traversée ? Comment nos traversées multiples contribuent à donner naissance à une approche différente de la connaissance de notre monde et de ses archives ? Pourquoi et comment la reconnaissance des foyers multiples de la production de la pensée est-elle une forme de décolonisation du savoir ?

Ces questions ont été abordées lors du webinaire. Les personnes présentes, en partageant les expériences de leurs traversées, ont ouvert une discussion sur les apports d'une telle approche dans un contexte d'exacerbation généralisé des différences, du rejet ou de l'exclusion entre les êtres humains, de la domination ou de l'hégémonie, ou encore à l'ère de l'intensification des murs, des fils barbelés, des frontières intérieures et immatérielles qui séparent les lieux et assignent une partie de l'humanité à l'immobilité ou qui la réduise au silence.

Dessin : Clara Chambon

HERRICK MOUAFO DJONTU

INVITATION AU WEBINAIRE

En pensant le monde comme notre héritage commun, nous entendons « nous » inscrire dans la pensée de Glissant, en remobilisant son concept de « Tout Monde ». Car, en affirmant que tous les êtres sont des co-héritiers de ce monde, Glissant nous suggérerait de reconnaître les apports de tous ces êtres à la construction, à l'édification du monde.

Dans ce processus, la pensée de la traversée vient donner une certaine saveur au « Tout Monde ». Le marqueur de cette pensée de la traversée se trouve dans une rupture avec l'idée d'un centre unique qui penserait pour le reste du monde. La pensée de la traversée postule une pluralité de lieux et d'archives, avec leurs propres apports à l'intelligence de notre monde. Nous sommes radicalement dans un registre de rupture avec toutes les formes de replis, de séparation, de dé-liaison ou de rejet. Les lieux, de naissance ou de résidence, ne revêtent plus un caractère sacré et celles et ceux qui y vivent ne sont pas réduits à un ensemble uniforme et homogène.

Un horizon nouveau s'ouvre avec la pensée de la traversée. C'est un horizon qui nous offre l'opportunité d'éprouver la compréhension que l'on peut avoir du réel. Car cette compréhension n'est point une vérité absolue ou encore une certitude. Elle ne se pense pas comme une compréhension supérieure à d'autres. C'est une compréhension qui entend s'ouvrir sur d'autres dans l'optique de créer, d'inventer ou alors de voir advenir une compréhension nouvelle, non attendue. La pensée de la traversée, tout comme ces rencontres de compréhension du réel, plaide pour une perspective qui ne repose pas sur des certitudes et ne cherche pas à hiérarchiser les savoirs. Elle ne se préoccupe donc pas de savoir qui a raison ou qui détient la vérité, mais elle réaffirme que ce monde ne repose pas sur un processus de transformation certain.

La traversée met, en outre, en évidence l'idée d'un abandon des clivages identitaires ou de catégories. Ces clivages procèdent, très souvent, d'un simplisme qui tend à vouloir expliquer la complexité des interactions humaines. L'individu, bien que singulier, est pluriel ; tant il dispose de plusieurs images sociales. Il mobilisera une image sociale dans son envie de se rapprocher d'autres. Ceci en lien avec les intérêts du moment qu'il entend défendre. Et même lorsqu'il est dans un groupe, il peut en sortir si ces intérêts ne sont plus sauvegardés. Focaliser l'attention sur la catégorie identitaire d'un individu, c'est nier la capacité que peut avoir cet individu à choisir avec qui il souhaiterait être. Dans un système de relations, les particuliers ne disparaissent pas pour autant. Ces particuliers, mis en contact dans des conditions de justice, d'égalité et d'équilibre participent chacun à son niveau à la production de la connaissance qui viendrait éclairer les mystères.

Quand on se laisse guider par la pensée de la traversée, l'uniformisation, l'origine et la globalisation sont absentes de notre répertoire de mots. Cette pensée se présente donc comme une démarche qui pense la différence dans l'origine. L'origine, comme le rappelle Glissant, « n'est pas une genèse, [l'origine] n'est pas une création par un Dieu qui me donne ma langue, la vie, etc., et qui me dessine mon destin ». Et de conclure « l'origine est multiple ».

CLASKE DIJKEMA

DÉCOLONISER LE SAVOIR, QUELQUES RÉFLEXIONS : DEFAIRE ET SE RELIER

Je ne peux pas prétendre être colonisée. Je viens d'une famille où on est habitué à occuper des positions à responsabilité ; je suis allée dans un lycée où on apprenait qu'on était l'élite de la nation, un discours qui s'est poursuivi à l'université, avec la formation de cette fameuse future élite – il nous était dit que le pays serait dirigé par nous plus tard. J'ai appris à maîtriser le savoir hégémonique et à le faire mien.

Donc si on considère que seul-es ceux qui sont colonisé-es peuvent décoloniser leur savoir, cette discussion ne s'applique pas à moi. Si on prend en compte par contre qu'il n'y a pas de colonisé-es sans colonisateurs et que le regard des colonisateurs est fortement biaisé car il adopte entièrement le savoir hégémonique et ne voit pas, ne peut pas voir, et cherche même à supprimer le savoir des autres, on peut aussi considérer que nous avons un travail essentiel à faire. Dans mon cas je ne parle donc pas du besoin de décoloniser mon savoir, car il n'est pas opprimé, mais de me défaire d'un certain savoir.

Sophie Medelsohn, psychanalyste et autrice du livre récent *La vie psychique du racisme* (avec Livio Boni) : « Une décolonisation de soi, c'est une déprise des fantasmes, des idéaux et des croyances avec les-

quelles la colonisation française a fonctionné mais aussi avec lesquels la décolonisation française a fonctionné. La fin de l'empire colonial n'a pas mis fin aux logiques coloniales dans lesquelles on reste pris subjectivement. »

Mon privilège, on pourrait dire aussi ma pauvreté, est que j'ai grandi avec l'idée que ce que j'avais à dire était important, un peu moins important que ce qu'avaient à dire mes frères, mais quand même. Ce qui me différencie des personnes qui ont vécu ou qui vivent des dominations est que les personnes dominées (je dois cette leçon à Fanon et à W.E.B DuBois) apprennent à comprendre le monde à partir d'une double conscience. Elles doivent comprendre comment les dominants pensent pour pouvoir se maintenir et se protéger et ils/elles doivent comprendre les références, les valeurs et les règles de leur propre communauté. Leur vie consiste à traduire sans cesse entre ces deux mondes.

Une série d'expériences, de déplacements m'a appris cet art de la traduction – et m'a aidé peut-être à me défaire, jusqu'à un certain degré, du savoir hégémonique. Ce n'est pas accompli, c'est un processus.

Un premier déplacement était celui du déclassement. En tant qu'enfant j'ai dû déménager de la partie du

village où habitaient les médecins et les avocats vers la partie du village où habitaient les mécaniciens, les assistant-es de vente, les secrétaires dentaires.

Cette expérience de dé-classement m'a valu de comprendre ce que c'est d'être différent : dans le quartier, on se méfiait de nos livres, d'une mère divorcée qui travaillait, de la nourriture végétarienne. J'ai appris à me taire sur certains sujets.

Le deuxième déplacement est linguistique. Quand on apprend une autre langue, on apprend à penser avec d'autres termes. Ma migration en France a eu comme

conséquence que je n'avais plus accès au langage hégémonique, je ne pouvais plus m'exprimer de la même façon. Quand je parle néerlandais, les Hollandais entendent que je viens d'une famille avec un certain capital social. Mon accent en français, le fait que je cherche mes mots font que j'ai perdu cette confiance que quand je parle, je suis écoutée. Je partage avec beaucoup d'immigré-es dans leur rapport à la langue française, l'expérience d'être infantilisée. En particulier dans la relation avec l'administration publique. Une expérience que je ne partage pas avec d'autres immigré-es est l'expérience de la racisation et la condition matérielle de la domination et de la subalternisation. Mon accent est plutôt considéré comme mignon. Néanmoins, ces expériences ont fait que je comprends ce que veut dire de vivre dans différents mondes en même temps. Des intellectuels latino-américains ont théorisé cette expérience d'habiter dans différents mondes en même temps et d'être pris sans cesse par la traduction. Ils et elles l'ont appelé l'épistémologie des frontières. La

frontière est ici une métaphore à la fois pour la séparation et la rencontre des différents mondes. Mes

expériences de déplacement m'ont rendue sensible à l'expérience de la frontière.

Une troisième forme de déplacement m'a conduit à ces travaux sur la frontière.

Pendant une période de quatre ans, j'ai navigué entre l'université et le quartier de la Villeneuve à Grenoble.

J'ai essayé de comprendre ce qui se passait dans ce déplacement : en fonction de là où j'étais les façons de penser, d'interpréter l'actualité, les rapports aux institutions étaient différents. J'étais sans cesse dans la traduction entre différentes façons de voir par exemple l'État français, les

services sociaux et la police. Je pouvais comprendre ces rapports à partir de ces lieux et positions différentes – je me suis sentie au milieu.

On ne peut jamais apprendre seule, c'est grâce à nos relations aux autres qu'on apprend : je suis très reconnaissante des personnes qui m'ont permis de comprendre, qui ont fait le choix, peut-être même pris le risque de s'ouvrir à moi. Cette position à la frontière renforce notre capacité à comprendre l'expérience de l'autre ou au moins de pouvoir s'y relier. Pour moi, prendre position à la frontière est une façon de se défaire du savoir hégémonique car on accepte que ce savoir est relatif. Il dépend de notre capacité de se relier aux autres.

Se défaire du savoir hégémonique n'est pas un processus simple pourtant – ce processus peut aussi être douloureux. Il est douloureux de comprendre que les belles choses qui nous ont été racontées en tant qu'enfant sont fausses : qu'on allait sauver l'Afrique,

Mes expériences de déplacement m'ont rendue sensible à l'expérience de la frontière.

qu'on allait vers la paix mondiale, la croyance dans le progrès. Se défaire du savoir hégémonique veut aussi dire se défaire de certains récits confortables. Le très beau livre de l'écrivain sud-africain blanc, André Brink, *A dry white season*, me l'a fait réaliser. Le personnage principal, Ben Du Toit, un enseignant blanc, est témoin par hasard d'une situation d'injustice que vit son employé domestique. Contre la volonté de sa famille Ben l'aide, motivé par la responsabilité qu'il se sent avoir vis-à-vis de cette personne. D'une chose vient l'autre et il découvre petit à petit la violence systémique de l'apartheid dont il jouit aussi des privilèges. Voir le système comme il est, est une forme de violence. Des proches s'éloignent de lui, d'abord ses voisins, ensuite ses amis et enfin sa famille. Je me suis souvent posé la question de savoir si j'aurais ce courage de voir la profondeur des injustices et d'en accepter les conséquences à travers des actes pour rester fidèle à mes valeurs. Je n'ai pas vécu la même crise que le personnage principal dans le livre, je n'ai pas la même radicalité, et on ne vit pas la même polarisation de la société mais j'ai senti ces tensions dans mes amitiés, dans ma famille et aussi dans mon couple : la peur de l'autre ; sa peur de te perdre parce que tu prends des chemins où l'autre ne peut ou ne veut plus te suivre, ne peut plus comprendre parce qu'il n'a pas vécu les mêmes expériences.

POUR ALLER PLUS LOIN

- **Anzaldúa, G.** (1987). *Borderlands: The new mestiza = La frontera* (1. ed). Aunt Lute Books.
- **Boni, L., & Mendelsohn, S.** (2021). *La vie psychique du racisme*. La Découverte.
- **Brink, A. P.** (1998). *A dry white Season*. Flamingo.
- **Du Bois, W. E. B.** (1903). *The Souls of Black Folk*. New York: Penguin.
- **Fanon, F.** (2015). *Peau noire, masques blancs* (Essais). Points.
- **Mignolo, W. D.** (2012). *Local histories/global designs: Coloniality, subaltern knowledges, and border thinking*. Princeton Univ. Press.

L'INTIME ET LE POLITIQUE DANS NOS PAROLES PUBLIQUES

Émission radio

Le 9 mars 2021

avec Fatima Daas, romancière, Sarah Mazouz, sociologue (laboratoire CERAPS), Sébastien Escande, coordinateur du réseau TRACES, et Philippe Hanus, historien chercheur associé au laboratoire PACTE



À écouter sur

<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

Autour de deux livres et deux invitées, Fatima Daas, *La petite dernière* et Sarah Mazouz, *Race*, nous avons fait la rencontre de deux écritures et deux propos. D'un côté, un roman pour déplier les identités, poursuivre une quête identitaire et dire que dans l'écriture tout semble conciliable ; un roman écrit comme un cri. De l'autre, un essai pour expliquer comment dans le contexte actuel où la société continue de construire du racial, le mot race est choisi et employé pour déjouer le racisme et non le rejouer. Distordu à dessein, utilisé dans un autre sens, race sert à dénoncer les assignations raciales. « La race n'existe nullement au sens biologique et naturel que le racisme lui attribue. Mais elle existe bel et bien socialement comme régime de pouvoir » énonce en exergue la couverture.

Quelle part de politique dans le roman ? Quelle part d'intime dans l'essai scientifique ? D'une part, la romancière ressent une responsabilité exorbitante quand on attend d'elle qu'elle porte une parole universelle. D'autre part, l'écriture scientifique n'est pas neutre, les épistémologies féministes nous l'ont bien appris. Tout savoir est situé et la position de chercheur-e reflète sa trajectoire dans la société.

« Bonsoir à toutes et à tous, il nous a semblé intéressant de faire dialoguer deux jeunes autrices, une autrice en sciences sociales et une autrice plutôt engagée dans la littérature, qui ont récemment publié deux ouvrages qui sonnent en quelque sorte comme une interpellation à la société française ;

La petite dernière, Fatima Daas, ne cesse de se présenter à nous :

« Je m'appelle Fatima Daas, j'ai des choses à vous dire ». Et beaucoup de questions qui sont lancées à la société française dans toute sa complexité.

Et puis l'ouvrage de Sarah Mazouz qui s'appelle *Race*, et c'est en quelque sorte un pavé dans la mare, comme s'il y avait, dans cette société française dans ce début de 21^e siècle, un certain nombre d'impensés et que ce mot, compliqué à manipuler dans l'espace public, un mot incendiaire en quelque sorte, venait au plus profond de nous, nous solliciter. Et l'une et l'autre à leur manière, que ce soit dans le domaine littéraire ou dans la recherche en sciences sociales, viennent frapper à notre porte. » (Philippe Hanus)

« La collection Anamosa (...) à chaque fois, consacre un volume à un mot qui a été déformé par les discours politiques et les controverses éventuelles, ou qui fait l'objet de distorsions de sens et de transformations ». (...)

« Aujourd'hui en sciences sociales, on utilise ce mot dans un sens autre, non pas pour légitimer des formes de classification raciale ou y adhérer mais plutôt pour montrer et désigner les mécanismes par lesquels continuent de se faire des hiérarchisations. »

« L'idée c'est de dire quand on utilise le mot race on veut déjouer le racisme, on n'est pas en train d'adhérer au discours raciste. » (Sarah Mazouz)

Sarah : Comment concrètement tu procèdes ; comment tu fais pour garder et restituer ces ambiances et ces moments qui rendent compte d'expérience multiples ?

Fatima : J'écris de manière urgente, j'ai du mal à écrire sous la contrainte (...); je cherche aussi beaucoup le détail (...); je cherche dans l'écriture à poser des questions plutôt qu'à trouver des réponses ; je cherche une phrase qui dit beaucoup de choses avec peu de mots et je cherche à créer un univers ; je cherche à trouver la phrase qui sonne, que j'entends, que je peux garder et que le lecteur peut emporter en refermant le livre.

« Ce roman, ça raconte une quête identitaire, d'une jeune femme, qui a 30 ans à la fin du roman et qui déplie ses identités au fur et à mesure de la lecture. Donc elle est asthmatique, elle est la petite dernière de sa famille, elle est lesbienne, elle est musulmane, pratiquante, elle est née en France, elle est française et elle est aussi d'origine algérienne. » (Fatima Daas)

PHILIPPE HANUS

“T'ES GRAVE BIZARRE FATIMA. FAUT SE LE DIRE”

Une lecture de *La petite dernière* de Fatima Daas

OCTOBRE 2020, QUELQUES JOURS APRÈS L'ASSASSINAT DE SAMUEL PATY

L'assourdissant barouf politico-médiatique qui a immédiatement entouré la mort tragique de ce professeur d'histoire – interdisant toute expression de deuil – m'a plongé dans une profonde mélancolie. Tandis que je cherchais une forme de consolation dans la littérature, mon regard fut attiré par la couverture d'un petit livre représentant un bouquet de fleurs des champs imprimées en noir et blanc, au sein desquelles se distinguait une corolle rouge vif. J'ai ouvert le livre au hasard : « *Je m'appelle Fatima Daas. J'ai un faible pour la fragilité. J'ai un faible pour l'hypersensibilité* ». En lisant cette phrase, j'ai été parcouru d'un long frisson. J'avais trouvé, je crois, une parole susceptible de m'aider à tenir bon dans ce moment particulièrement anxiogène que nous traversons.

Alors qu'on nous annonçait l'imminence d'un second confinement, je suis parti recharger les batteries quelques jours au Contadour, petit village lové entre Ventoux et montagne de Lure, où l'écrivain Jean Giono avec quelques compagnons idéalistes¹ – des jeunes femmes et des jeunes hommes tourmentés par la rhétorique martiale des dictatures fascistes – avaient organisé des rencontres pacifistes

entre 1935 et 1939. C'est dans ce lieu-refuge, propice au recueillement, que j'ai dévoré *La petite dernière*. Ce long poème en prose composé par une descendante d'immigrés installés à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) s'interrogeant notamment sur son rapport à l'Islam, son orientation sexuelle ou encore son algérianité m'a fait l'effet d'une bouffée d'oxygène dans un air ambiant pollué par la « haine du musulman ». Au lendemain de l'attentat de Conflans, des manipulateurs machiavéliques de l'émotion collective légitimaient en effet les passages à l'acte contre le nouvel « ennemi intérieur »² : dégradations à Montélimar, tags et bris de vitres à Bordeaux, menaces d'incendie à Béziers... Plusieurs mosquées ont ainsi été prises

pour cible et de nombreuses « femmes voilées » agressées dans les rues des villes françaises. En ces temps troublés le chant de Fatima la sorcière³, stigmatisée pour sa foi dérangeante et ses sentiments marginalisés, n'avait-il pas le pouvoir magique de chasser les vieux démons xénophobes venus frapper à ma porte ?



[1] Alfred Compozet, *Le pain d'étoiles*, La Thébaïde, 2020.

[2] Mathieu Rigouste, *L'ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine*, La Découverte, 2011.

[3] Mona Cholet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, La Découverte, 2018.

MARDI 9 MARS 2021, GRENOBLE

Ayant accepté l'invitation conjointe du réseau Traces (histoire, mémoire et actualité des migrations en Auvergne-Rhône-Alpes⁴), de Modus Operandi et de la librairie Les Modernes, Fatima Daas s'est rendue à Grenoble. Ce rendez-vous fut l'occasion d'une passionnante discussion autour de son travail d'écriture. La rencontre a débuté en fin de matinée aux Modernes. Celle-ci a favorisé des échanges interpersonnels d'une grande intensité entre l'auteure, ses lectrices (nombreuses) et ses lecteurs (un peu moins nombreux). Durant l'après-midi Fatima Daas s'est prêtée au jeu de la conversation radiophonique avec la sociologue Sarah Mazouz, au cours de laquelle il fut notamment question du concept d'intersectionnalité⁵. La discussion co-animée par Séréna Naudin, Karine Gatelier, Sébastien Escande et moi-même, a été retransmise en direct sur Radio Campus Grenoble⁶.

Lors de la préparation de cette émission durant laquelle ont été abordés son parcours d'élève indisciplinée, puis le contexte d'énonciation et de réception de son œuvre – Fatima Daas nous a avoué être parfois un peu complexée lors de ses entretiens avec certains journalistes. Elle ne se sent pas nécessairement à sa place dans l'univers des « gens de lettre »⁷ où on l'accueille parfois avec un brin de curiosité amusée, comme une « aberration sociologique »⁸. Pour une partie de la presse *mainstream*, elle est



tellement pittoresque la petite rebelle des quartiers périphériques : « Elle n'est pas en cure de désintoxication pourtant cette beurette⁹ de Clichy-sous-bois, musulmane fervente mais attirée par les filles livre des vérités inavouables. » (*Paris Match*, septembre 2020). D'aucuns parmi les éditorialistes seraient effectivement tentés de ne voir dans la jeune écrivaine

[4] <http://traces-migrations.org/>

[5] Éléonore Lépinard, Sarah Mazouz, *Pour l'intersectionnalité*, Anamosa, 2021.

[6] <https://campusgrenoble.org/podcast/aperophonie-5emes-rencontres-de-geopolitique-critique-mardi/>

[7] Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Seuil, 1999.

[8] Les travaux de sociologie critique ont bien montré comment fonctionnent les phénomènes d'adoubement, d'exclusion et plus largement de définition de ce qui est littéraire ou pas. Cf. Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992 ; Christine Détrez « La place des femmes en littérature. Le canon et la réputation », *Idées économiques et sociales*, vol. 186, no. 4, 2016, pp. 24-29.

[9] Sarah Diffalah, Salima Tenfiche, *Beurettes. Un fantasme français*, Seuil, 2021.

Celui-ci témoigne d'un rapport d'immédiateté au monde et d'une urgence de vivre très présents dans le monde du rap dont elle revendique l'influence.

un phénomène de société, à l'instar des artistes de la « beur génération »¹⁰ au cours des années 1980. N'est-il pas confortable de réduire Fatima Daas à son (supposé) rôle d'ambassadrice de la « communauté lesbienne » en contexte post-migratoire¹¹ ?

C'est pourtant de littérature dont il est ici question, tant sur le fond que sur la forme. De ce point de vue, l'agencement des mots de *La petite dernière* donne une impulsion rythmique au poème qui pourrait être déclamé sur scène façon *spoken word*. Remarquons au passage que la voix de Fatima est celle d'une asthmatique chronique. Sa respiration empêchée, son souffle cassé, seraient-ils à l'origine de ce *flow* saccadé ? Celui-ci témoigne d'un rapport d'immédiateté au monde et d'une urgence de vivre très présents dans le monde du rap dont elle revendique l'influence. Aussi la langue incisive et nerveuse de Fatima Daas, non alourdie par une certaine cérébralité asséchante, est-elle susceptible d'interpeler sur le plan existentiel n'importe quel lecteur, quand bien même celui-ci ne sentirait pas immédiatement concerné par l'expérience de la vie en banlieue, la piété musulmane ou encore l'homosexualité

féminine : « Je m'appelle Fatima. Je cherche une stabilité. Parce que c'est difficile d'être toujours à côté, à côté des autres, jamais avec eux, à côté de sa vie, à côté de la plaque ». Par sa construction fragmentaire, entre répétition et accumulation, par sa circulation entre les langues – du français à l'arabe et à l'anglais – *La petite dernière* livre une narration qui se joue de la temporalité : Fatima Daas alterne des scènes au présent, celui d'une étudiante parisienne découvrant l'autonomie, le plaisir hédoniste et ses tabous, et au passé, celui

de la petite enfance au sein d'une famille immigrée entre Saint-Germain-Laye et Clichy.

Loin d'être autocentrée, la narratrice observe le monde qui l'entoure et en dilate les nuances lors d'interminables voyages intra-urbains : « Je sais maintenant que les longs trajets favorisent le flux des pensées ». Elle est celle qui regarde défiler la ville et ses habitants : « Je m'appelle Fatima Daas (...) Clichoise qui passe plus de trois heures par jour dans les transports. Une touriste. Une banlieusarde qui observe les comportements parisiens ». Ce faisant elle énonce une forme de subjectivité ouverte à la complexité du réel. J'ai particulièrement apprécié les scènes au cours desquelles l'héroïne se laisse absorber, contaminer même, par l'ambiance de la rame de métro ou de la ligne de bus bondés : mères de famille avec leurs encombrantes poussettes s'attirant des regards réprobateurs des autres voyageurs pour qui elle éprouve de la compassion, SDF schizophrène en voie de désocialisation avancée, rappeur poseur

[10] Philippe Hanus, « Douce France par Carte de Séjour. Le cri du "Beur" ? », *Volume !*, 12 : 1 | 2015, pp 123-137 ; Kaoutar Harchi, « Une carte d'identité littéraire ? L'invention de l'écrivain « beur » dans la France des années 1980 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 238, no. 3, 2021, pp. 4-21 ;

[11] Sur ce sujet complexe voir l'enquête de Salima Amari qui a montré que les lesbiennes agissent sur deux fronts : celui qui relève de la construction de soi d'une part, et celui qui concerne la gestion de leurs relations familiales qu'elles tentent de préserver de l'autre. *Lesbiennes de l'immigration. Construction de soi et relations familiales*, Éditions du Croquant, 2018.

égaré loin de son quartier, « toutes ces voix mélangées dégoulinent autour de moi, alors je me fonds dans le bruit des rames, dans les paroles parisiennes, dans les odeurs de sueur, d'alcool et de parfum ». À bord du RER Fatima est soudain attirée par un visage, dont elle nous livre le monologue intérieur, à l'instar des anges du film *Les Ailes du Désir* de Wim Wenders, explorant la condition humaine à Berlin.

Guidée par son incandescence autant que par la réflexion qui lui donne sens, le texte dégage une sensualité intranquille, lorsque la narratrice polyamoureuse exprime sa passion pour Nina ou son désir pour Gabrielle et les autres. Par son ironie douce, sa capacité d'autodérision et par son attention aux mondes pluriels qui l'entourent, la narratrice n'est jamais là où on voudrait qu'elle soit et se joue ainsi des catégorisations. Elle ne peut en effet être réduite à son appartenance musulmane pas plus qu'à son ancrage géographique dans le « 9-3 ». Elle n'est pas non plus seulement une « fille d'immigré » et encore moins une « lesbienne pécheresse »... Ou alors tout cela à la fois. À travers la pratique d'écriture Fatima Daas ajoute une nouvelle pièce au puzzle éclaté de cet autoportrait bouleversant : celui d'une jeune femme qui peine à trouver sa place dans la société française d'aujourd'hui. Tout en ne cessant jamais de chercher sa voix et sa voie, la narratrice apparaît suffisamment sûre de son désir de vivre pour en assumer les errances et les contradictions : « *En vrai t'es grave bizarre Fatima. Faut se le dire. T'es maladroite, t'es perchée, tu fais la Dom Juana et tu merdes grave parfois* ».

La lecture de *La petite dernière* a donc été pour moi une expérience jubilatoire et libératrice !

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

- **Erwin Goffman**, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975.
- **Sarah Mazouz**, « *Faire des différences. Ce que l'ethnographie nous apprend sur l'articulation des modes pluriels d'assignation* », *Raisons politiques*, n° 58, 2, p. 75-89, 2015.
- **Marie Poinso**, « *La rentrée littéraire au féminin* », *Hommes & Migrations*, vol. 1331, n° 4, 2020, pp. 186-187 : <https://www.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2020-4-page-186.htm>
- **Emmanuelle Santelli**, « *Être musulman après le 11 septembre : l'expérience des descendants d'immigrés maghrébins en France* », *Diversité urbaine*, Volume 8, n° 2, décembre 2008, p. 135-16.

ALICIA OUDAOUD, LISON LENEVELER

ENTRETIEN AVEC FATIMA DAAS. QUAND L'INTIME DEVIENT POLITIQUE

Dans le petit café de l'hôtel, à l'ambiance moderne et épurée, nous sommes là, face à Fatima, un peu impressionnées. Quelques sourires échangés. Fatima décontractée. On se lance dans un échange sincère et libéré autour de son premier roman, *La petite dernière*. Quand l'intime se mêle au politique.

Il s'agit en réalité de notre projection sur le roman : or, ce n'est pas un manifeste politique, Fatima le revendique comme tel : c'est une œuvre littéraire, et on l'admet volontiers. Malgré tout, à travers cette écriture littéraire et cette œuvre singulière, la fiction de Fatima inspirée du vécu dévoile une éminente intimité qui ouvre une multiplicité de possibles. La fiction permet d'articuler, désarticuler toutes les facettes de Fatima, comme de les assumer aussi fragiles, contradictoires et poreuses qu'elles soient, avec émotion, libération et protection. La colère que l'on calme et l'amour que l'on dénude. Cette trajectoire fluctuante, cette quête permanente et ébranlante des identités et de l'amour se mêle à nos vies, à nos questionnements et ne nous laisse pas indemnes. Ce qui se révèle à nous, lesbiennes, se situe en réalité à la frontière de l'intrinsèquement intime : ce qui nous constitue, nous fait vibrer, nos sentiments les plus profonds, notre façon d'être, notre subjectivité d'un côté, mais il y a aussi le rapport aux autres, au monde, aux normes sociales, aux efforts qu'il faut toujours déployer pour faire sa place, se sentir libre, être reconnue à la fois femme, lesbienne, algérienne ou marocaine, musulmane, accepter et revendiquer le non-choix et la différence, la complexité de nos iden-

tités parfois silencieuses et subies, dans un monde parfois trop bruyant et violent.

Nous revenons sur cette lecture qui nous a profondément touchée et tentons de prendre ensemble ce moment de respiration autour d'une discussion

passionnante. Fatima nous livre dans le même temps l'envers du décor sur la réception de sa publication à différents endroits, et particulièrement les violences et assignations qu'elle a subies par les médias mais aussi dans d'autres espaces plus familiers qu'elle considérerait comme rassurants, limitant alors l'accueil de sa parole et la reconnaissance de son travail littéraire. Nous la remercions chaleureusement pour cet échange.

Alicia Oudaoud : Ton roman m'a beaucoup parlé, à la fois sur le fond et sur la forme. L'écriture m'a impressionnée. Et sur le fond, tu as révélé des choses que j'avais un peu zappées, notamment sur l'assignation fille/garçon, les rapports entre les deux. En te lisant, je me suis notamment souvenue que, pendant des années, lorsque j'étais plus jeune, je m'habillais « comme un garçon », comme on me disait. Et il y a un truc en particulier qui m'a marqué dans ton roman, c'est l'entre-deux. Tu parles toujours d'entre-deux. On a l'impression que le personnage navigue constamment sur les bords, comme tu l'as dit dans un podcast. Ça me fait penser aux intersections : est-ce que tu as voulu t'inscrire dans une démarche intersectionnelle ?

Fatima Daas : Déjà, j'ai envie de dire que ce texte s'est un peu imposé à moi. L'écriture a surgi à un moment donné où moi-même j'étais pas prête, c'est-à-dire que j'écrivais des textes qui étaient assez éloignés de moi en fait, où j'étais complètement dans la fiction quasiment, donc j'avais cette pratique d'écriture qui me mettait à distance. Ce texte a été écrit pendant un cours, où il se trouve que j'ai écrit sur mon rapport à l'islam, et donc aussi sur l'homosexualité, et un texte hyper intime est sorti. Ensuite, j'ai eu envie de le transformer en mélangeant la fiction pour *La petite dernière* de manière générale. Et là je me suis dit que je n'avais pas seulement envie de parler d'homosexualité et d'islam, j'avais envie de travailler sur les allers-retours, j'avais envie de travailler sur ce que tu disais, l'entre-deux, le dedans, le dehors, la place, la place à l'école, la place dans la famille, la place dans nos relations amoureuses, dans nos amitiés et cette évolution-là. J'ai voulu tisser des liens entre, non pas des contradictions car c'est pas vraiment des contradictions, mais des allers-retours, des entre-deux, la France, l'Algérie, la banlieue, Paris, bonne élève mais pas que, etc. En fait, ce qui m'intéressait c'était vraiment de raconter un personnage pluriel. J'ai l'impression qu'on pense que c'est un roman sur l'homosexualité et l'islam, et moi je n'écris pas « sur », déjà, j'écris à l'endroit où ça se frotte. Et je n'avais pas conscientisé à ce moment-là que j'étais en train d'écrire un personnage qui était un peu moi mais pas seulement, qui était à l'intersection de plusieurs discriminations. Je pense que si je m'étais dit ça, ça aurait été compliqué. Je pense que quand t'écris un essai, un manifeste ou je ne sais quoi, c'est plus simple de poser ces choses-là, alors qu'un roman, moi je laisse l'écriture m'emmenner. Je pense que si j'avais trop pensé à ces choses-là, comme trop penser à faire rire ou trop penser à tirer les émotions, ça n'aurait pas marché. Donc là, j'étais vraiment dans un truc qui se construisait petit à petit, mais vraiment comme on le lit. Je l'ai vraiment écrit comme on le lit.

Alicia Oudaoud : En fait, si t'avais intellectualisé t'aurais perdu la démarche émotionnelle.

Fatima Daas : Grave, et maintenant on peut l'intellectualiser, on peut le contextualiser, on peut en faire plein de choses, mais avant c'est compliqué je pense.

Lison Leneveler : Tu parles beaucoup de l'asthme et le rythme d'écriture donne une impression très soutenue, presque comme s'il y avait quelque chose d'étouffé au fond de toi qui a envie d'expirer. Et je me demandais comment tu as procédé dans l'écriture, quelles ont été tes sources d'inspiration, ou d'expiration, pour penser et faire ressortir toutes ces émotions-là au fur et à mesure du processus.

Fatima Daas : Pour l'asthme c'était assez central en fait, à la fois parce que l'asthme c'est comme un personnage dans le roman, et je crois que je suis partie de l'asthme pour trouver dans l'écriture ce sentiment-là d'étouffement, et de ne pas être comme les autres parce qu'on ne respire pas comme les autres quand on est asthmatique. Donc dans l'écriture, j'ai cherché les phrases les plus courtes aussi, comme pour lâcher son dernier souffle, ou retrouver un souffle, ou retrouver une respiration, donc il y avait ça qui était important. Après, je pense que c'était surtout ce que j'avais à l'intérieur, dans le ventre, qui avait besoin de sortir, alors j'ai essayé d'accueillir ça dans l'écriture, du coup ça marque quelque chose d'assez brut, d'assez direct, d'assez rythmé aussi. Et mes inspirations / expirations [rires], je pense que j'ai été pas mal inspirée les dernières années avant d'écrire le roman par des écritures comme celles d'Abdellah Taïa, d'Annie Ernaux, et de Duras mais ça, ça remontait à plus loin. Surtout, le « je », comment se raconter sans vraiment se raconter, écrire une histoire qui n'est pas complètement la nôtre tout en partant d'une base qui est quand même un « je » intime, mais un « je » qui devient plus réel avec la fiction je crois aussi. Ça m'aide déjà à pouvoir vraiment travailler le texte. Je pense que si j'écrivais un « je » qui n'est que moi, non seulement je pourrais pas écrire, mais en plus de ça je pourrais pas publier. Et pendant l'écriture, ça m'amuse vraiment la fiction, je trouve ça assez excitant de transformer une base autobiographique en fiction. Ensuite, je trouve que ça devient davantage pluriel, même si en partant de l'intime on touche beaucoup de personnes. Mais je

crois que l'écriture c'est aussi ne pas restituer une vérité intime, parce que si tu la transformes, ça peut vite devenir une vérité plurielle. Je m'explique parce que je ne suis pas du tout claire : si j'avais vraiment raconté ma vie, la vérité de ma vie, de vrais événements, je pense que ça peut toucher mais c'est plus difficile de s'identifier, alors qu'en transformant par exemple les trajets dans les transports, en ouvrant ça à des regards ou à des petits instants de silence, d'attente, ça permet de vraiment s'y accrocher. Je trouve que c'est difficile de vraiment s'approprier par exemple un témoignage, alors que pour moi le roman avec la fiction et l'intime permet une meilleure approche. Et je le vois en fait, je le vois à la réception avec les lectrices et les lecteurs qui me disent « C'est grave mon histoire », et c'est pas la mienne en fait, donc je me dis « Chouette ! ».

Alicia Oudaoud : Il y a beaucoup de gens qui te disent « Je me suis sentie concernée, ça m'a parlé ? »

Fatima Daas : Grave, il y a beaucoup de femmes en fait. J'ai très peu rencontré de lecteurs. Par exemple, hier, il y avait aucun homme¹. De manière générale, on me dit « Merci pour cette histoire », « Ça fait du bien », « On a manqué de ce genre d'histoires ». C'est assez fort. Il y a comme une sorte de représentation qui n'existait pas avant, c'est ça que je ressens.

Alicia Oudaoud : C'est la raison pour laquelle tu as écrit ? Dans les émissions que tu as faites, tu reviens beaucoup sur la notion d'urgence et le fait de permettre aux gens de dire « je », « je suis », « j'existe ». Tu souhaitais incarner une personne qui puisse être source de représentation ?

Fatima Daas : Je ne l'ai jamais pensé comme ça, c'est-à-dire que je ne me suis jamais dit « Je crée un personnage qui... ». Peut-être que ce que j'ai pu me dire, c'est « Je crée un personnage qui m'a manqué ». Ce sont des trucs qui nous ont manqué, mais je l'ai pas pensé comme ça. J'ai voulu créer un personnage qui était à côté. Et forcément, je le voyais depuis un

certain temps qu'il y avait plein de gens qui étaient comme moi, qui étaient à côté pour plein de raisons, à la marge, en dehors. Donc ça vient de cette urgence de manquement, de mes manquements quand j'étais adolescente, de ne pas avoir eu de textes auxquels me raccrocher, d'avoir eu ensuite peur de trouver des textes auxquels me raccrocher, d'avoir eu peur de ne pas du tout savoir qui je suis. Et quelque part, je me dis que mes manquements ne sont pas que les miens. Donc peut-être que oui, si tu te dis que tu manques de quelque chose, t'es pas la seule à manquer de ça. En ça, ça transforme des choses.

Lison Leneveler : Tu dis que la fiction t'a aidé à mettre à distance. De ce que j'ai compris, il y avait quand même une colère, on ressent qu'il y a quelque chose de très personnel, qui vient du fond des tripes, et en même temps tu parles de Marguerite Duras, le fait qu'il faudrait calmer le récit. Est-ce que tu peux nous en dire plus sur le rôle de la colère, et pourquoi tu en es venue à la réduire, ou à la transformer ?

Fatima Daas : C'est parti de sentiments de colère, d'incompréhension, de rejet, d'exclusion, et d'amour bien sûr. Il y avait des moments quand j'écrivais où j'étais ultra vénère, je ressentais vraiment de la colère que j'avais pu ressentir quand j'étais ado. Par exemple, on m'en parle jamais mais il y a un passage dans mon bouquin, lorsque la conseillère principale d'éducation accueille la mère et la sœur de Fatima en leur disant que c'est un garçon manqué, et en l'écrivant j'ai senti la colère corporellement parlant. Donc c'est parti de la colère, mais en fait c'est un peu comme je disais par rapport aux vérités. Comment dire ? Un sentiment à l'état brut, c'est très difficile de l'accueillir en tant que lecteur et lectrice. Par exemple, j'ai rencontré un garçon qui est un étudiant en théâtre, ils ont répété ce texte-là et il devait dire « Je m'appelle Fatima », et il m'a dit qu'il n'arrivait pas à dire « je » car ce texte a pris trop de place en lui, et parce qu'il avait pas envie, parce que c'était pas lui, qu'il comprenait rien, que ça devenait trop obsessionnel. Ça m'a grave intéressée ce qu'il disait parce que c'est ça en fait, il y a des moments où tu lis des textes et tu te dis « C'est trop », « Je peux pas entrer dans ce texte », « Je ne peux pas être avec le

[1] Lors de la rencontre dédicace autour du roman à la librairie Les Modernes, à Grenoble.

personnage », « Je peux pas être avec la personne qui l'a écrit ». Pas parce que c'est trop intime, mais parce que c'est trop à l'état de dureté, c'est encore à l'état de « Je vomis des choses ». Du coup je pense qu'il faut calmer ça, pas pour atténuer, pas pour dire « Attention j'ai changé ». Mais parce que dans l'écriture et la littérature, c'est très difficile d'accueillir des textes à l'état brut. C'est pas possible de lire un texte où tu es tout le temps en colère, où tu n'es qu'avec toi-même. Il faut que tu sois avec les autres, pour les autres, c'est un travail. C'est pas juste livrer des émotions à l'état brut. Pareil, je trouve peu intéressante la littérature qui rend des comptes, la littérature qui accuse. Donc moi j'ai eu peur de ça, je voulais pas faire ça. Je dis ça parce qu'il y a un truc qui se perd en littérature. Je ne pense pas que la littérature répare. Je ne pense pas du tout qu'elle est là pour accuser et régler les problèmes de famille. Donc les petits caprices où tu rends compte d'expériences à l'état brut, j'ai du mal. Je ne parle pas de témoignages comme celui de Camille Kouchner par exemple, ce n'est pas du tout la même chose. En revanche, passer par ce biais-là pour accuser et régler des tensions, je ne suis pas dans cette littérature-là ; donc c'est pour ça que je calme le texte. Je pourrais être dans l'accusation de mes parents, être dans le rejet de je ne sais qui, de je ne sais quoi, mais je ne suis pas là pour ça. A la rigueur, je peux peut-être dénoncer ce qui se passe en France pour les personnes en marge, et même ça je l'avais pas pensé. Mais de fait, par ma trajectoire, mon histoire, et par ce que j'ai pu voir et expérimenter, ça donne ça. Et c'est après qu'on s'en rend compte, et là on se demande comment on agit directement à cette étape-là.

Lison Leneveler : Dans l'atelier d'écriture au départ, tu choisis un personnage qui reflète ton expérience personnelle. Tu expliques que ton intention est d'abord littéraire, que ce n'est pas un manifeste politique, que c'est un roman, une fiction. Pourtant, l'expérience humaine et les sentiments forts qui s'en dégagent sont très politiques. Quand tu écris, est-ce que tu en as conscience ? Comment ça s'est déroulé ?

Fatima Daas : Il y a plusieurs choses. En fait, le texte, je l'ai écrit dans un petit groupe. On travaillait à trois sur

les contre-fictions². Et nous, on avait décidé d'écrire une contre-fiction sur l'islam. À partir de là, j'avais écrit sur mon rapport à l'islam, parce que pour moi c'est une contre-fiction comme on n'en a jamais entendu parler, ça venait répondre à quelque chose. Ce premier texte était donc politique. Mais franchement et sincèrement, je n'ai vraiment pas pensé à ça. C'est *a posteriori*, après avoir écrit un premier truc, que je me suis dit que je démontais l'école par exemple. Car quand tu écris, encore une fois, c'est toi et toi. L'école, c'est ultra violent, et j'imagine que pour d'autres ça l'a été aussi, j'ai toujours eu une personne qui m'a dit à un moment donné « Ah, j'ai souvenir de ce prof qui m'a dit ça, et ça m'est resté ». Après, toutes les questions d'identité, c'est tellement universel que bien sûr, quand tu commences à mettre un pied sur ce terrain-là, ça démolit plein de choses. Mais j'avais du mal à voir ça pendant l'écriture. Le roman est venu en même temps que des réflexions intimes et personnelles, donc ça a connecté. Je voyais ce qui se passait, mais j'ai pas du tout anticipé des gros trucs qui pouvaient arriver avec la publication. Ça veut dire que je voyais pas mon écriture comme un truc très politique, sinon je me serais beaucoup plus protégée et préparée.

Lison Leneveler : La question d'emblée sur l'islam quand vous faites votre atelier d'écriture, c'est toi qui la choisis, ou c'est le prof ?

Fatima Daas : Les contre-fictions, c'est le prof, et l'islam, c'est le groupe et moi.

Alicia Oudaoud : J'ai lu ton roman après avoir vu tes interviews sur France Inter³ puis à Mediapart⁴. À chaque fois, tu insistais sur le fait que ton roman par-

[2] Une contre-fiction est un récit dont l'objet consiste à transformer la réalité pour lutter contre les fausses évidences et faire entrevoir un autre monde possible. Pour plus de précisions sur ce point, voir le numéro 48 de la revue *Multiitudes*, qui consacre un dossier aux contre-fictions politiques.

[3] <https://www.franceinter.fr/emissions/l-invite-de-7h50/l-invite-de-7h50-07-septembre-2020>

[4] <https://www.mediapart.fr/journal/france/170920/fatima-daas-je-voulais-raconter-comment-se-construit-en-se-rejetant-soi-meme>

lait de contradictions que tu ressentais et que c'était ça le sujet, que tu cherchais pas à les rendre compatibles, encore moins à proposer un mode d'emploi, mais plutôt à habiter les frontières et à exprimer les tensions que ça crée. Ça m'a fait penser à Donna Haraway et ça a suscité ma curiosité. Puis avec le recul, je me suis dit que tu as écrit un roman intersectionnel, et je crois que c'est la première fois que j'en lisais un. J'ai parcouru des travaux académiques sur l'intersectionnalité, mais j'avais jamais rencontré de mise en récit, et je trouve que c'est très puissant. Avec ce roman, tu fais exploser des choses qui sont extrêmement politiques : tu prends des catégories - femme, lesbienne, algérienne, adolescente - qui sont des catégories plurielles dont on parle souvent au singulier, et tu fais finalement tout péter, tu montres qu'à l'intérieur il n'y a pas d'homogénéité, que les frontières sont trop rigides, tu brouilles les identités. J'insiste sur cet aspect politique et intersectionnel de ton roman car, même si c'est pas ton intention de départ, c'est un effet qui m'a beaucoup touchée.

Lison Leneveler : On se demandait où est ce que tu trouves l'énergie d'être toi, ou plutôt ce personnage à la croisée de toutes ces facettes ?

Fatima Daas : Je vais dire un truc un peu contradictoire je pense : quand tu as ressenti beaucoup beaucoup de honte dans ta vie, tu arrives à un moment donné où, quand tu parviens à être satisfaite d'un petit truc en toi, tu passes un grand cap. Quand tu t'es répétée plein de choses, que tu n'étais pas comme les autres, quand tu as caché la langue de tes parents, que tu vas à l'école et que tu dis que tu parles que le français alors qu'à la maison tu parles arabe, que tu dis que tu fêtes Noël, quand tu as honte de tes pluralités et que tu es fatiguée d'avoir honte de tes pluralités, tu arrives à un moment donné où tu dis « J'aime bien être lesbienne ». C'est là qu'en fait ça crée une force, on va dire ça comme ça, c'est une manière de se réinventer, de se revoir, de se voir différemment. Et ce qui m'a aidée, c'est surtout les alliances, c'est le fait de ne plus me sentir totalement seule, car on se sent extrêmement seule, tout le temps. Ça m'a permis de me dire qu'il y a d'autres personnes qui

existent, qui peuvent être à la croisée de toutes ces discriminations et qui peuvent comprendre ce que j'ai pu traverser, même si nos parcours sont pas les mêmes. On a quand même les mêmes processus de survie, les mêmes processus de ruse – c'est Philippe qui me disait ça hier⁵ et j'ai beaucoup aimé : la double vie, les mensonges, le fait de cacher, se perdre entre le vrai et le faux, le personnage que t'es selon les personnes avec qui t'es, tes parents, ce qu'ils savent de toi, ce que les autres savent, ce dont je parle pas.

Lison Leneveler : On avait aussi l'impression que tu ménageais des espaces de liberté à travers cette quête, comme par exemple dans la relation avec Nina. Je trouve que cette relation est pleine de sens et d'amour. Ces endroits-là sont finalement des refuges, comme les communautés dans lesquelles on trouve de la ressource.

Fatima Daas : C'est marrant, on a dû me parler que deux trois fois du personnage de Nina, alors que j'ai l'impression que c'est central, beaucoup plus que l'homosexualité et l'amour. Pour moi, ce roman est en fait une quête amoureuse. Bien sûr que ça parle d'homosexualité féminine, mais ça parle aussi et surtout de quête amoureuse. Et ça me choque à chaque fois à quel point on voit pas ça, on ne saisit pas ce truc qui peut concerner vraiment n'importe qui.

Alicia Oudaoud : J'ai l'impression que l'homosexualité crée une sorte d'étape supplémentaire dans cette quête amoureuse, parce que Fatima doit déjà apprendre à s'aimer elle-même, dans un contexte où elle est en train de se découvrir et qu'elle se rejette.

Fatima Daas : Grave ! C'est vrai qu'on m'en parle pas, alors que c'est vraiment le truc basique d'étape de vie par laquelle presque tout le monde passe. Accepter de foirer trois ou quatre fois, réaliser que j'ai foiré, recommencer. La rencontre amoureuse, c'est hyper important en littérature, et j'ai l'impression qu'on ne m'en a pas parlé, c'est bizarre.

[5] Philippe Hanus qui a participé à l'émission radio du 9 mars et qui a écrit un article dans ce cahier.

Alicia Oudaoud : Dans l'amour, il y a aussi l'amitié. Je pense à l'amie de Fatima qui joue un rôle super important, celui d'une personne qui accepte tout ce qui la compose, y compris ses doutes et ses silences, sans jamais la contraindre à se positionner ni même à parler, c'est doux.

Fatima Daas : Grave ! J'en parlais avec une lectrice hier, et ça je crois qu'on m'en a jamais parlé non plus, ou peut-être une fois avec une nana super qui posait des bonnes questions littéraires. Hier, elle me disait que c'était ça qui l'avait le plus touchée dans cette amitié-là, qu'elle avait envie de donner le roman à toutes ses amies qu'elle aime fort. Je lui disais que c'était un personnage important, qu'en fait c'était le seul personnage avec qui Fatima parle librement et qui, à aucun moment, ne porte de jugement sur elle. Il y a vraiment une amitié absolue, fidèle, il y a de la rigolade, de la complicité extrême. Je crois qu'on a besoin de ce genre de récit de sororité en tant que femmes, sans rivalité et jugement. Dans le prochain roman, j'ai envie de parler de ces endroits. Je trouve qu'on a toutes le même combat, pourtant parfois tu sens que les gens se tirent dessus dans nos milieux, et ça c'est extrêmement dérangeant parce que dans les seuls lieux où tu essayes de faire du collectif, d'être ensemble, il y a encore ce truc de ne pas être à sa place. Donc ça m'intéresse vraiment de travailler là-dessus.

Alicia Oudaoud : Tu fais écho à l'une de mes craintes : parfois, je ressens l'envie d'appartenir à un groupe composé de gens qui me ressemblent, mais j'ai peur que ces espaces reproduisent certaines frontières et ne reflètent qu'un seul aspect de tout ce qui me compose. Je pense à des groupes lesbiens, et je suis aussi d'origine marocaine, c'est une partie importante de mon histoire, alors je crains les milieux trop homogènes. En fait, je trouve que ça peut être la double peine : t'es fatiguée de vivre un certain nombre d'oppressions alors tu cherches un petit espace d'émancipation, et tu tombes à nouveau sur des fractures.

Fatima Daas : Je vois complètement. C'est super difficile dans ces milieux-là, tu n'as pas le droit à l'erreur non plus. On se trompe de combat, on se tape dessus,

on enlève la parole à certaines personnes. C'est super dur. Et oui, c'est vrai, ça donne l'impression que tu dois effacer quelque chose, tu dois être juste à ta place de meuf lesbienne.

Franchement, pour moi maintenant, cet espace ce sont les amitiés que j'ai créées. Elles sont nées à la suite d'un évènement à La Mutinerie à Paris⁶ avec la sociologue Salima Amari, qui a fait une thèse sur les lesbiennes issues de l'immigration⁷, lorsque Fatima Khemilat⁸ a créé un groupe de paroles dans lequel on s'est retrouvées. C'était hyper fort comme expérience. Ce sont des alliances qui me font du bien, parce que je me sens pas jugée.

Lison Leneveler : Tu as subi plusieurs formes de violences : il y a celles dans le roman, et celles qui ont suivi sa publication. Comment tu as réceptionné ces interviews horribles, et comment tu as rebondi ?

Fatima Daas : Au début, c'était un peu compliqué, il y a eu deux interviews où c'était chaud.

Pour celle de Léa Salamé, je suis ressortie sans l'impression qu'il s'était passé quelque chose. C'est après coup que je me suis demandée ce qui s'est passé, quand je suis sortie et que j'ai vu que ça faisait polémique, que tout le monde à la radio commençait à me dire « On est avec vous ». Pourtant, je n'ai rien dit de plus que ce que j'ai écrit. Et il y a eu une autre interview à France Culture qui était un peu compliquée, parce qu'on me demandait de parler de la décennie noire en Algérie. En fait, on m'a clairement dit que mon roman n'aurait pas existé si j'étais en Algérie, donc j'ai passé environ dix minutes à me défendre de ne remercier ni la république ni la France. On a essayé de m'assigner sans cesse donc c'était chaud sur le coup, mais j'ai eu un soutien énorme de femmes que je ne connaissais pas, qui ont lutté pour m'avoir au téléphone, pour me dire « On est avec toi, on sait ce qui se passe, voilà comment il faut que tu fasses ».

[6] Qui est un « bar et un lieu queerféministe par et pour les meufs, gouines, bies, queers et/ou personnes trans » : <https://www.lamutinerie.eu/>

[7] S. Amari, *Les lesbiennes issues de l'immigration, Construction de soi et relations familiales*, Editions du croquant, 2018.

[8] Doctorante et enseignante en Sciences politiques.

Ça donne de la force, du courage, donc c'est ça qui m'a fait du bien. Mais c'est très dur, quand tu viens de publier ton premier roman, d'avoir tout ça d'un coup, d'être reconnue d'un coup, de te faire lyncher ici, carresser par-là. C'est assez spécial comme expérience, mais maintenant ça va.

Lison Leneveler : Tu veux dire qu'ils surfent sur toutes les polémiques ?

Fatima Daas : Il y a ça, mais je crois surtout qu'ils auraient aimé utiliser cet objet pour me faire dire ce qu'ils avaient envie d'entendre, c'est-à-dire que la famille algérienne est violente, qu'elle ne permet pas de s'épanouir, de s'émanciper, que l'école m'a sauvée parce que j'ai écrit et que ça m'a aidée, et que l'islam c'est horrible. Je vois bien que c'est ce qui les dérange, que ce soit à travers les polémiques ou quand je suis interviewée. Donc je réponds que j'ai une foi et que je n'ai pas envie de rejeter l'islam. Mais ils n'accèdent pas à cette nuance-là, il n'y a pas de place pour la complexité. Pourtant, on a tous ces contradictions en fait. Est-ce que je demande aux féministes hétéros pourquoi elles sont avec des hommes ? Quelle idée ! Je ne me le permets pas, alors j'aimerais qu'on arrête de se permettre de me demander pourquoi j'ai une foi et je relationne avec des femmes.

Alicia Oudaoud : Je pense qu'il y a un but politique derrière. Dans une société islamophobe, il y a l'idée d'instrumentaliser la cause des lesbiennes, dont on se fiche par ailleurs tout le reste du temps, pour aller taper sur les musulmanes et les musulmans.

Fatima Daas : C'est ça, c'est exactement ça, c'est que ça.

Alicia Oudaoud : Pourtant, j'ai l'impression que l'idée de ton roman, c'est justement de dire que tu ne choisis pas, que tu cherches à vivre dans des endroits où tu ne prends pas position. Puis t'arrives sur des plateaux où on te dit « Vas-y, choisis ! ». Ça montre que ta parole est nécessaire. T'as pris pour toutes les personnes qui n'ont pas encore écrit ou été publiées, mais t'as ouvert une brèche.

Fatima Daas : Franchement, ça va. Ça a été dur à un moment donné, mais je suis contente de l'avoir fait, je suis très contente de ce qui s'est produit, je vois bien que ça permet plein de choses, et c'est ça qui me rend heureuse. Et puis, en fin de compte, le plus important c'est vraiment le cadeau que les lectrices et que les lecteurs me font. L'écriture, c'est pas les médias, je m'en fous de ce qu'ils en font, tout ça c'est du préfabriqué, c'est pas du tout la vraie vie, donc je mets ça de côté. Et ce sera pire avec la deuxième [rires], c'est bon maintenant j'ai compris ce que je faisais.

Alicia Oudaoud : Dans ton roman, tu fais exploser les identités, et en même temps tu puises ton énergie dans des alliances avec des gens qui te ressemblent. J'y vois une tension qui me questionne beaucoup : peut-on créer du lien à partir de cadres forgés avec les « outils du maître »⁹ ?

Fatima Daas : Je vois très bien ce que tu veux dire. En fait, je pense que lorsque tu vas dans ces milieux-là, il y a quelque chose en particulier que tu recherches, c'est-à-dire que t'y vas pas pour être forcément plurielle. Par exemple, dans ma propre expérience, j'allais dans le milieu LGBT pour me sentir lesbienne, pour me sentir avec des gens qui me ressemblaient à ce niveau-là. Mais je ne me disais pas que j'allais trouver un endroit où on allait accepter ceci et cela. C'est avec le temps que je me suis dit « Si j'ai pu être là en étant ça, si je me sens bien là, pourquoi on ne peut pas accepter ceci et cela ? ». En fait, c'est ce que je raconte, c'est cette navigation d'une identité à une autre, d'un endroit à un autre, de se sentir bien ici quelques secondes, puis ça y est t'étouffes et ensuite tu repars là. Je pense que c'est très difficile de trouver un espace et qu'on est toujours sur cet entre-deux. La preuve : quand le collectif a commencé ça se passait bien, et quand on parle d'islam paf.

[9] En référence à l'essai d'Audre Lorde, « On ne démolira jamais la maison du maître avec les outils du maître », dans *Sister Outsider, Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme*, Éditions Marmélis, 2003, p. 114 et suivantes.

Alicia Oudaoud : Est-ce que tu penses que, dans le long chemin qui mène à soi, il est possible de se définir soi-même, de se dire lesbienne sans avoir besoin de représentation, ou il y a toujours une autre personne qui vient jouer un rôle ?

Fatima Daas : Je pense que c'est très difficile de faire ça seule. Ou alors tu viens d'un milieu très privilégié, tout est ok dans ta vie, tu peux être qui tu veux, tout le monde s'en fout. C'est ce qui n'a pas été compris lorsque je suis arrivée avec cette histoire-là : tout un tas de trucs s'entremêlent. Donc je crois qu'on ne le fait pas seule, qu'on est obligé de parler à une personne, sinon je pense qu'on devient folle. Ça m'a rendu folle l'absence de mots, le silence, ça rend complètement malade. Avant, quand je traînais dans le milieu LGBT, je pensais qu'il fallait juste être lesbienne. Puis j'ai rencontré les filles du groupe de parole il y a quelques années, et je me suis dit que c'était à nous de prendre la place, surtout dans des lieux qui sont déjà dans la même lutte que nous. On a fait des événements dans des bars où il n'y a que de la musique que t'écoutes pas, que des femmes blanches, pas une meuf racisée, donc tu te dis que c'est toujours la même chose, qu'on a pas bougé d'un centimètre, et tu commences à te poser plein de questions. Je pense que c'est dans ces espaces-là, où ça bouge déjà, que tu peux faire encore plus bouger les choses. Mais c'est encore très conservateur : j'ai eu plein de retours de personnes blanches LGBT qui se demandaient ce que je racontais, qui me reprochaient d'être identitaire, d'être communautaire, et ça fait mal car je considère que je fais partie de cette communauté-là.

Alicia Oudaoud : C'est une question que je me pose sur l'amour qu'on se porte à soi-même aussi, dans un contexte où on est encore fortement invitées à se penser comme des monstres. Finalement, on a toujours besoin d'une personne extérieure qui nous permette de nous aimer.

Fatima Daas : Exactement, comment tu commences à t'aimer de toute façon ? C'est que, forcément, une personne t'a regardée.

Alicia Oudaoud : Le rôle du père m'a interpellée. Je me demande ce qu'il fait là, quelle est sa place. J'ai l'impression qu'il n'y a pas de relation, mais plutôt un rapport autoritaire. J'avais envie que ça aille plus loin sur ce point-là, mais j'ai l'impression que tu voulais limiter sa place.

Fatima Daas : J'ai voulu qu'il n'ait pas une place hyper importante car, comme tu le disais, il n'y a pas de relation. Il y a eu une relation pendant l'enfance, qui après s'est transformée par de la violence, avant la rupture.

Lison Leneveler : Je voulais aussi revenir sur la fin de ton roman, le passage avec la mère de Fatima, que je trouve hyper tendre.

Fatima Daas : C'est controversé. Il y a des gens qui me disent qu'ils auraient voulu savoir si la mère va savoir. Moi j'ai l'impression que l'important, c'est justement le fait que je ne l'ai pas pensé comme ça : ce roman n'a pas de solution, la fin n'est pas un coming out, j'avais envie de dire jusqu'au bout que c'est pas grave de ne pas dire.

Alicia Oudaoud : Ah je l'ai interprété autrement. J'ai pensé que, lorsque la mère de Fatima lui tend le carnet, elle veut lui dire à sa manière qu'elle a compris mais qu'elle respecte sa façon d'exprimer et qu'elle l'invite donc à utiliser l'écriture.

Fatima Daas : Ah c'est ouf, personne m'a dit ça, c'est trop bien ! Moi, ce que je voulais dire, c'est que la mère sait que la fille écrit, elle parle d'écriture, mais elle n'en sait pas plus que ça, donc elle lui offre un carnet. Mais dans la vraie vie, c'est un peu ça : quand les gens savent que tu écris, ils ont envie de te lire. Comme ma mère n'a pas lu le bouquin, elle a cherché un peu à savoir, tout en respectant. Elle sait que j'ai écrit un bouquin qui marche, mais elle ne l'a pas lu.

Entretien réalisé le 10 mars 2021.



LES RÉCITS MANQUANTS. ENJEUX DE NARRATION

Émission radio

Le 12 mars 2021
avec Aleks A. Dupraz, Mariam Veliashvili et Leonardo Espinoza,
autour de l'enquête "Récits, imaginaires, fictions :
des fragments poétiques pour faire monde"



À écouter sur

<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

Notre société est organisée autour d'un ensemble de récits que nous racontons sans relâche : le récit du progrès, celui de la conquête, de la domination... Nos aspirations et nos actes sont chargés et orientés par ces récits. Pour *faire monde*, il faut alors faire récit, oser de nouvelles visions à raconter et à vivre, à partager et à expérimenter. C'est revendiquer un récit qui prend racine dans nos préoccupations, nos émotions et nos aspirations d'aujourd'hui. Il s'agit d'écrire les récits manquants de l'Histoire, les contre-récits qui visibilisent l'inaperçu, le dissimulé, les mécanismes cachés et dévoilent leur violence. Nous avons besoin de contre-récits pour rendre justice aux personnes, et aux luttes invisibilisées qu'elles ont portées. Pour refuser cette violente paix et dénoncer la fabrique du consensus néolibéral.

ALEKS A. DUPRAZ

RÉCITS, IMAGINAIRES, FICTIONS : DES FRAGMENTS POÉTIQUES POUR FAIRE MONDE

Il y a les récits qui dominent et il y a ceux qui nous manquent. Ou qui sont plus discrets et pour lesquels il nous faut peut-être prendre le temps, se pencher de plus près, écouter, rencontrer au-delà de nos cercles... Il nous semble qu'ils bruissent, fourmillent, innervent nos communautés pourtant. C'est à partir de ce constat que nous nous sommes mis-es en enquête, en filigrane de l'édition 2021 des Rencontres de géopolitique critique autour du thème *Faire monde*. Comment étoffer nos imaginaires quant aux manières de faire monde(s) et résister aux narrations hégémoniques ?

« Nous avons rendez-vous un soir, certain-es se connaissent et d'autres non, il fait déjà presque nuit, nous nous rassemblons autour d'un arbre, nous nous adossons à lui. Le panier passe de mains en mains, nous tirons au sort. L. commence en premier.¹ »

La question des « récits » avait déjà été brièvement exploré en 2019 lors des ateliers de « Traversées² » des Rencontres qui avaient eu lieu cette année-là autour du thème « (Non-)Violence ». Au quatrième matin, nous nous étions raconté des histoires réelles ou fictives qui nous avaient marqué-es et avons échangé

autour de l'importance de cette circulation de récits autres que ceux dominants l'espace médiatique.

Un an plus tard, le premier confinement a eu comme conséquence l'annulation des Rencontres 2020. L'association Modus Operandi a alors ouvert sur son site un espace de récits et de paroles [NDLR: des extraits sont publiés dans ce numéro, « Chroniques de confinement »]. Une première tentative pour, malgré la distanciation, maintenir du lien et des formes de partage tant de vécus que d'imaginaires pluriels³.

Aussi, alors que fin 2020 le doute augmentait quant à la possibilité de proposer des rencontres publiques permettant de croiser chercheur-euses, étudiant-e-s, militant-e-s, curieux-euses et premier-es concerné-es autour d'expériences partagées (partage de luttes et de recherche en cours, expérimentations sociales et

[1] Ceci est l'amorce d'une fiction que nous vous invitons à continuer à écrire avec nous.

[2] Pour en savoir plus sur les « Traversées » : <https://experiencespoetiques.wordpress.com/cabanes/lectures/les-traversees/>

[3] <https://www.modop.org/se-relier/>

politiques, conditions matérielles de vie à transformer), s'est posée la question de comment continuer à fabriquer de la rencontre et à tisser du lien, au-delà de l'événementialité maintenue à travers l'émission de radio quotidienne co-produite avec Radio Campus Grenoble (RCG). C'est là que notre désir d'enquête sur la place des récits et des fictions dans le renouvellement des imaginaires sociaux a trouvé à s'éprouver.

Cette question des récits et plus particulièrement du recours à la fiction était aussi au travail au sein de l'atelier radio *A plus d'une voix* : quel pourrait être l'impact du recours à la fiction pour contribuer à faire entendre la voix, l'expérience et les revendications des personnes en situation d'exil en France participant à l'atelier ?

L'idée d'une rencontre au Lieu, « lieu de croisements et d'échanges ouverts à tous »⁴ pour réunir des collectifs, se questionner sur ce rôle des récits et des fictions dans leurs pratiques avait alors émergé. Nous avions pensé au travail de transmission réalisé par Pierre Mahey⁵, à la place du récit et du conte dans les pratiques de l'association Aequitaz⁶, aux labo-fictions créés et animés par l'Antémonde⁷ et à la manière dont se tisse et s'étoffe à partir de récits d'expériences l'aventure des Communaux⁸.

Faute de pouvoir réunir les conditions pour ce faire, la forme de l'enquête nous apparaissait alors comme une manière de rendre possible des rencontres et des cheminements selon d'autres modalités opératoires que l'événement public difficile à mettre en place dans le contexte et inégalitaire dans son accès lorsqu'il est organisé "en ligne". Nous y voyions l'occasion d'ouvrir des espaces pour continuer à accueillir et relayer des paroles, vivre des rencontres et des expériences de pensée à plusieurs. Nous avions l'idée

qu'elle pourrait aussi être propice à cette circulation de récits que nous appelions de nos vœux.

Josep Rafanell i Orra, dans son livre *Fragmenter le monde*, écrit non seulement que « l'enquête est forcément une affaire de collectifs » mais aussi qu'elle est « indissociable de la fabrication de récits ». Cette enquête serait donc ce que nous pourrions avoir ensemble à fabriquer...

COLLECTER DES RÉCITS POUR ÉLARGIR L'HORIZON

Au fil des jours et des rencontres, nous avons donc questionné et collecté des paroles, des récits, des liens vers des fragments d'imaginaires permettant d'élargir l'horizon. Le collectif d'enquête était au départ constitué de l'équipe de l'association Modus Operandi et de Mariam Veliashvili et Leonardo Espinoza, étudiant-es-chercheur-euses du Master Arts, Lettres, Civilisations de l'Université Grenoble-Alpes en stage au sein de l'association le temps des Rencontres 2021 et accompagné-es par mes soins.

L'espace d'interconnaissance du Master et le partage d'intérêt pour la littérature et les imaginaires a été l'occasion de fabriquer des moments avec d'autres étudiant-es qui étaient aussi très preneur-euses d'opportunités de rencontres dans cette période d'isolement. Après quelques temps pour faire connaissance et nous partager des lectures inspirantes (nous en repartageons quelques-unes à la suite de cette présentation), des micro-rencontres organisées ou informelles se sont faites lieu à l'extérieur, au fil de la semaine des Rencontres officielles. L'idée était de provoquer des situations d'échanges formelles ou informelles à deux, à trois ou quatre et laisser les histoires et questionnements être colportés d'un lieu à l'autre. Une rencontre s'est déroulée dans un parc, une autre à la librairie Les Modernes, une autre encore dans la cour du Lieu. A chaque découverte, nous ajoutons des liens dans notre baluchon numérique créé pour ce faire : <https://padlet.com/xpo/imaginairespourfairemonde>

[4] <https://lieugrenoble.wordpress.com/>

[5] *Le Parlons-en 2008-2020. Récit d'une odyssée improbable*

[6] <https://www.aequitaz.org/>

[7] <https://antemonde.org/>

[8] <https://communaux.cc/>

L'émission radiophonique de clôture des Rencontres a aussi été l'occasion d'un premier partage grand public et peut être écoutée en ligne : <https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

INVITER LES RÉCITS À REPEUPLER NOS LIEUX ET À ÉTOFFER NOS IMAGINAIRES

Non seulement, ces rencontres ont été l'occasion de constater à quel point certains récits « nous manquaient » mais aussi que nous manquions de lieux et de moments propices à leur partage et ce au plus près de nos pratiques collectives et de nos vies.

Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, on s'autorise à passer par d'autres modes que celui du discours ou des sociabilités habituelles pour se raconter ? Quels temps pour se raconter des histoires, se dire des poèmes, se raconter nos vécus ? Quelles conditions pour que nos histoires émergent ? Un conte peut se loger au milieu d'une réunion. Une histoire être prise au mot pour constituer le fil d'une enquête. Parfois, il faut des moments dédiés, fabriquer les conditions de l'écoute autant que de la venue des mots.

« Ce qui fait événement dans le récit de l'enquête est sa capacité à prolonger une situation dans des orientations que le récit contribue à créer » écrit Josep Rafanell i Orra. Une fois dans la clairière, nous fabriquerons « une forge, un atelier de contre-mots fabriqués à la main de vrais morceaux de feu et de patience » annonce l'un des personnages de *Zone à étendre* de Mariette Navarro. Et si nous n'attendons pas la clairière ?

NOS CAIRNS SUR LE CHEMIN

Bâtir aussi. Fragments d'un monde révolutionné des Ateliers de l'Antémonde (Cambourakis, 2018)

Écriture à plusieurs mains, Bâtir aussi nous embarque dans les nouvelles campagnes et villes d'un monde où l'Haraka, un mouvement révolutionnaire transnational né des révoltes arabes, a transformé les modes de vie. S'y esquisse d'autres manières d'habiter, de travailler, s'alimenter ou faire communauté(s). Les imaginaires déployés dans le livre sont aussi le point de départ des labo-fictions que les Ateliers de l'Antémonde ont animé dans des multiples lieux ces dernières années, invitant à réinventer, explorer, écrire, raconter ce que pourraient être nos futurs⁹.

Fragmenter le monde de Josep Rafanell i Orra (éd. Divergences, 2018)

Prenant le contre-pied des discours capitalistes qui étouffent le réel en niant les rapports de pouvoirs et écrasant les singularités, Josep Rafanell i Orra invite à cheminer parmi les mondes, à travers l'écoute et la fabrication de récits. Lui qui dans un précédent ouvrage confiait déjà qu'être thérapeute nécessitait d'avoir conscience du monde propre que chacun·e porte en soi, condition d'une subjectivité et d'un espace pour la rencontre.

Le bateau qui va sur terre et sur mer, conte du Québec retranscrit par Aequitaz dans son Abécédaire poétique¹⁰

C'est l'histoire d'un bateau qui va sur terre et sur mer et que trois jeunes gens rêvent de fabriquer. Ce conte évoque les rapports que nous entretenons les un·es avec les autres, nos manières de faire rencontre, la confiance que nous pouvons avoir dans nos habiletés improbables, ce qui peut nous aider à faire œuvre collective et tout ce que chacun·e y trouvera...

[9] <https://antemonde.org/>

[10] <https://www.aequitaz.org/wp-content/uploads/2018/06/poesie-bateau-qui-va-sur-terre-et-mer-az-v2.pdf>

***Le Parlons-en (2008-2020). Récit d'une odyssée improbable. Capacitation citoyenne 2020*¹¹**

Morceau d'une mémoire individuelle et collective, le récit est celui de l'aventure du Parlons-en depuis l'idée germant lors d'un séminaire d'acteur-trices du travail social à Dunkerque en 2008 à l'ouverture du Lieu des habitant-es de la rue et de la ville en 2020 dans le quartier Saint-Bruno à Grenoble.

***Letting Stories Breathe. A socio-narratology*
d'Arthur W. Frank (The University
Press of Chicago, 2010)**

« Les histoires respirent » écrit Arthur W. Frank. « Nos vies dépendent des récits qu'on raconte. Les récits insufflent la vie non seulement aux individus, mais aussi aux groupes qui se rassemblent pour raconter ou croire certaines histoires. »

***Savoir, lutter, poétiser. Entretien avec Pinar Selek*
par Livia Guarrigue dans l'Hebdo de
Médiapart du 10 décembre 2020**¹²

Pinar Selek est une chercheuse, activiste et poète turque en situation d'exil en France. En 2020, elle a publié sur son blog un texte marquant la date anniversaire de sa sortie de prison. Elle y raconte les formes de solidarité qui lui ont permis de tenir. L'entretien avec Livia Guarrigue est l'occasion de redécouvrir son parcours et d'écouter son histoire. Ou comment les savoirs, les luttes et la poésie sont profondément parties liées.

***Verte et les oiseaux* de Pinar Selek
(éd. Les Lisières, 2017)**

Verte et les oiseaux est le premier conte de Pinar Selek traduit en français. C'est l'histoire d'une petite fille et de sa grand-mère qui parlent le langage des oiseaux. Que vont-elles faire de ce mystérieux pouvoir ? Va-t-il se retourner contre les oiseaux ou augurer des alliances possibles ? Avec de très belles illustrations d'Elvire Riboulet.

***Zone à étendre* de Mariette Navarro
(éd. Quartett, 2018)**

Entre pièce de théâtre, conte et long poème, *Zone à étendre* nous convoque à la lisière de la forêt. Celle vers laquelle on s'avance si comme le narrateur principal décide un jour de quitter son travail pour explorer d'autres modes de vie. Au début, tout est encore flou, il y a la nuit, les bruits, les peurs (a-t-on bien fait de partir ?) puis peu à peu l'organisation collective impressionne, donne le rythme et vient l'enthousiasme de pouvoir participer à la construction d'un lieu commun.

[11] <https://lieugrenoble.files.wordpress.com/2020/05/parlons-en-recit-pm2020-1.pdf>

[12] <https://blogs.mediapart.fr/edition/lhebdo-du-club/article/101220/hebdo-95-savoir-lutter-poetiser-entretien-avec-pinar-selek>

MARIAM VELIASHVILI

LES RÉCITS (NON)OUBLIÉS DE NOTRE PASSÉ

Pour *faire monde*, nous avons besoin de récits pour nous rassembler ou animer nos vies et nous guider parfois. Parfois ils nous séparent. Pourtant, certains récits se sont perdus dans le temps et nous manquent.

P our *faire monde*, nous avons besoin de récits : nos sociétés sont façonnées par les récits que nous racontons et partageons les uns avec les autres. Ces récits nous entourent et circulent autour de nous. Ils peuvent nous rassembler et nous séparer. Ils animent nos vies, ils affectent ce que nous sommes capables de voir comme réel, comme possible ou impossible. Les relations sont construites autour de récits partagés et nos vies en communauté dépendent souvent des ressources narratives communes. Les récits façonnent nos perceptions et influencent souvent nos choix et nos actions. Comme l'indique le sociologue américain Arthur W. Frank, les récits sont même capables de mobiliser des mouvements sociaux et d'envoyer des nations à la guerre¹. Les récits sont bien plus que les histoires que les gens racontent ou écrivent – ce sont les vérités qui façonnent nos vies, notre culture, notre société et notre réalité.

Pourtant, il y a des récits qui nous manquent, qui se sont perdus dans le temps et qui sont comme des trous dans l'histoire. Ces récits nous manquent parce qu'au cours du temps ils n'étaient pas racontés ou parce qu'ils n'étaient pas bien écoutés, parce que les voix de certaines personnes ont été réprimées et

leurs histoires remplacées par les récits dominants. Quels sont ces récits manquants de l'histoire ? Les récits de la colonisation, des guerres, de l'oppression, de la violence. On en connaît beaucoup.

Venant de Géorgie, un pays post-soviétique, les récits qui manquaient à notre société pendant longtemps, étaient les récits de la Terreur soviétique : les récits de déportation et des répressions qui ont eu lieu pendant le régime stalinien. Notre passé et notre présent sont largement influencés par la politique oppressive soviétique - la politique qui fut fondée sur la peur et la terreur. Dans les années 1937-1938, à peu près 1,7 million de personnes sont arrêtées dans toute l'Union soviétique, 750 000 d'entre elles sont exécutées. En Géorgie, dont la population à l'époque était de 2,5 millions d'habitants, 29 051 personnes ont été victimes de la répression politique : 14 372 exécutées et 14 679 déportées dans les camps de travail forcé. Dans notre mémoire collective, l'an 1937 est toujours associé à une peur omniprésente. C'était l'année la plus violente de la Grande Terreur stalinienne.

La particularité de la politique répressive soviétique était le fait qu'elle était dirigée non seulement contre des opposants politiques spécifiques, mais contre tout le monde. Les gens étaient réprimés non seulement pour des paroles ou des actions concrètes, mais aussi pour leur appartenance à un groupe par-

[1] FRANK, Arthur W., *Letting Stories Breathe: a socio-narratology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2010.

aguardando por las noches
que los maridos vinieren ...
... unos vienen borrachos
otros vienen alegres ...
... otros decien: muchachos
vamos matar las mujeres...

Ellos piden de cenar ...
... ellas que darles no tienen ...
¿Qué hiciste los dos reales?
Mujer, ¿qué gobiernu tienes?!

Cuatro cuartos cuesta el pan
nueve la carne son trece
dos el pimientu son quince
dos el xabón diecisiete ...

Echa la cuenta marido,
echa la cuenta si quieres
que no te faltará un cuarto
aunque los diablos te lleven

Ce sont les paroles d'une vieille chanson populaire de femmes de Galice en Espagne qui se défendent des abus et violences de leur mari. Cette chanson a été proposée dans un atelier chant par une personne qui fait le choix de retrouver des chants populaires de résistance oubliés pour les faire circuler aujourd'hui.

ticulier qui était considéré à l'époque comme ennemi de l'État. Il y avait même des camps spécifiques pour les épouses des traîtres à la patrie. Il y en avait un en particulier dans le nord du Kazakhstan soviétique, à Akmolinsk, un camp qui s'appelait l'ALZhIR. L'ALZhIR est un acronyme russe pour Le Camp d'Akmolinsk pour les Épouses des Traîtres à la Patrie (en russe : Акмолинский лагерь жён изменников Родины (А. Л. Ж. И. Р.)). Plus de 18 000 femmes y ont été envoyées au cours de cette période, et environ 8 000 femmes y ont purgé une peine complète. Ces femmes, venues de toute l'Union soviétique, avaient une seule chose en commun : leur seul crime était le fait d'être mariée à un « ennemi de l'État ». La formule standard de leur inculpation était : « Elle a vécu avec son mari pendant (...) ans ; elle était au courant de ses activités contre-révolutionnaires, mais n'a pas informé les autorités »². De plus, ce n'étaient pas seulement les épouses qui purgeaient leur peine ici, mais aussi les mères, les sœurs et les filles. Il y avait aussi des enfants à l'ALZhIR – depuis sa création en 1937 jusqu'à sa fermeture après la mort de Staline en 1953, 1 507 femmes ont accouché après avoir été violées par les gardiens³. Les histoires de ces femmes dans le Goulag sont considérées comme certaines des plus tragiques.

Les victimes des répressions pouvaient donc être n'importe qui, indépendamment de l'origine, du statut social, de l'âge et du sexe. C'est pour cette raison

que pendant très longtemps ces récits d'arrestations et de déportations n'étaient pas racontés du tout ou étaient racontés à voix basse. Les gens avaient peur. La société stalinienne est dite avoir été une société de chuchotements⁴. Les récits de déportations étaient racontés en chuchotant. Les chuchotements pouvaient avoir différents motifs : se protéger et protéger ses proches, ou au contraire, nuire aux autres

Celui qui souffre de la peur et attend le danger tous les jours, perd confiance en l'autre.

en les dénonçant. La peur et la terreur étaient présentes dans toutes les sphères de la vie. Cette peur omniprésente supprime les liens sociaux. Celui qui souffre de la peur et attend le danger tous les jours, perd confiance en l'autre. Dans une telle société, les gens essaient d'être inaperçus, de se mêler aux masses et de chuchoter⁵. Seuls ceux qui étaient capables de mieux cacher leur identité pouvaient survivre à la répression.

Dans mon entourage, il y a eu plusieurs récits de déportation, mais ces histoires n'étaient pas racontées très souvent ou de manière très explicite. Il y a, par exemple, une histoire racontée

par mon arrière-grand-tante. C'est l'histoire de son mari qui était professeur de physique à l'école et menait une vie ordinaire, mais qui tout d'un coup a été soupçonné d'activités contre-révolutionnaires et qui a été arrêté et déporté dans un camp de travail forcé en Sibérie. Après quelques années il est revenu, mais sa santé avait été tellement détériorée qu'il est mort peu après. Mon arrière-grand-tante n'aimait pas parler de ce sujet et ne racontait jamais de détails.

[2] LEJAVA, Nino, BEKISHVILI, Nino, Portraits of the prisoners of "ALZHIR": History of Stalinism, Tbilisi, Heinrich Böll Stiftung South Caucasus Regional Office, 2008.
[3] *Ibid.*

[4] FIGES, Orlando, *The Whisperers: The Private Life in Stalin's Russia*, Metropolitan Books, 2007.
[5] *Ibid.*

L'autre histoire est celle d'une amie très proche de ma grand-mère. Elle avait 8 ans quand sa mère a été arrêtée et déportée dans un camp de travail forcé. La petite fille est restée toute seule, personne n'osait prendre soin d'elle, par peur d'être soupçonnés eux-mêmes d'être des « ennemis de l'État ». Finalement sa tante a décidé de la prendre chez elle, mais elle la cachait même à son mari, elle la cachait dans une petite chambre, parfois même derrière un placard, comme si elle cachait un criminel. À l'école, elle a été parfois harcelée par ses camarades ainsi que par les enseignants parce qu'elle était une fille de « l'ennemi à la patrie ». Elle avait souvent peur. Et cette peur est restée avec elle pendant très longtemps. Elle ne parlait de ses parents à personne. C'était trop risqué et une origine pareille était considérée comme quelque chose de honteux. Elle confiait cette histoire seulement à des amis très proches. Même aujourd'hui elle n'aime pas parler de cette période traumatisante de sa vie.

Les récits pareils sont nombreux, les récits cachés dont on n'entend pas parler. Lorsque dans les années 1960-1970 les premiers chroniqueurs de la terreur stalinienne ont commencé à rassembler leurs propres souvenirs et ceux d'autres survivants des répressions, ils ont dû non seulement lutter contre la censure de l'État, mais ils ont également rencontré des cas d'amnésie défensive⁶. L'amnésie est devenue une sorte de bouclier protecteur pour de nombreuses victimes de la répression face à leurs propres expériences traumatisantes. Cela devrait être le résultat le plus long et le plus durable du système stalinien : les gens ont oublié et ne parlent pas de leur passé récent. Une société silencieuse et conformiste s'est formée et les gens ont appris à vivre leur vie quotidienne sans parler de leur passé, en le cachant même à leurs plus proches amis. L'on apprenait aux enfants à tenir leur langue, à parler de leur famille à personne. Les gens cachaient leurs opinions, leurs croyances et leurs valeurs.

Cette ignorance volontaire de notre propre passé est toujours un problème dans les sociétés post-soviétiques. Cette peur de parler est restée dans notre mémoire collective et ses conséquences sociales profondes se font encore sentir aujourd'hui. Bien que des archives soviétiques aient été ouvertes depuis les années 1990 et que des recherches intensives soient menées sur cette époque, sur les déportations et le stalinisme, les conséquences sociales et psychologiques de la terreur stalinienne restent encore un espace à explorer. Et tandis que les histoires de nombreux intellectuels célèbres qui ont été victimes de la répression soviétique sont largement connues, elles ne parlent pas pour des millions de gens ordinaires, alors que leurs voix et leurs histoires sont aussi importantes.

L'histoire n'est pas seulement des statistiques sèches, derrière ces chiffres sont cachées les vies de vraies personnes, avec leurs sentiments, leurs rêves et leurs espoirs. On dit souvent que ceux qui ne connaissent pas l'histoire sont condamnés à répéter ses erreurs. Peut-être que seulement connaître notre histoire ce n'est pas suffisant, mais il est tout de même important de reconnaître les voix de ces personnes et de repenser notre histoire à travers ces récits qui ont été manquants pendant très longtemps. Nous pouvons utiliser le passé pour définir notre identité contemporaine. Nous devons nous souvenir des récits manquants et les raconter pour que les personnes subissant de la violence ou de l'oppression aujourd'hui, aient moins peur de prendre la parole, pour qu'elles puissent oser raconter leurs propres récits et ne plus chuchoter.

[6] LEJAVA, Nino, BEKISHVILI, Nino, *op.cit.*

UNE EXPÉRIMENTATION DE FICTION RADIOPHONIQUE

Émission radio

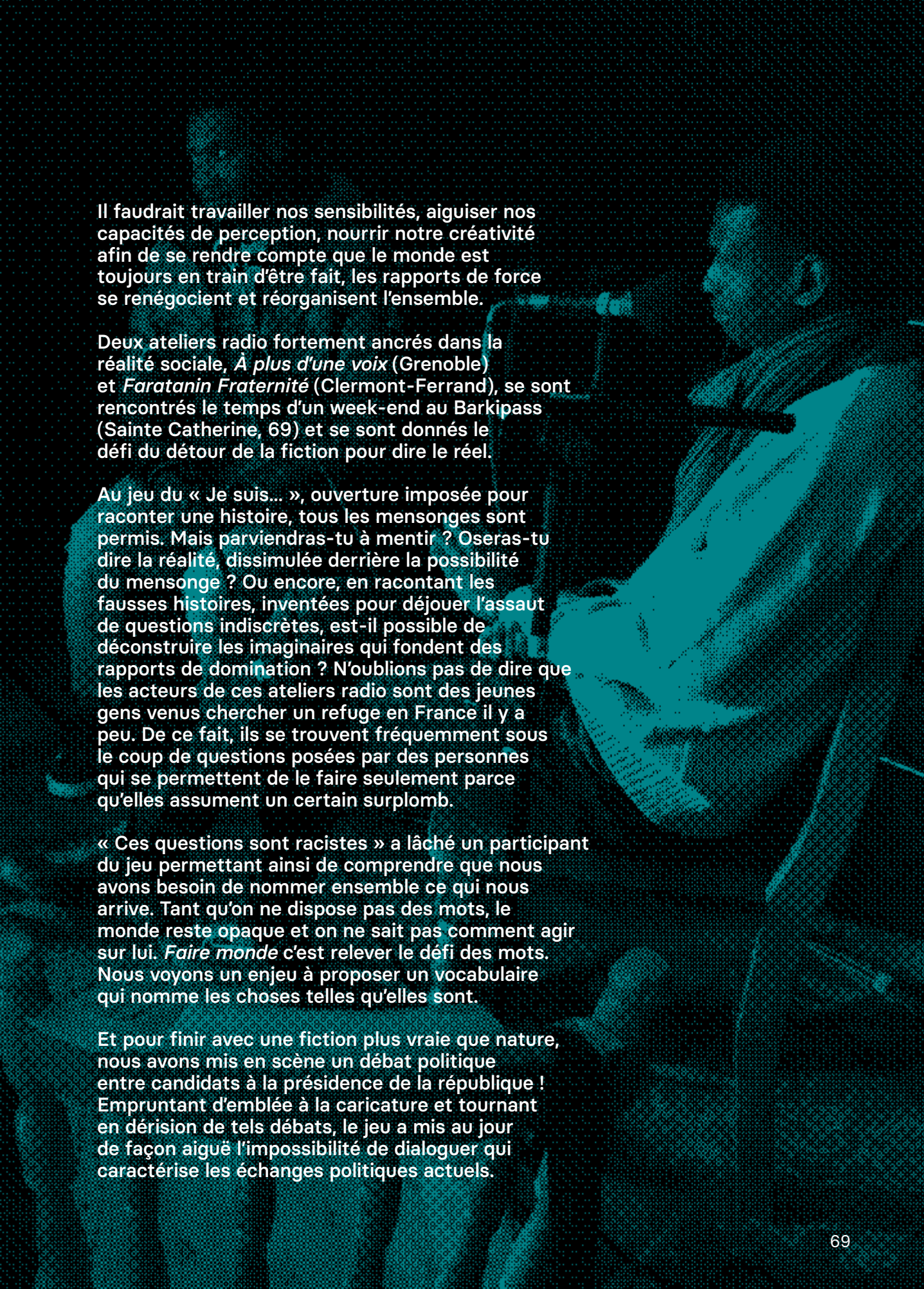
Le 11 mars 2021

Résultat de la résidence à Sainte Catherine (69)



À écouter sur

<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>



Il faudrait travailler nos sensibilités, aiguïser nos capacités de perception, nourrir notre créativité afin de se rendre compte que le monde est toujours en train d'être fait, les rapports de force se renégocient et réorganisent l'ensemble.

Deux ateliers radio fortement ancrés dans la réalité sociale, *À plus d'une voix* (Grenoble) et *Faratanin Fraternité* (Clermont-Ferrand), se sont rencontrés le temps d'un week-end au Barkipass (Sainte Catherine, 69) et se sont donnés le défi du détour de la fiction pour dire le réel.

Au jeu du « Je suis... », ouverture imposée pour raconter une histoire, tous les mensonges sont permis. Mais parviendras-tu à mentir ? Oseras-tu dire la réalité, dissimulée derrière la possibilité du mensonge ? Ou encore, en racontant les fausses histoires, inventées pour déjouer l'assaut de questions indiscrètes, est-il possible de déconstruire les imaginaires qui fondent des rapports de domination ? N'oublions pas de dire que les acteurs de ces ateliers radio sont des jeunes gens venus chercher un refuge en France il y a peu. De ce fait, ils se trouvent fréquemment sous le coup de questions posées par des personnes qui se permettent de le faire seulement parce qu'elles assument un certain surplomb.

« Ces questions sont racistes » a lâché un participant du jeu permettant ainsi de comprendre que nous avons besoin de nommer ensemble ce qui nous arrive. Tant qu'on ne dispose pas des mots, le monde reste opaque et on ne sait pas comment agir sur lui. *Faire monde* c'est relever le défi des mots. Nous voyons un enjeu à proposer un vocabulaire qui nomme les choses telles qu'elles sont.

Et pour finir avec une fiction plus vraie que nature, nous avons mis en scène un débat politique entre candidats à la présidence de la république ! Empruntant d'emblée à la caricature et tournant en dérision de tels débats, le jeu a mis au jour de façon aiguë l'impossibilité de dialoguer qui caractérise les échanges politiques actuels.

SÉRÉNA NAUDIN, LISE SLAMA

RADIO SAINTE CATHERINE

Entretien avec Lise de l'équipe *Faratanin Fraternité*. Cet entretien fait suite à une résidence organisée du 5 au 7 mars entre l'équipe *Faratanin Fraternité* et *À plus d'une voix* (voir les encadrés), deux ateliers radio menés avec des personnes à la recherche d'un refuge.

Notre rencontre a d'abord été sonore, nous avons dialogué pendant plusieurs mois par téléphone sans jamais se voir. Quand j'ai découvert l'émission de radio *Faratanin Fraternité* par le biais d'Alpha et Mamadi qui étaient venus à Grenoble en 2019, j'ai apprécié l'humour et la présence musicale forte dans vos émissions. Ça m'a donné envie d'essayer de faire quelque chose ensemble pour croiser nos pratiques de la radio. Après l'annulation de votre venue à Grenoble en raison du confinement de mars 2020, nous avons cherché à reconstruire quelque chose un an plus tard. Cette rencontre était importante pour chacune de nous il me semble. Karine et moi sommes particulièrement intéressées pour découvrir d'autres groupes qui font de la radio. Pour toi, l'événement que nous allions inventer devait être l'occasion de fabriquer quelque chose ensemble, en réunissant les forces et les envies des deux collectifs. Tu me disais que la radio était un excellent moyen pour se rencontrer et échanger, pour construire quelque chose à plusieurs, en particulier entre des étranger-es isolé-es et des Français-es. Le contexte sanitaire avait renforcé l'isolement. C'est notamment ce qui nous a décidées à maintenir notre expérience commune coûte que coûte. Après plusieurs allers-retours de conversation téléphonique, nous t'avons proposé de tenter de réaliser une fiction radio dans un gîte où nous passerions quelques jours. Tu nous proposes que le lieu soit à mi-chemin entre Grenoble et Clermont-Ferrand. Voilà comment nous atterrissons

dans le village de Sainte Catherine, au Barkipass¹, château désuet utilisé par une association culturelle très accueillante.

Vous arrivez un peu après nous, il fait déjà nuit et nous commençons à cuisiner. Dès votre entrée, vous lancez la campagne présidentielle. En cours de soirée, des candidatures d'opposants² se déclarent autour de la gazinière. Pendant que Keita est chef-cuisinier pour le plat du soir, tu lances une boom dans la salle à manger. L'ambiance de cette résidence est jetée !

Séréna : Lise, d'où vient ton envie de faire de la radio avec des habitant-es du squat 5 étoiles ?

Lise : Depuis longtemps, la construction de l'Europe Forteresse m'horrifiait. Les mort-es dans les traversées de la Méditerranée se sont amplifiées. Et pour la première fois, des mineur-es isolé-es arrivaient en nombre à Clermont-Ferrand. Je voulais participer à les accueillir. Je n'avais pas de permis bateau, d'ailleurs je n'habitais pas au bord de la mer. Mais je savais que faire de la radio ça pouvait soigner, aider les gens à retrouver leur capacité cognitive, leur dignité. Enfin, l'idée de faire une émission très ouverte, dans le sens où tu peux rejoindre l'équipe n'importe quand, c'était l'idée de se socialiser, avec un groupe d'ami-es.

[1] Pour plus d'info : <https://lebarkipass.fr/>

[2] Lors de cette résidence, tous les participants hormis les trois animatrices étaient des hommes.

Aujourd'hui, j'ai compris que la question des mineur-es isolé-es est un point politique central. Soutenir les mineur-es, c'est prendre le contre-pied de Zemmour, c'est aussi devoir regarder les problèmes politiques des pays dont i-elles sont originaires, c'est être sensible au racisme ici. C'est aussi poser la question des migrations de demain dans ce monde où il n'y aura pas de la place pour tout le monde vu comme on le détruit vite. Bref, aujourd'hui je trouve que c'est une question politique centrale qui me correspond bien parce qu'un peu discrète mais hyper importante.

Séréna : Quel est selon toi l'atout de la radio ?

Lise : D'abord, il n'y a pas l'image et quand l'image que tu renvoies est toujours sur-interprétée, c'est déjà un grand soulagement. Ensuite faire une émission de radio, c'est faire quelque chose, et l'offrir à nos auditeurs. D'un coup, c'est nous qui offrons. On est pas en train de quémander, une place à l'école, une place à l'hôtel...

Le fait de devoir faire une émission toutes les semaines, ça t'inscrit dans le temps quand le reste de ta vie consiste à attendre, cette fois on n'attend plus, on se dépêche. Enfin, on a un peu d'adrénaline pendant l'émission. Une drogue gratuite et pas interdite. On se sent vivant-e et satisfait-e d'avoir fait quelque chose.

Séréna : Est-ce que tu as un souvenir en particulier que tu aimerais partager à propos de cette expérience ?

Lise : Un jour, un des animateurs de l'émission est venu à une réunion de préparation avec Yeo. Yeo venait d'arriver en France, il était en colère, il disait qu'on ne comprenait pas que s'il était venu ici c'était pas pour prendre les allocations des Français-es. Il parlait beaucoup mais était incapable de nous entendre.

C'était aux alentours du 8 mars, la mairie organisait une semaine autour des droits des minorité-es

FARATANIN FRATERNITÉ

Faratanin Fraternité est le cauchemar d'Éric Zemmour : des jeunes étranger-es qui sont beaux et belles, fier-es et capables de faire une émission de radio tellement brillante que l'évocation de cet homme y devient hilarante, même ridicule.

Faratanin Fraternité, pour les autres, c'est une émission mensuelle sur Radio Campus Clermont-Ferrand réalisée par et avec des mineur-es isolé-es étranger-es récemment arrivé-es à Clermont-Ferrand. Fin 2017, Lise, Jean-Marie et Catherine sont allé-es à la rencontre des jeunes qui habitent au 5 étoiles, un squat ouvert dans l'été de la même année spécialement pour accueillir les mineur-es isolé-es. De cette rencontre est née l'envie de faire de la radio ensemble.

Faratanin signifie « orphelin » en malinké. L'équipe de *Faratanin Fraternité* comprend une dizaine de jeunes migrant-es et 3 ou 4 autochtones. La proposition n'est pas de faire cette émission sur ces jeunes, mais que ce soit leur émission, avec leur point de vue en priorité. Durant l'émission, Lise, Jean-Marie et Catherine apportent également du contenu, sous forme de reportages ou interviews venus d'autres villes, ou encore par le biais de chroniques.

Écouter l'émission tous les 1^{er} samedi du mois :
<https://www.campus-clermont.net/node/137>

et ce soir-là, une soirée spéciale pour les étranger-es installé-es à Clermont, où les clermontois-es d'origine étrangère étaient invité-es à présenter leur parcours. J'ai invité Yeo à venir. Dans la soirée, c'était des personnes de 50 ans ou plus qui revenaient sur leur passé, qui racontaient leurs désillusions, parfois leurs aventures avant d'arriver ici. Toutes étaient maintenant installées et remerciaient la ville pour



l'accueil... A la fin, Yeo a pris la parole. Il était ému. Il y avait une écoute solennelle. C'est un peu mystérieux ce qui s'est passé, un peu magique. Il était en colère contre tout le monde quelques heures avant et après son discours, il avait retrouvé sa confiance dans l'humanité. Il pouvait nous entendre à présent. Souvent, les jeunes sont traumatisé-es et i-elles perdent la sensation de faire partie du groupe des humain-es avec lesquels i-elles vivent, c'est comme s'ils doutaient du réel...Tu as vu tes parents mourir et on te dit que tu es venu voler les allocations des Français-es, tu perds pied avec la réalité... C'est comme si le fait d'avoir une réelle écoute permettait de guérir un petit peu ce traumatisme, de retrouver la réalité. Pour lui, c'était clair, pour les autres, c'est pas toujours aussi fort mais j'ai l'impression que ça les aide à retrouver la notion du réel.

Sérénia : Quand Fétégué de l'équipe *Faratanin Fraternité* a fait l'interview de Karine et moi à Sainte Catherine, il y a une question qui m'a beaucoup plu et qui n'est pas facile à répondre « Qu'est-ce que cet

atelier a changé en nous ? ». Voici ce que nous avons répondu à ce moment-là :

Karine : Ce qui me frustrait dans la position de bénévole dans l'accompagnement dans la procédure d'asile c'est que j'arrivais pas à partager avec les personnes que j'accompagnais ce qui était de la critique des politiques françaises et du traitement administratif, social et politique en général des personnes qui viennent chercher un refuge en France. Ça m'avait fait comprendre que c'était une question de position et que parce qu'on était dans le cadre de cette association et de cet accompagnement juridique, j'avais face à moi des personnes qui ne pouvaient être que des demandeurs ou demandeuses d'asile, un peu dans l'idée de jouer un rôle. Puisqu'i-elles viennent me voir pour que je les aide dans la procédure en fait, i-elles ne pouvaient être que demandeurs ou demandeuses d'asile, hors moi je voulais établir un contact et établir une relation avec la personne et c'est ce que j'arrivais pas à faire. Et en fait l'atelier radio a permis ça.

Sérèna : Difficile à dire tant ma vie a changé depuis... Je crois que l'atelier a renforcé mes positions, je pensais déjà des choses mais là maintenant j'ose les affirmer. Je suis assez révoltée, en fait. Depuis 2015, il y a eu tout un élan de solidarité envers les personnes qui arrivent en France et avec parfois dans ces mouvements de solidarité beaucoup de pratiques de domination parce qu'on remet toujours les personnes à leur place, c'est-à-dire on attend d'elles qu'elles racontent leur parcours, les violences qu'elles ont subi, toujours qu'elles racontent pourquoi elles sont parties, on est tout le temps en train de s'apitoyer sur ces pauvres migrant-es, de les regarder avec pitié, déjà le fait de dire toujours les "migrants" comme s'i-elles n'étaient pas comme nous, on est obligé de les appeler par un autre mot... et ça je le ressentais déjà mais avoir travaillé avec des personnes qui sont dans cette position a renforcé mon idée que eux et elles aussi ne sont pas d'accord et trouvent aussi que c'est pas normal. Et du coup, là je sens plus de légitimité à le dire dans les milieux associatifs ou autre, mais c'est pas facile. J'ai l'impression que quelque part quand je défends ça, je trahis pas la pensée des personnes qui sont mises dans ces positions...

Karine : Ça nous rend beaucoup plus sensibles à toutes les situations de stigmatisation, soit de domination, et ça nous rend un peu allergique et effectivement je me suis rendue compte que je suis beaucoup plus critique du comportement d'autres militant-es, bénévoles associatifs, on repère tout de suite quand dans la posture des militant-es il y a une position de domination : soit de parler à la place de, soit s'approprier une parole, ou s'approprier des récits...

Sérèna : Et toi Lise, en quoi cette expérience radio t'a transformé ?

Lise : Moi j'ai un peu l'impression de toucher comme des petits bouts de folie, en fait je pense qu'il y a de la folie dans notre monde, qu'on peut ne pas la voir du tout, qu'on fait tou-ttes un peu ça pour se protéger. Je trouve qu'en faisant la radio, ce n'est pas juste

voir les problèmes politiques et théoriques, c'est rencontrer des gens qui sont dans la merde. On a les mains dans le cambouis. C'est fascinant d'ailleurs comme on peut voir ou ne pas voir des petits drames autour de nous.

En fait, j'ai l'impression de ne pas avoir le courage de regarder le monde si je ne fais pas la radio. La radio m'impose de travailler, de comprendre pour ne pas dire n'importe quoi. L'histoire des migrant-es est

À PLUS D'UNE VOIX

L'atelier radio *A plus d'une voix* se déroule depuis 2016 dans des cours de français à destination de personnes qui cherchent un refuge en France, à Grenoble. Les participant-es se forment aux techniques de la prise de son et aux méthodes de l'interview pour parler de sujets qui les intéressent. L'objectif est de permettre une prise de parole en dehors du cadre contraignant de la procédure d'asile et d'avoir un prétexte pour discuter et rencontrer des habitant-es de la ville. De fait, les participant-es de l'atelier partagent leur expérience et analysent les injustices qu'i-elles / iels vivent. Nous réalisons collectivement le montage sous la forme de documentaires qui sont diffusées sur des radio associatives, sur internet et surtout à l'occasion d'écoutes publiques organisées pour informer et débattre avec un public. Ces productions ont pour but de faire connaître les inégalités vécues par des personnes auxquelles on donne rarement la parole et aussi que le public puisse s'identifier avec les personnes qu'il entend et rencontre pour se sentir appartenir à la même communauté...

Écouter : <https://audioblog.arteradio.com/blog/98862/a-plus-d-une-voix>

pleine de drame. Si je ne me sentais pas responsable de relayer cette histoire, je n'aurais pas le courage de la regarder en face.

Séréna : Qu'est-ce qui a changé depuis tes convictions de jeunesse ?

Lise : Je faisais l'effort de ne pas m'apitoyer sur des cas individuels et de voir la situation globalement. Je voyais la charité chrétienne comme le sentiment de satisfaction à faire quelque chose de gentil pour quelqu'un d'autre, sans conséquence politique...et aujourd'hui je fais un peu ça, comme une lettre de soutien. C'est dur de savoir ce qui sert vraiment à quelque chose. Avant, je faisais des émissions avec ATTAC sur des sujets politiques comme la dette en Grèce par exemple, l'approche est différente...je me

dis qu'il ne faut pas attendre de faire la révolution pour faire quelque chose. J'ai l'impression d'être utile, d'être politiquement sur un point central, d'aimer aussi beaucoup les gens avec qui je traîne. Ça signifie qu'on vit des joies et aussi des petits drames, parce qu'ils vivent des situations difficiles.

Séréna : Quand tu parles de ce que tu fais avec les gens, pour moi tu parles de la relation que tu construis avec eux. Chacune à notre façon, on cherche à construire l'égalité dans les relations avec les personnes qui participent à l'atelier. Même si ça ne transforme pas les structures de domination, je crois que ça participe à les ébranler à une toute petite échelle. Il me semble que tu cherches à construire des relations égalitaires et à donner du soin aux personnes, c'est politique. Ça demande



aussi une vraie implication. Quand tu dis « on vit des petits drames », je suis d'accord même si on ne vit pas les situations qu'i-elles traversent, on les écoute et elles nous atteignent malgré tout. Dans ce cas, je ne ressens pas ça comme un sentiment de pitié, plutôt comme un sentiment de commun, ce qui est infligé à l'autre est aussi quelque part un affront qui me blesse, qui me met en colère, qui me fait ressentir parfois mon impuissance. A partir de ces émotions, on peut contester, dire le tort, se révolter, agir à revers...

Lors d'une autre rencontre ensemble à Lyon, un des membres de l'équipe *Faratanin Fraternité* a utilisé l'expression « ça nous dégage » pour commenter ce que fait l'atelier, pour dire que ça décharge mentalement...

Est-ce que tu peux décrire comment vous travaillez dans cet atelier ?

Lise : On boit des tisanes, du café, on mange de la brioche, on discute.

Le choix des sujets se fait un peu au hasard... Une fois, j'ai acheté le livre de Rokhaya Diallo : *Ne reste pas à ta place*. Je trouvais que ça collait bien. Rockhaya, qu'on a interviewé pendant l'un des confinements, a invité sur son podcast Lilian Thuram. Alors, j'ai demandé à Rokhaya si elle pouvait nous mettre en contact. Lilian Thuram est champion du monde de foot, c'est un idole pour mes co-animateurs. Ensuite, quand on a une interview calée avec une personne un peu importante ou impressionnante, on prépare les questions ensemble. Ils proposent les questions et je cherche comment les enchaîner. Après il faut faire le conducteur. Et, ensuite il faut préparer des petites notes de support pour l'animation.

Et encore, ensuite faut relire les petites notes pour être sûr qu'on soit d'accord sur l'intention. A une époque, Alpha faisait une chronique régulière.

Parfois, il y a des urgences locales, des gens qui ont des colères particulières...on leur propose de parler parce que ça fait une belle interview et que ça permet de décharger la colère. Il y a eu par exemple Issiaka Karamoko. Sa vie ressemble à un film de Disney.



Il arrive à Clermont. On lui propose d'essayer la boxe. Il essaie et, 6 mois plus tard, il est champion de boxe d'Auvergne. Le club l'adopte et écrit à la préfecture pour faciliter l'obtention de son titre de séjour. Le film Walt Disney s'arrête là puisque 2 ans après la préfecture le fait toujours attendre. Issiaka nous a raconté tout ça avec un débit de boxeur, chaque phrase était une frappe. On lui a demandé s'il voulait une musique particulière. Il a choisi un morceau d'Eminem qu'on a mis en tapis sonore. Ça collait parfaitement bien.

On a beaucoup parlé de la folie dernièrement, donc j'ai trouvé une médecin psychiatrique et on va faire une interview... Il n'y a pas de règles, il y a des envies de s'amuser...

Séréna : Qu'est-ce qui t'a marquée dans notre expérience à Sainte Catherine ? Moi, je regrette de ne pas avoir enregistré le plus grand moment de brouillage fiction/réal : la description par Fama de Clermont-Ferrand et sa plage (peut-être que finalement il y a la mer et que tu aurais pu être capitaine de bateau ?).



Le manoir du Barkipass à Sainte Catherine (69)

Lise : Ahahah ! Oui j'avoue que cette capacité à délier est un leitmotiv chez nous. Depuis le début, on fait des débats débiles. On pose une question absurde : par exemple, si Salvini³ est sur un zodiac, que faites-vous ? Et le jeu pour eux est de trouver la réponse la plus improbable, ou la plus philosophique. Du coup, quand on est parti pour Sainte Catherine, j'avais évoqué les élections et Fama est parti direct. Finalement, les autres aussi. Fétégué a été tellement bon en candidat et Abdoul a fait preuve de malice quand il a filmé Fama en off pour ensuite le mettre en difficultés et révéler au grand jour le scandale, la corruption. Bref on a joué et c'était chouette. J'ai beaucoup aimé le fait que le groupe soit assez facilement familier. Le travail sur Fatima Daas (voir encadré) a été un peu douloureux, mais c'est comme ça. Il y a des propositions qui font des trucs inattendus, parfois difficiles. Ça nous arrive aussi. J'ai retenu aussi, le fait de devoir profiter de chaque instant, de s'interviewer pendant les pauses, petite urgence de profiter de tout.

Sérénna : Tu nous as demandé dans le week-end si Karine et moi réfléchissons tout le temps à ce qu'on fait comme ça, est-ce que tu pourrais dire ce qui t'a fait te poser ces questions ?

Lise : Rhha ! J'ai l'impression que vous interrogez tout ce que vous faites. Il y a une difficulté dans le travail que l'on fait vous et moi. On a des statuts sociaux différents des gens avec qui on travaille. Comment faire pour que le travail soit sincère, humain, qu'il n'y ait pas de rapport de domination ? J'ai l'impression que c'est ce que vous vous posez comme questions tout le temps. Moi j'ai l'impression que je suis une rescapée de la vie parce que j'ai eu des histoires de couple un peu compliquées alors j'ai l'impression que même si je ne raconte pas mes écorchures, je suis aussi une traumatisée et je fonce.

Je ne me pose pas toutes ces questions. Je sens bien que parfois mes propositions sont biaisées, que je sais où je veux aller et je n'explique pas tout aux collègues de l'atelier. J'ai l'impression que vous, vous prenez le temps pour que tout soit transparent, soit compris, que vous construisez, en tout cas vous essayez de construire ensemble, que chaque question puisse être réappropriée.

Sérénna : Merci Lise pour cet échange. C'était un plaisir de partager ces moments de radio, de discussions, de débats, de découvertes culinaires, d'errance de la pensée, de doutes et de folie avec les deux collectifs. Suite au prochain épisode...

POUR ÉCOUTER CETTE EXPÉRIENCE

- <https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>
- http://www.campus-clermont.net/onair/podcast/player/?date=2021-03-13&time=15#campus_player

[3] Matteo Salvini est un homme politique italien qui défend des positions radicalement anti-immigration et criminalise le sauvetage des personnes en Méditerranée.



DÉCOMPOSITIONS ET RECOMPOSITIONS DE NOS IDENTITÉS

Émission radio

Le 10 mars 2021

avec Leïla, Allan, Erwan, Abbé, Thomas, membres d'AssociaJeunes



À écouter sur

<https://www.modop.org/faire-monde-podcast/>

Cette émission a été l'occasion de découvrir l'association grenobloise AssociaJeunes. Ses membres les plus actifs entrent dans les catégories les plus mobilisées des discours médiatiques et politiques dès qu'i-elles parlent de la jeunesse et des lieux de vie périphériques. Pourtant leurs paroles font immédiatement voler en éclats ces catégories qui voudraient les enfermer. Leur engagement, les actions et les projets de l'association nous disent tellement mieux qui ils et elles sont. Certes i-elles parlent de discriminations, loin des discours victimaires et dans une perspective de transformation. L'association participe d'ailleurs à la production d'une enquête nationale sur les discriminations en partenariat avec Grenoble Alpes Métropole.

JEUNE DE QUARTIER est une notion d'identité
JEUNE DE QUARTIER est vu comme un délinquant ou même comme un survêtement
JEUNE DE QUARTIER est un préjugé renvoyé à son lieu de vie
JEUNE DE QUARTIER est considéré comme un défaut de société
La question ce n'est pas de savoir qui est un JEUNE DE QUARTIER
Mais plutôt qui a créé un JEUNE DE QUARTIER ?
On stigmatise cette identité et la renforce
En oubliant l'outil de penser par nous-mêmes
JEUNE DE QUARTIER peut être un modèle positif ?
JEUNE DE QUARTIER peut être un élève studieux ?
JEUNE DE QUARTIER peut être une admiration pour le monde de demain ?
WE ARE THE WORLD
L'union fait la force
Alors pourquoi JEUNE DE QUARTIER doit rester condamné ?

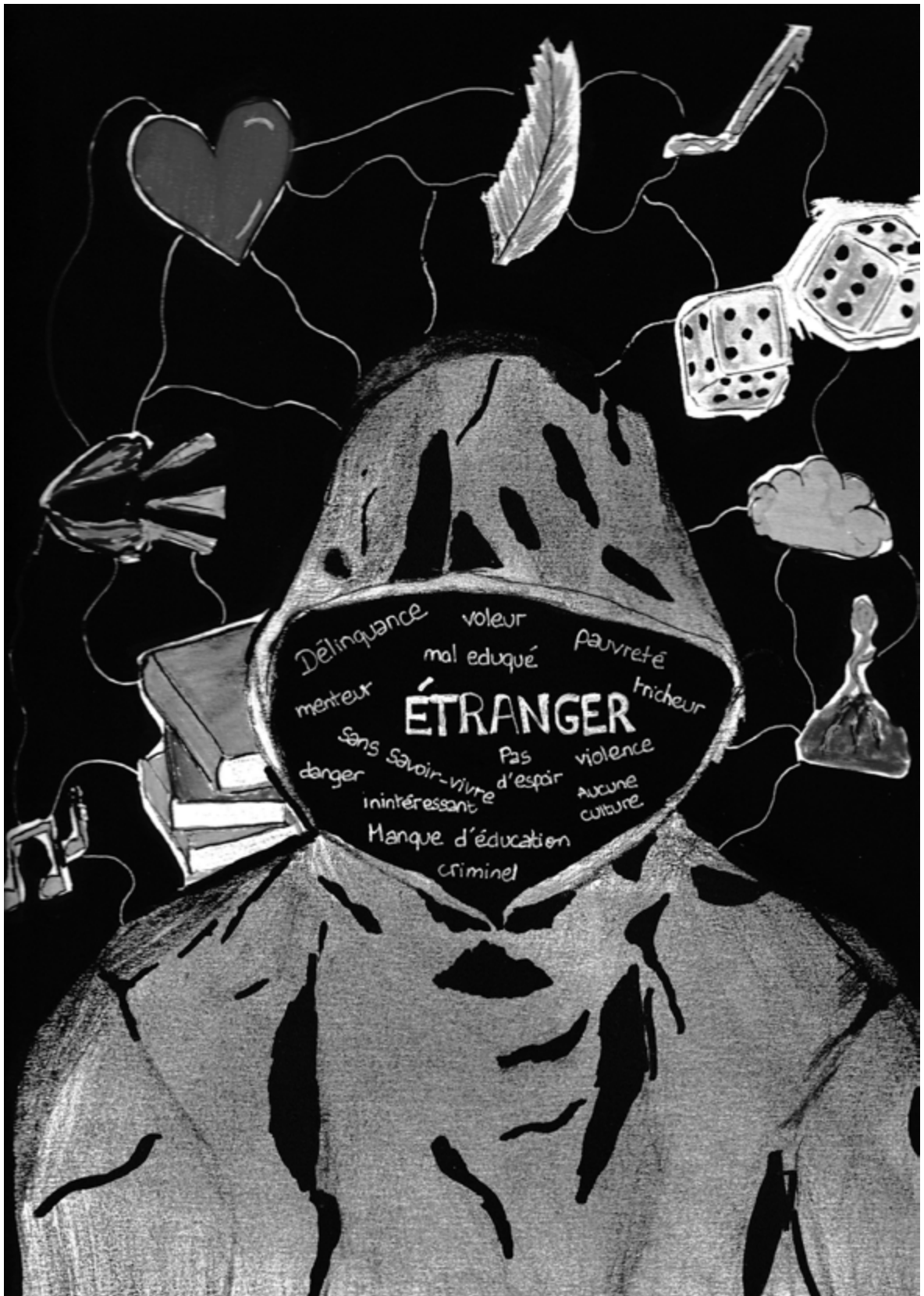
Thomas

À travers tes yeux, je ressemble
À un étranger, un cauch'mar
Tous ces grands murs, que vois-tu entre ?
Tu n'sais rien, ton mental est noir

Mes habits et mon faciès
T'effraie ou te font d'la peine
Amis, frères, croisons nos mots
Nos mains liées, forment un halo

Tes paroles reflètent-elles la paix ?
La dictature du regard n'est
Pas finie, mais en train de changer
Ces clichés peuvent être dépassés

Alexia Douchez



Dessin : Alexia Douchez

AUTEURS AUTRICES

Quelques mots des participant·es ayant
contribué à ce numéro des Cahiers des
Rencontres de géopolitique critique

LES PARTICIPANT·ES DES CHRONIQUES DE CONFINEMENTS

MARIE O CHEVALIER

Témoigner pour ne pas oublier,
Écrire pour ne pas sombrer,
Se relier pour ne pas se soumettre

MURIEL DENIS

Muriel, auteure de textes poétiques mais pas que. En 2019, est paru un recueil poétique aux éditions du frau, intitulé *Devenir Chouette*. Dans ce texte, j'avais tourné autour de ma réflexion quasi obsessionnelle sur le processus de création en me fondant sur un article scientifique dans une revue d'astronomie. Je ne comprenais pas tout, en fait je ne comprenais rien, mais peu importe ou plutôt grâce à cela, les termes me semblaient éminemment salvateurs et poétiques ! Le résultat de cette rencontre de mes interrogations et de ces termes scientifiques a été « devenir chouette », où assez naturellement le thème de la nuit et des insomnies ont pris leur place.

Quelques mois plus tard, le confinement est survenu. Les mots de mon texte résonnaient fort avec ce qui était en train de se passer. J'ai souhaité écrire la suite de ce texte. Alors j'ai peint une chouette le premier jour, me disant que désormais nous étions dans une zone bien floue, indéfinissable, où les jours allaient ressembler à des nuits, où l'arrêt du temps se confondait avec le temps suspendu ou le temps infini de la création. Cette confinée de jour et de nuit allait donc veiller durant les 55 jours suivants. J'avais des feuilles A3 à ma disposition, la chouette serait la contribution et le témoignage de ce que nous vivions tous. Jour après jour, je les ai suspendues à un fil, dehors, devant ma maison : c'est devenu le journal d'une chouette confinée. (...) Le plus important pour moi était la répétition d'une seule et même chouette,

jamais tout à fait la même cependant et l'inscription à ses côtés d'un mot sur une feuille A3 similaire, mot unique la plupart du temps, mais lourd de sens dans le contexte.

JULIA NAUDIN

Le blog du confinement m'a permis d'exprimer mes colères, mes espoirs, et de retrouver le chemin de la créativité.

CONSTANCE

J'ai passé le confinement dans mon petit appartement de la banlieue de Paris nord. J'ai commencé le confinement toute seule et puis j'ai vite rencontré plein de monde : les voisines d'en face, les copines des masques, les activistes du carnaval... J'ai jamais rencontré autant de personnes que pendant cette période en fait. Participer à un journal de confinement c'était pour essayer de créer un récit alternatif à celui des bourgeois en villégiature à l'île-aux-Moines et parler des toutes petites solidarités locales qui m'ont laissée depuis toute une ribambelle de nouvelles et nouveaux ami·es.

CORENTIN THERMES

Lorsque le confinement a commencé je ne me représentais pas ce que ça pouvait être. Rester chez soi je connais bien mais y être contraint c'était nouveau pour moi. J'ai cherché des espaces de liberté et d'échanges à l'extérieur de mon intérieur. Serena, mon amie, m'a parlé de chroniques qu'elle animait sur le site internet de Modop. Ça m'a plu de lire des textes d'ami·es décrivant à la fois de manière artistique et politique ce que nous vivions. Alors j'ai lu régulièrement et j'ai même participé un peu.

MÉLINA VIGNERON

Un métier manuel
Un travail de force
45 heures hebdomadaires

La lumière des néons
Un vacarme infernal
Le bruit des scies circulaires

La transpiration
Les mains sèches
La gueule dans la poussière

Et puis
Le silence
Un confinement
Le soleil par la fenêtre le chat dehors
Et nous, dedans
Une échappée ?
Écrire, dessiner, se remettre à écouter
Continuer de construire
Mais fabriquer avec des pensées.

LES AUTEURS ET LES AUTRICES DES ARTICLES

ALEKS A. DUPRAZ

Poète et chercheur·euse en littérature et sociologie, iel s'intéresse au rôle que peut jouer la poésie dans nos arts de faire collectif et propose des espaces d'expérimentations de pratiques poétiques et critiques (atelier de lecture itinérant, recherche-action, étude-crédation). Iel est enseignant·e à l'Université Grenoble Alpes. Ses recherches sont accessibles sur <https://experiencespoetiques.wordpress.com/>

ALEXIA DOUCHEZ

Je m'appelle Alexia Douchez, j'ai 21 ans. Je suis en ser-

vice civique depuis janvier 2022 avec Associa'Jeunes, une association qui donne aux jeunes les moyens d'expression à travers l'art notamment. Depuis petite, je suis passionnée par la musique, aussi par tout ce qui touche aux films. C'est pour cela qu'à la suite de l'obtention de ma licence en droit, je me consacre à l'enregistrement de chansons, au tournage de clips et également à la danse. Aujourd'hui je vis à 100 % ce que j'entreprends et j'aime ce que je fais.

ALICIA OUDAUD

En chemin vers les cyborgs.

LISE SLAMA

Née en 1980, j'ai adhéré à la LCR en 2000 et j'ai fait mes premiers voyages intergalactiques contre le G8 de Genève (2003), ma première grève étudiante contre le contrat première embauche (2006) et même mon seul mais mémorable congrès de l'Unef. Par ailleurs je suis allée à l'école. J'ai un diplôme d'ingénieure en mathématique et modélisation et un doctorat en informatique. J'ai commencé la radio pendant ma thèse. Je participais à l'émission *Le campus contre attac*, animée par des militants d'Attac. Je pense qu'un autre élément important qui me définit est que j'étais une grande lectrice de la *Revue Carré Rouge*. Une revue de vieux militants qui n'avaient pas renoncé à essayer de comprendre le monde et de le questionner. Des vieux trotskystes qui s'extasiaient devant les réflexions des nouveaux militants anarchistes zapatistes ou des poètes grévistes antillais, des vieux militants qui parfois aussi faisaient leur compte avec l'histoire, les trahisons et les mensonges dans leur organisation d'antan. En 2008 je suis devenue maman. En 2011 j'ai récidivé. En 2015 j'ai entamé une rupture comme dans les faits divers. Ces années là ont été marquées par un manque de sommeil chronique, l'impression d'être au bout de ma vie et d'avoir un cerveau qui

se rétractait. Durant cette période, j'ai fait *Panthere Rouge*, une émission politique, puis *La Pelle à tarte*, une émission humoristique déclarée à la Sacem (smiley lunettes de soleil), *l'Air de Rien*, une émission un peu chiadée où l'on faisait entendre des sons un peu rares et précieux, ensuite il y a eu *Sensation*, une émission sur les 5 sens et enfin *Faratanin Fraternité*. Pour moi, faire de la radio me sauvait la vie.

LISON LENEVELER

Lison est chercheuse en droit public, elle conduit ses recherches dans une démarche interdisciplinaire mêlant la sociologie, l'anthropologie et la géographie sociale. Ses travaux portent principalement sur les migrations et le rôle des villes dans l'accueil des personnes exilées. Elle a notamment réalisé une recherche doctorale sur la fabrique d'une compétence locale d'accueil à Villeurbanne. Elle a, pour ce faire, participé à une démarche d'innovation urbaine intitulée *Accueillir à Villeurbanne*, qui s'appuie principalement sur des dispositifs d'éducation populaire et de citoyenneté locale. Motivée par les luttes sociales et émancipatrices, elle investit aussi son temps dans des projets collectifs et militants mêlant justice sociale et défense des minorités.

MARIAM VELIASHVILI

Étudiante en Master Arts, Lettres, Civilisation, parcours Comparatisme, Imaginaire, Socio-anthropologie à l'Université Grenoble Alpes. Elle a fait un stage avec l'équipe de Modus Operandi en 2021 et a participé à l'organisation de la 5^e édition des Rencontres de géopolitique critique en mettant en œuvre une enquête-crédation collective portant sur la place des récits et de la narration dans le renouvellement des imaginaires sociaux ; et en contribuant au partage des matériaux de l'enquête à travers une émission radiophonique. Pour son mémoire de Master elle travaille sur les récits folkloriques géorgiens et l'imagi-

naire collectif. Ses projets de recherche concernent le questionnement autour de différentes formes de récits et de leur place dans notre société, aussi bien que les récits manquants et l'histoire post-soviétique/postcoloniale de la Géorgie d'où elle vient.

PHILIPPE HANUS

Historien, réseau Traces, Ethnopôle « Migrations, Frontières, Mémoires » – CPA à Valence, chercheur associé à PACTE (UMR 5194) de l'Université Grenoble Alpes. On lui doit diverses contributions à l'histoire des parcours migratoires à travers la frontière franco-italienne au cours du XX^e siècle, ainsi qu'à l'expression artistique et aux mobilisations socio-politiques des descendant-es de l'immigration maghrébine en France.

THOMAS

Salut, je m'appelle Thomas, j'ai 18 ans et je suis en service civique avec AssociaJeunes. J'ai participé à l'émission radio que j'ai beaucoup appréciée et j'ai voulu écrire un poème dans le but de laisser une trace de mon passage radio pour dénoncer encore une fois pourquoi je combats la discrimination.

L'ÉQUIPE MODOP

Herrick Mouafo Djontu
Karine Gatelier
Séréna Naudin
Maud Weber
Claske Dijkema

En choisissant *Faire monde* pour titre, les 5^{es} Rencontres de géopolitique critique posent les constats suivants : la persistance d'une politique de la division héritée de la période coloniale et sans cesse reproduite depuis ; l'urgence à sortir de la perspective prédatrice, dévastatrice, conquérante et excluante ; la militarisation de l'espace public, comme une nouvelle forme de guerre permanente, menée par un État moderne dont la citoyenneté ne cesse de s'effriter. La mondialisation fonctionne à coups de tentatives d'homogénéiser le monde à travers diverses catégories (territoriales, économiques, sexuées, raciales...). Dans ces conditions, l'unité est une violence, une injustice, une domination. Tant de choses à transformer.

Concrètement, *faire monde*, consiste à ouvrir des espaces communs, partager un imaginaire pluriel, écrire des contre-récits, croiser les expériences de luttes contre les dé-liaisons dans nos sociétés, élaborer des contre-pensées, organiser l'insurrection de l'imaginaire face aux sicaires de la pensée, libérer nos capacités d'empathie et de solidarité, pratiquer notre liberté, dessiner des contre-cartographies, cultiver l'errance, se rencontrer, relier tout ce qui est dé-lié...

Nous avons fait appel à celles et ceux qui voulaient contribuer à l'élaboration du contenu de ces Rencontres de géopolitique critique. Les propositions peuvent avoir des formes variées : un atelier, une table ronde, une projection, une balade, un cours public, un arpentage ou une séance de lecture collective, un jeu de rôle, une exposition...

Tout ça, c'était sans compter un invité surprise, SARS-CoV2, hostile à l'idée même de se rencontrer.

Faire monde en 2020, pensé avant la pandémie, n'a pas eu lieu.

Faire monde en 2021, pendant la pandémie, a pris la forme de rencontres radio-phoniques pour s'adapter aux contraintes sanitaires. Une fois encore les Rencontres se sont fait rattraper par l'actualité.

Nos cahiers présentent quelques traces des échanges et des propositions pour continuer d'agir et de penser les transformations auxquelles nous rêvons.



Modus Operandi, pour une approche constructive du conflit

www.modop.org

46, rue d'Alembert 38000 Grenoble

info@modop.org

ISBN : 978-2-9582096-0-5

 **Pacte**
LABORATOIRE DE SCIENCES SOCIALES

 **campus**
UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

 **TRACES**
UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

 **LIBRAIRIE**
LES MODERNES

